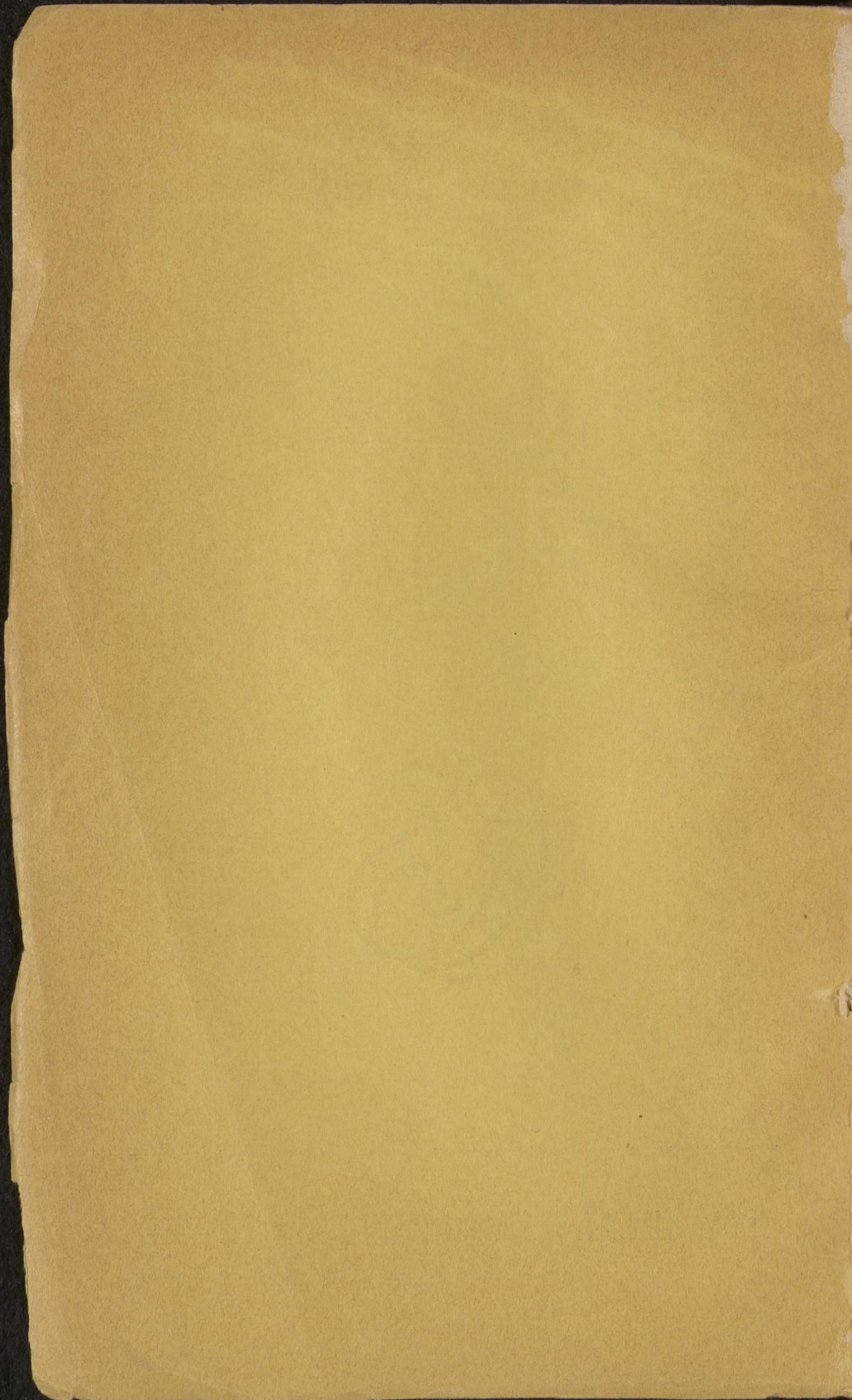


GÉRARD HARRY

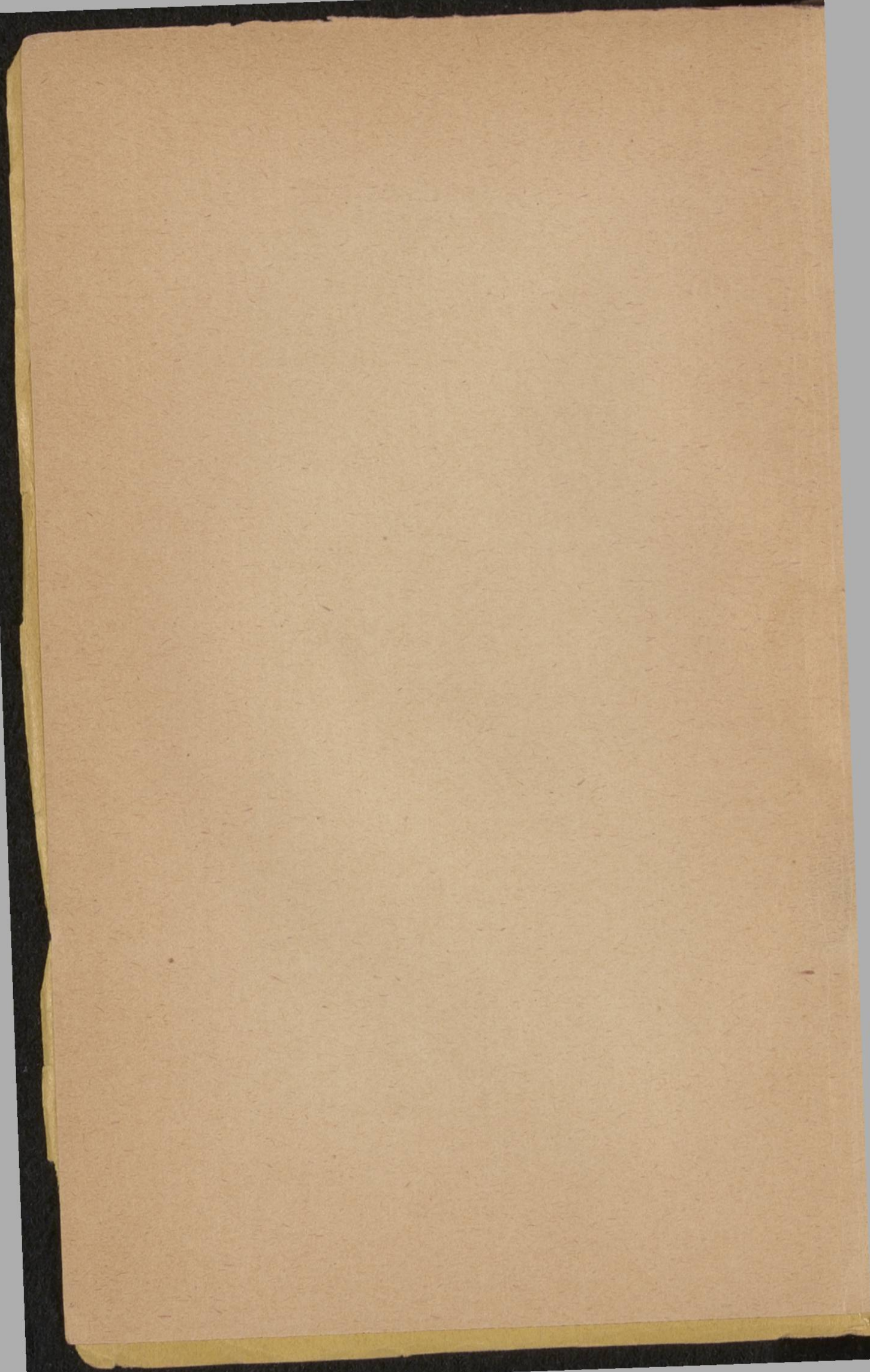
**L'Indigne
Rivale**



LA RENAISSANCE DU LIVRE



MA 15113



An hommage consacré
et au d'el' empereur Leopold Rosy,
Bien cordial hommage
Jérôme Henry

L'INDIGNE RIVALE

DU MÊME AUTEUR :

Maurice Maeterlinck, (sa vie, son œuvre), chez Carrington, Bruxelles.

Le Miracle des Hommes, (ouvrage couronné par l'Académie française, préface de M^{me} Georgette Leblanc), chez Larousse & C^{ie}, Paris

Le Revenant, roman, Feuille Littéraire, à Paris.

L'apport moral de la Belgique à la cause des alliés, chez Van Oest, Bruxelles.

Léopold II (monographie), Collection des Grands Belges.

Fleurs de la Saint-Martin (poèmes), chez Oscar Lamberty, Bruxelles.

Le Secret de la Victoire, (avec lettre-préface de M. Albert Devèze, ancien ministre de la défense nationale) chez Lebègue & C^{ie}, Office de publicité, Bruxelles.

Le grand bourgmestre et les temps nouveaux, chez G. Leclercq, Bruxelles.

GÉRARD HARRY

L'Indigne
Rivale



BRUXELLES
LA RENAISSANCE DU LIVRE
12, Place du Petit Sablon

1925

*Il a été tiré de cet ouvrage cinq exemplaires sur papier Japon,
hors commerce, marqués H. C. et vingt-quatre exemplaires sur
Vergé d'Arches. numérotés de 1 à 24.*

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

Ce roman est de l'histoire, — la preuve précise en sera produite, s'il y a lieu. Ses principaux héros : Herminie et Marcel Saluces, Abel de Cadornal, la doctoresse Valérie Destournier ont vécu ce conflit de la politique et de l'amour. Sous d'autres noms et dans un autre pays que la France ou la Belgique, il est vrai.

Si je les ai fait penser, agir, souffrir, aimer, ailleurs que « chez eux », c'est pour diverses raisons dont l'une se devine assez aisément. Leur caractère, leurs sentiments, leur conduite eussent, d'ailleurs, été les mêmes sous n'importe quels cieux et dans n'importe quel milieu régi par les lois et les modes qui les déterminent dans L'Indigne Rivale.

La loyauté commande de dire que le cadre et les dates de ce drame humain manquent de correspondance avec la réalité, mais que la plupart de ses personnages n'en ont pas moins été esquissés, autant que possible, d'après nature.

Si des leçons se dégagent de leurs faits, gestes et réflexions, elles ont donc leur fondement dans la solide vérité et non dans l'imagination, qui n'a eu qu'à leur donner l'indispensable relief.

J'aurais pu me borner aux aspects romanesques de cette authentique aventure, sans souci de psychologie, de philosophie, de critique des mœurs. Tels que la vie

les présentait, ils étaient suffisamment passionnants, et, vierges de toute digression, l'eussent peut-être paru davantage encore.

Mais ce livre n'eût été qu'une belle anecdote, au goût des gens qui ne souhaitent pas davantage. J'ai préféré qu'il apportât certains enseignements, d'intérêt à la fois général, actuel et permanent sans lesquels une oeuvre littéraire n'est jamais qu'un agréable exercice pour son auteur et une source de très passagères émotions pour ses lecteurs.

Des poètes ont exalté la beauté des choses tout à fait inutiles ; mais j'ai pensé qu'une belle et véridique histoire ne perdrait que l'attrait de la concision, en servant à quelque chose.

G. H.

I.

Le nœud brisé.

La mi-octobre. Les feuilles, peintes en carmin ou en ocre par l'été, quittaient les arbres sous les coupantes lanières des premières bourrasques de l'automne.

Parmi les plus fortunés des membres du Parlement français, ceux, que la passion de la chasse ne dominait pas despotiquement, s'apprêtaient à quitter, pour Paris, leurs châteaux de campagne, après leurs Thébaïdes balnéaires, sous le coup de fouet de la politique, réveillée, qui les arrachait au repos ou au plaisir.

Tel Marcel Saluces, député de l'Oise, où il avait à la lisière de Clermont, sur la route de Compiègne, sa résidence principale : le magnifique domaine des Avettes, apporté en dot avec plusieurs millions, à la communauté, par une des plus riches et des plus belles héritières de France : Herminie Destournier. A la saison de chasse qui avait suivi d'assez près le mariage, on avait vu Saluces abattre, en nombreuse compagnie, lièvres, perdreaux, faisans et gros gibier sur cette terre opulente, et il sembla alors ne s'en éloigner qu'à regret, sur la sommation des devoirs parlementaires, pour aller s'installer dans son élégant et ample logis parisien du boulevard Males-

herbes. Mais, depuis, les oisifs dont la curiosité les incite à s'occuper d'autrui plus que d'eux-mêmes, avaient observé ces deux phénomènes parallèles : les séjours du député de l'Oise auprès de sa fascinante jeune femme, aux Avettes, duraient de moins en moins ; ceux d'Herminie auprès de son mari, à Paris, s'espaçaient de plus en plus.

☞ Cette fois encore, M^{me} Saluces assistait en princesse lointaine aux préparatifs de départ de son conjoint pour « le chantier de ses labeurs législatifs », comme il disait pompeusement en province, — pour « la boîte Bourbon », comme il disait à Paris, en tortillant d'un geste désinvolte une assez belle barbe noire. Lui n'avait passé aux Avettes que la toute dernière semaine des mois de vacances — tout juste assez pour faire croire à la survivance de l'harmonie conjugale et dérouter les vigilances hostiles.

Et maintenant, Herminie, son corps de jeune déesse drapé dans un simple mais joli négligé d'intérieur, ne prêtait qu'une attention distraite aux allées et venues affairées de son mari. En tenue de voyage, Saluces fouillait des tiroirs pour en extraire des papiers destinés à une valise entre-bâillée et déjà gonflée de documents par les soins de son zélé et obséquieux secrétaire Julien Florencie. De-ci de-là, il mirait furtivement, dans la glace d'une vitrine, sa taille moyenne et son facies florissant mais un peu vulgaire, ou bien il sifflotait, tout en besognant, pour assurer sa contenance.

☞ GrosPierre, son valet de chambre, dont le regard fuyant semblait se modeler sur celui de son maître, vint prévenir que la malle de M. le député était

chargée sur l'auto, laquelle attendait M. le député devant le perron.

— Bien, portez-y cette valise. M. Florencie est-il prêt ?

— Nous venons de nous croiser sur l'escalier, M. le député. Il m'a prié de dire qu'il est aux ordres de M. le député.

Marcel ne broncha pas devant cette répétition servile de son titre, sans doute conforme à ses ordres, encore que les allures démocratiques qu'il affectait à la Chambre lui eussent valu d'être désigné comme le « Philippe-Egalité » de son groupe.

— Je rejoins M. Florencie tout de suite, allez ! dit-il à GrosPierre sur le ton d'un ancien boïard parlant à un moujick.

Pour tout adieu, le député et sa femme échangèrent une froide inclination de tête. Mais à l'instant de franchir le seuil, Saluces se retourna. Il leva des yeux inexpressifs sur les grands yeux purs d'Herminie, ces yeux aux nuances si changeantes selon ses émotions qu'un peintre, en désespoir de cause, les avait définis « yeux couleur d'âme ».

— Au fait, dit-il, puis-je vous demander à quel moment et pour combien de temps vous me rejoindrez à Paris cet hiver ?

Elle se dressa, comme sur la défensive :

— Rappelez-vous qu'à cet égard nos conventions me laissent toute latitude.

— D'accord. Je voudrais simplement savoir si je puis vous espérer aux environs de la Noël, pour présider un dîner politique que j'ai un sérieux intérêt à offrir en l'honneur du nouveau chef de mon groupe, le comte Abel de Cadorval.

Elle réfléchit, puis posément :

— Ce genre de comédie est dans notre pacte, en effet. J'irai donc la jouer, si vous voulez me fixer votre date quelques jours à l'avance et je demeurerai boulevard Malesherbes le temps qu'il faudra pour épuiser les visites de digestion.

— Grand merci. Au revoir.

Quelques minutes après, la limousine qui venait d'emporter Saluces et son secrétaire donnait son dernier signe de vie au château, sous forme d'un violent avertissement de sirène évoquant, au premier tournant de route, un hurlement de bête enragée.

Seule, au rythme nonchalant d'un rocking-chair, Herminie se prit à rêver.

Le comte Abel de Cadorval ? Ce jeune député dont la puissance oratoire et la hardiesse de vues lui avaient fait une réputation si rapide ? Que lui chantait personnellement à l'oreille ce nom joliment sonore ?

Après un effort, elle se rappela l'avoir, tout enfant, entendu prononcer avec tendresse par sa mère, née Mathilde de La Rochejaquelein, ancienne condisciple et intime amie de la comtesse Roger de Cadorval — la mère de ce député, probablement.

— Il est Vendéen, pensa la jeune femme, comme ma pauvre maman était Vendéenne, donc, comme je le suis à moitié.

Un superbe visionnaire, « un illuminé », avaient dit de lui certains de ses biographes, sous-entendant sans doute « un parlementaire qui pense tout ce qu'il dit et dit tout ce qu'il pense ». Elle avait récemment lu de lui cet aphorisme mélancoliquement

sarcastique : « Ce qu'en politique on appelle le Pouvoir devrait s'appeler et constituer le Devoir : on en abuserait moins ».

Si l'opinion générale n'errait point, Abel de Cadornal devait singulièrement différer de la plupart de ses collègues. Le mari d'Herminie — celui du moins que le monde présumait toujours tel, parce qu'abrité derrière la correcte façade d'une secrète mais absolue séparation de corps — avait souvent introduit aux Avettes de ses associés de la Chambre. Des hommes de sa propre mentalité, des politiciens pour qui leur mandat n'est qu'un moyen d'avancer leurs intérêts personnels : « les marchands du temple national », disait amèrement Herminie. Sous l'enseigne, volontairement ambiguë, de groupe républicain conservateur, ils s'étaient forgé un programme assez élastique pour se rétrécir ou s'élargir à volonté et rendre l'un ou l'autre d'entre eux « ministrable » dans n'importe quel ministère, — de gauche, du centre ou de droite. Les chauves-souris de la politique, oiseaux ou rongeurs, selon les sautes de l'occasion.

Herminie en était venue à les mépriser tous en la personne de son mari. Leur égoïsme, équivalant à une véritable forfaiture envers la *res publica*, ne s'aggravait-il pas d'une répugnante hypocrisie? Nul plus que ces trafiquants de la Législature n'était prodigue de protestations de dévouement au « bien général ». A cette jeune femme de vingt-deux ans, presque virginale encore de pensée, le masque que ces faux apôtres portaient *coram populo* apparaissait plus laid, s'il se peut, que leurs véritables visages, entrevus dans l'intimité.

De là l'origine du drame qui, à l'insu du monde, avait brisé l'union d'Herminie et de Saluces, au bout de quelques tristes mois d'expérience.

La richissime et très indépendante famille des Destournier — pour la plupart magistrats issus d'une lignée de puissants industriels, — avait élevé Herminie dans le culte de la vérité, cette forme élémentaire de la probité. La vérité avant tout, dans les plus petites comme dans les plus grandes choses. Par principe, la jeune femme n'avait jamais surchargé du moindre fard sa merveilleuse beauté blonde qu'elle semblait d'ailleurs ignorer, bien qu'elle soulevât sous ses pas le même murmure d'amour que l'inconnue du sonnet d'Arvers. Nul artifice d'habilleuse ne contribuait à l'admirable galbe de son buste, de ses hanches, de sa personne entière, couronnée d'une massive chevelure dorée, comme d'un buisson de lumière, saisissant contraste avec l'arc noir des sourcils et la frange des longs cils tranchant sur la blancheur de la peau. La générosité de cette charmante femme l'inclinait à plaindre plutôt qu'à blâmer l'inconscience des innombrables Narcisses de son sexe qui, dans les salons, au restaurant, en railway, consultent à chaque instant de petits miroirs de poche pour faire des retouches à leur coiffure garçonnière, perfectionner leur teint à coups de houppette de poudre, et rougir au crayon leurs lèvres insuffisamment pourpres. Seulement, elle se sentait un peu choquée de voir tant de ses contemporaines soucieuses des agréments de leur visage au point d'oublier de rabattre leurs jupes au-dessus de leurs genoux et de leurs jambes gainées de bas couleur

chair, sous les regards impudents des hommes, en sorte qu'elles semblaient offrir à qui voulait... tout ce qu'il voulait.

Chez elle, pas plus d'immodestie dans la mise que d'affectation et d'apprêt dans sa grâce aisée et souple de jeune Diane sans soupçon de sa divinité. Et sa volonté d'être toujours « vraie » semblait d'accord avec la nature. La limpidité de son regard et la spontanéité de ses éclairs, le retroussis ou les plissements soudains d'une bouche si pareille aux corolles des roses que les butineuses de la ruche s'y fussent trompées — tout semblait avoir été ordonné chez Herminie pour traduire avec la plus entière sincérité chacune de ses pensées et de ses impressions. Impressions souvent intenses, car la culture étendue dont la sollicitude familiale avait paré son esprit n'avait pu dessécher son cœur, héritier de la sensibilité d'une mère Vendéenne qui avait été, jusqu'à sa mort, une amoureuse passionnée — l'amoureuse d'un unique et licite amour prêtant au « pot-au-feu conjugal » une perpétuelle poésie

Benjamine de la famille Destournier, Herminie n'avait pas huit ans quand elle perdit cette mère inoubliable ; à peine seize, lorsque la grande guerre lui enleva son père et ses deux frères, tous trois en première ligne, comme ils l'avaient voulu, aux chocs les plus terribles de la Marne, puis de la Champagne. Il ne lui restait qu'une sœur, Maud, de beaucoup son aînée, et fixée à Brest, avec son mari, le grand armateur Prosper Demarbeau ; deux tantes, Geneviève et Valérie Destournier, l'une doctoresse en droit, l'autre en médecine, et que les hasards de l'existence fixaient, depuis quelque

temps, ensemble, près des portes dorées de Nancy ; enfin, un vieil arrière-cousin, le sénateur Fabien de Moussey qui avait été chargé de sa tutelle.

Après avoir assez scrupuleusement veillé, selon la volonté du père d'Herminie, au parachèvement de la brillante éducation de sa pupille, Fabien s'était montré très pressé de la marier, « parce qu'il se sentait proche de la mort » (en quoi il disait vrai), mais pour une autre raison encore que la jeune fille ne devait découvrir qu'après que le sénateur eut effectivement quitté ce monde.

Au lendemain de la guerre, Herminie qui allait atteindre sa dix-neuvième année, s'était ainsi trouvée subitement fiancée et unie à Marcel Saluces, avocat de trente ans, assez recherché et impatient, affirmait-il avec son protecteur Fabien, « d'escalader l'échelle politique pour y travailler au bonheur de sa patrie et de l'humanité ». Avec le prestige des Destournier et sa part de leurs vastes biens, englobant le château des Avettes, et ses terres de neuf cents hectares, elle apportait à Saluces tout le trésor d'une radieuse beauté et d'une âme brûlante qui se faisait de l'amour et de ses devoirs une conception idéale.

Une femme de député ayant déjà étudié l'histoire devait, pensait-elle, s'initier aux mystères de la politique contemporaine, pour devenir, en même temps que la tendre compagne, la compréhensive confidente et la collaboratrice discrète de celui dont elle a accepté le nom, donc de Marcel Saluces dont les déclamations, garanties sincères par le vieux Fabien de Moussey, lui avaient annoncé « un noble servant de la France ».

Marcel Saluces s'était vite chargé de souffler sur ses liliales illusions. Dès leurs premiers tête-à-tête d'époux, il avait laissé deviner sa véritable nature de jouisseur, entré dans la politique par la porte du barreau, comme dans une affaire de meilleur rapport. Herminie ne tarda pas davantage à découvrir les seuls mobiles qui l'avaient fait rechercher par cet être vulgaire : le désir sensuel excité en lui par les plus rares séductions physiques et la volonté d'appuyer sur le roc d'une très grosse dot les calculs de son ambition. Il lui fut enfin révélé que Fabien de Moussey, un des fondateurs du parti républicain conservateur, n'avait choisi, pour elle, Marcel Saluces qu'à raison même de son amoralité et de la souplesse avec laquelle il se ferait le complice des intrigues de ce parti caméléon.

Elle ne pardonna pas son affreux désenchantement à la mémoire du vieux Fabien et encore moins à l'homme qu'il avait imposé à sa candeur. Comme on avait abusé de sa jeunesse, de son inexpérience d'orpheline, privée, à une heure décisive de la vie, des conseils maternels ou paternels !... Seule, sa chère et perspicace tante Valérie qui, jusqu'à son émigration en Lorraine, avait été pour elle comme une seconde maman, l'avait mise en garde contre un mariage brusqué, après avoir entrevu une seule fois Saluces. Mais Herminie était déjà fiancée alors, et comment l'ingénue eût-elle mis en balance l'impression passagère de sa tante et la garantie d'un vieux tuteur habitué à coudoyer Marcel depuis longtemps et à évaluer les hommes depuis plus longtemps encore ?

Et Herminie, mariée depuis quatre mois tout au

plus, pleurait déjà en silence sur les débris de son rêve de bonheur, quand un incident vint transformer sa révolte latente en rébellion ouverte.

Un soir, au théâtre, Saluces lui présenta brusquement, sous le nom de M^{me} Désiré Hortelou, femme d'un journaliste parisien de premier plan, une personne dont les provocantes allures lui déplurent à l'instant et dont elle entendit chuchoter près d'elle que cette femme n'était que la maîtresse d'Hortelou, une maîtresse d'un moment et qui avait été celle de bien d'autres : une « taxi-maîtresse », insistait-on en riant.

Elle reprocha avec indignation à Marcel de lui avoir infligé un pareil contact.

— Cette dame, répondit-il impatientement, m'avait prié de te la présenter. En m'y refusant, je me serais mis à dos Hortelou lui-même, journaliste redoutable qu'il faut bien ménager.

— C'est-à-dire qu'au lieu de faire à cette courtisane un affront mérité, vous avez préféré outrager votre femme !...

— Tu n'as pas vingt ans, répondit tranquillement le député. Un peu plus tard, tu t'habitueras aux petites concessions que la vie politique oblige à faire à de pareilles gens.

— Jamais ! protesta Herminie.

— Il le faudra bien, ma toute belle ! Tiens ! justement j'ai invité pour la semaine prochaine à une partie de chasse aux Avettes, quelques-uns de mes collègues de la Chambre, plus Désiré Hortelou en personne.

— Avec cette indigne créature ?

— Non, évidemment ; mais à Hortelou, tu devras

faire bonne, très bonne mine, le placer à ta droite, à table, pour commencer.

— Non ! vous n'allez pas me condamner à un tel voisinage...

— Pourquoi pas ? Parce que, célibataire, il a une amie... comme tout le monde ?

— Parce que de toutes façons, c'est un personnage dépravé qui passe pour vivre à la solde des administrations de cercle de jeu et des dispensateurs de fonds secrets.

— Enfant ! ricana Saluces. Quelle que soit l'origine de la puissance de ce gros malin d'Hortelou, elle est indéniable et le député qui ne compterait pas avec un polémiste de son talent et de sa... férocité, aurait vite entrevu le bout de sa carrière.

— Alors, déclara la jeune femme, toute pâle, vous n'avez qu'un parti à prendre !

— Lequel, s'il te plaît ?

— Abandonner une carrière qui vous met sous une aussi humiliante dépendance. Nous sommes assez riches pour n'avoir à dépendre de personne !

Saluces essaya de réparer l'effet de sa maladresse par une de ses vertueuses feintes habituelles.

— Tu raisones, dit-il, en charmante petite pensionnaire de couvent qui n'aurait pas vécu une heure au grand jour des réalités ! La carrière politique est un sacerdoce auquel il faut parfois faire de pénibles sacrifices. Moi, renoncer à la défense de mes opinions, à la poursuite d'un but élevé, parce qu'il doit m'en coûter de fermer certains jours les yeux sur les tares de Pierre ou de Paul !.. Le prêtre jetterait le froc — donc la cause de Dieu ! — aux orties, parce qu'il a de temps à autre à pactiser avec

le diable ! Et c'est toi qui me conseilles cette désertion du bon combat !... toi qui...

— Assez de sophismes, Marcel, interrompit Herminie avec une gravité triste. Vous embellissez, en pure perte, de très laides choses. Je ne suis plus votre dupe, car j'ai beaucoup réfléchi. Votre invitation à l'adresse de ce journaliste... de la galerie Balzac... est-elle déjà expédiée ?

— Depuis trois jours, naturellement. Et Hortelou est habitué à la place d'honneur partout où on le convie.

Elle se recueillit un instant, puis dans une subite résolution :

— Soit, il l'aura cette place, si indigne en soit-il... Mais comme la dissimulation m'est impossible, je vous préviens que si je m'incline cette fois encore devant votre désir, c'est pour me mettre moi-même autant que vous à une dernière et décisive épreuve...

— Je ne comprends pas, ma chère.

— Rien de plus clair, pourtant. Cette réunion de chasse me fournira l'occasion de fixer jusqu'où peut aller ma résignation à vos inqualifiables... faiblesses. Et, si je sens que leur limite est atteinte...

— Qu'arrivera-t-il ? fit le député en affectant un ton narquois.

— Dès cet instant-là, je vous le jure, notre union ne sera plus qu'une fiction à l'usage du monde, puisque mes sentiments religieux et votre intérêt nous interdisent le divorce ou l'éclat d'une séparation officielle...

Marcel sursauta, mais se ressaisit vite. Fallait-il prendre au tragique ou simplement au sérieux un ultimatum qui n'avait été préparé par aucune

menace antérieure, tout au plus par une froideur de jeune femme contrariée, depuis son mariage, dans ses naïves chimères ?

Mesurant encore sa belle compagne à son aune, le député de l'Oise crut à une simple tactique destinée à couvrir déceimment la capitulation d'une fierté féminine devant la volonté maritale.

Pour la forme, il joua la stupéfaction et le chagrin. Il abonda en protestations de tendresse alarmée. Elles se heurtèrent à un glacial mutisme et, les soirs suivants, au verrou d'une porte hermétiquement close.

Il en conçut un commencement d'inquiétude et se promit *in petto* de styler adroitement les hôtes de sa prochaine fête sportive, de leur suggérer, à mots couverts, la nécessité d'un langage très circonspect devant une Destournier, élevée dans un absurde rigorisme et dont les préjugés étaient prêts à se hérissier devant les moindres manquements à la « morale bourgeoise », surtout de la part des « porteparole du pays ». A ce débauché de Désiré Hortelou, notamment, il dépeindrait Herminie sous les traits d'une réplique moderne de Lucrèce, mais autrement capable que son classique prototype de se défendre contre les modernes Tarquins.

Le jour de la réunion, les propos de table se ressentirent d'abord de l'atmosphère de gêne que Saluces avait ainsi préparée. On esquiva toute histoire de chasse proscrite par le savoir-vivre devant de chastes oreilles. Mais, peu à peu, les langues excitées par l'abus de vins capiteux, abandonnèrent la réserve convenue. On glissa à la politique, on discuta les chances de survivance du

Ministère à un rude assaut qui allait lui être livré le mois suivant. Et malgré de frénétiques efforts de Marcel pour créer des diversions, la plupart de ses convives finirent par afficher, sans retenue, leur vile conception de leur rôle et la crudité de leurs appétits. Au point que la belle châtelaine en vint à se demander ce qui méritait le plus son mépris : du cynisme qui, dans le privé, étalait tant de bassesse ou de la tartuferie qui, en public, se camouflait de tant de simulacres de sollicitude pour la *res publica*.

Au gros Hortelou il était réservé de précipiter la catastrophe. Loin de déconcerter son libertinage, qu'avait si souvent satisfait la terreur inspirée, aux femmes convoitées, par les cruautés de sa plume comminatoire, le portrait que Saluces lui avait fait de l'immaculée Herminie avait secrètement surexcité son humeur conquérante. Se désintéressant de la conversation politique, il amusait son coin de table en détaillant, l'œil allumé, les motifs de ses préférences pour un perpétuel célibat. L'innocente impassibilité de la ravissante maîtresse de maison devant des sous-entendus qui lui étaient inintelligibles, enhardit bientôt le rédacteur en chef du *Journal de Quatre Heures* à mettre les points sur tous les I.

— Voyez l'inconséquence de nos mœurs ! Le pauvre mari !... Il lui est loisible d'admirer et posséder toutes les variétés de la flore, tout ce qu'il peut acquérir des bijoux de la peinture et de la sculpture... L'éclectisme de son goût lui est compté pour vertu. S'agit-il des femmes, de ces fleurs vivantes, de cette galerie de chefs-d'œuvre animés ?

Bernique !... Celui qu'on encourage à agir en Don Juan des parterres ou des salons d'art, est condamné à ne voir, vouloir et savourer qu'une femme : la sienne. Or, s'il se soumet bénévolement à cette loi d'exclusivisme, de crainte que quelques coups de canif dans le contrat ne mettent l'enfer dans son ménage, le voilà jugé stupide, presque anormal par un monde qui sait bien que nul n'est né monogame ici-bas. Il encourt même le mépris de sa « légitime », devenant à ses yeux l'homme dont aucune autre femme ne veut ; et quelle figure de malappris il fait au regard de toutes les filles d'Eve, dont il dédaigne ou a l'air de dédaigner les multiples grâces !

Herminie qui l'écoutait depuis quelques instants pour ne plus entendre « les marchands du temple national », eut la sensation de n'esquiver les émanations d'une bouche d'égout que pour celles d'une autre.

— Mais dites donc, Hortelou, glapit une voix grasse et ricanante, le célibataire ne connaît-il pas aussi de petits ennuis ?

— Quel heureux mortel, au contraire ! répliqua l'audacieux Désiré, s'il a bien pesé les dangers de son état pour les écarter tous et les avantages de ses privilèges pour en jouir tout son saoul. D'abord, libre à lui comme à l'abeille omnivore de butiner de corolle en corolle, dans le vaste et odorant florilège féminin. On ne peut lui reprocher de violer un serment, de faire la chose défendue. Pas plus qu'il ne s'est laissé monopoliser par une femme, il n'est tenu de respecter le prétendu monopole des maris. Il se garde rigoureusement de la jeune fille qui peut le conduire d'un ennuyeux scandale à pire encore

au mariage, à la mise en cage ; sans compter que la faveur des vierges mal informées n'est guère flatteuse pour le bénéficiaire.

— Comprends pas ce « guère flatteuse », interrompit la voix grasse, à l'instant même où la protestation d'une âme offensée commençait à se lire dans les beaux yeux d'Herminie.

— Puisque vous êtes myope, Claude, repartit Hortelou, j'éclaire ma lanterne. Une ingénue, la candide M^{lle} X. qui manque encore de tout terme de comparaison, répondra à tes avances : « Je vous aime ! » et M^{me} Z., qui a mis son mari dans un plateau de balance et toi dans l'autre, te répondra, si l'opération est en ta faveur : « Je te préfère ». L'une dit : « Je consens à vous accepter ! », l'autre « Tu es le plus beau, le plus chic ! Je te choisis ! » Quelles fêtes d'orgueil, quelles voluptueuses victoires sur la concurrence, se ménage ainsi l'homme libre : libre d'aller, dans le jardin de Vénus, de l'iris à la rose, de la violette à l'œillet, de l'héliotrope au lys — car il y a des lys restés lys, pour un temps, jusque dans l'alcôve conjugale !...

Et comme pour bien situer où il voulait l'adresse de ce madrigal empoisonné, le journaliste osa le répéter sous la table par une significative pression du genou sur la jupe de M^{me} Saluces.

Comme sous la morsure d'une bête venimeuse, Herminie eut un véritable haut-le-corps et, le sang aux joues, elle lança un regard suppliant à son mari, lequel, absorbé par une discussion d'intérêts politiques avec ses plus proches voisins, ne s'en aperçut pas. Alors, elle se leva brusquement en faisant un signe rapide au maître d'hôtel, qui

annonça, d'une voix sonore, que le café était servi dans la véranda.

Le bras d'Hortelou s'arrondit. Frémissante, Herminie l'évita et fit quelques pas, seule, aux côtés de l'incongru pour lui chuchoter :

— Votre place n'est plus ici, Monsieur, mais là où vous pouvez butiner... de fille en fille !

Puis à très haute et intelligible voix :

— Vraiment, Monsieur, vous êtes indisposé et allez nous quitter ? Valentin, conduisez Monsieur jusqu'au garage, et priez le chauffeur de le mener en première vitesse à la gare de Compiègne. L'express de Paris part à dix heures sonnant !

— Mais, ma chère, interrompit Marcel qui n'avait rien deviné, si notre ami Hortelou est souffrant, raison de plus pour qu'il ne retourne pas dès ce soir à Paris. Il y a des chambres d'amis toutes prêtes, voyons !

— Notre malade, dit Herminie en affermissant sa voix, nous prie de ne pas insister.

Pris de court, le célèbre polémiste ne trouva rien à opposer à cette exécution imprévue. On mit son mutisme sur le compte de son subit malaise.

Quand, revenu de sa surprise, Hortelou eut pris congé en s'excusant, Saluces, flairant enfin quelque « malentendu », attira sa femme dans un coin sombre de la véranda pour l'interroger.

Oppressée, haletante, elle se borna à lui répondre :

— Le voisin que vous m'avez imposé était le plus repoussant de tous vos amis, ce qui n'est pas peu dire. Il m'a odieusement insultée. A demain les précisions avec toutes leurs conséquences. Maintenant, retournez vite auprès de vos invités ;

ils me pardonneront de ne pas les saluer en me retirant : j'ai la migraine.

Marcel, qui voyait quelques-uns de ses amis les dévisager à distance, n'osa pas en demander davantage et simula un bonsoir affectueux à sa femme en lui offrant, à haute voix, de faire quérir le médecin. Et il eut l'intuition que quelque chose allait irrémédiablement casser dans sa vie.

Vainement feignit-il de partager l'indignation d'Herminie quand, après une nuit d'insomnie, elle lui rapporta les paroles et le geste d'Hortelou. Il acheva de perdre une partie d'ailleurs désespérée quand il ajouta que pour éviter tout esclandre, il s'abstiendrait de châtier le redoutable goujat et simulerait une totale ignorance de sa goujaterie, tout en prenant soin de ne jamais fournir au coupable une occasion de récidive.

— Lâche ! pensa Herminie. Et tout haut :

— La limite de ma patience est franchie. Mon parti est pris irrévocablement. Nous ne serons plus jamais mari et femme qu'aux yeux de la société. Pour cacher à celle-ci la vérité, je me ferai violence et continuerai à présider, si vous y tenez, à vos réceptions d'ici ou de Paris et à remplir les devoirs mondains de l'épouse, mais aucun autre. Nous réduirons, d'ailleurs, ces menus devoirs à leur plus simple expression en habitant le moins souvent possible sous le même toit, ce qui sera aisé, car il semblera tout naturel que vos occupations politiques vous retiennent à Paris autant que mes obligations de châtelaine me fixent ici. J'espère que vous ne méuserez pas plus de la liberté que cet arrangement nous ouvre à l'un et à l'autre, que je n'en méuserai. Dans

tous les cas, j'ai eu trop à souffrir de l'opposition de nos façons de sentir et de voir, pour que ceci ne soit pas mon dernier mot.

Plusieurs fois, il avait tenté, sans y réussir, de l'interrompre, tout en admirant la splendeur de ses grands yeux irrités. Chaque parole de cette voix claire et chaude était comme une flèche allant inflexiblement droit à sa cible, sans possible obstacle. Il voulut la fléchir en faisant mine de se jeter, en adorateur pénitent, à ses pieds ; elle garda la rigidité d'un beau marbre. Puis, il chercha à alarmer ses scrupules religieux et sa pudeur, en la menaçant d'un divorce retentissant pour refus des devoirs conjugaux.

— Je suis tranquille, à cet égard, dit-elle. Vous avez trop souci de vos intérêts pour oublier que si nous sommes mariés sous le régime de la communauté, bien que votre apport fût énormément inférieur au mien, une clause de notre contrat me restituerait intégralement toute ma dot, en cas de dissolution du mariage. Ah ! cette clause !. Comme elle répugnait à mon désintéressement et à ma naïve confiance en vous ; et comme je bénis aujourd'hui la clairvoyance du bon notaire qui nous l'imposa !

Elle avait touché juste.

Marcel tremblait maintenant d'impuissante colère... Mais, comprenant enfin qu'il se trouvait devant l'inéluctable, il cessa de lutter et acquiesça, « la mort dans l'âme », à un *modus vivendi* qui le chassait à jamais du lit d'une si délectable compagne et le privait du secours d'une intelligence, d'un savoir et d'un prestige appelés à servir si utilement ses aspirations à toutes les grandeurs.

II.

Le regret de la féministe.

Deux années de ce réfrigérant régime s'étaient écoulées.

Tout d'abord, Herminie avait goûté, à la séparation de fait, un soulagement profond. De s'être affranchie d'un contact charnel qui lui semblait un odieux et dégradant esclavage, depuis le jour où elle avait aperçu avec effroi le triste niveau moral de son mari, elle se sentait redevenue la jeune fille pure qu'un simple cauchemar aurait mise passagèrement à la merci d'un être indigne et de ses intolérables caresses. Le temps ne lui pesait pas plus qu'une plume. A côté du vieil intendant des Avettes, elle aidait au bon entretien des bâtiments, des jardins, des serres, des fermes, du chenil même, et au bien-être d'un nombreux personnel de service. Brillante écuyère, elle parcourait souvent à cheval, avec une dame de compagnie, les terres patrimoniales, en laissant errer de tous côtés l'œil du maître. Ses lectures, choisies avec goût, une correspondance suivie avec sa tante Valérie et sa sœur Maud, l'agrément qu'elle tirait de son piano et de sa mélodieuse voix de mezzo-soprano, stylée par de bons maîtres, c'en était, avec l'échange de quelques visites, plus qu'assez pour occuper toutes ses heures

et pour qu'elle ne souffrît pas le moins du monde de sa solitude. La devinant à peu près détachée de son mari, quelques hommes, rencontrés chez des amis de Clermont et de Compiègne, se mirent à entreprendre le siège de cette beauté plus que jamais fraîche et radieuse ; elle les décourageait vite par sa parfaite inattention à leurs « attentions ». De même que le sourd, il n'y a plus aveugle que qui ne veut pas voir.

Vers le septième mois de son volontaire veuvage, la jeune femme reçut successivement de Paris deux lettres anonymes lui dénonçant une liaison de son mari avec une vedette de l'Opéra-Comique, Rosa Perrin, une sorte de Manon qui jouait à la ville, comme au théâtre, le rôle de l'héroïne de l'abbé Prévost, ou du moins les parties de ce rôle où la folle amante de Des Grieux abandonne sans scrupule cet amant pauvre pour les pourvoyeurs de sa passion de faste et de fête.

L'idée d'user de « légitimes représailles » n'effleura même point la blancheur d'Herminie. Rappellerait-elle, au moins, Marcel à la prudence, à la nécessité de ne pas afficher une aventure capable de mettre le monde sur la piste de choses destinées, de commun accord, à rester ignorées ? D'abord, la pensée de faire état de lâches délations anonymes, lui inspirait trop de répugnance. Ensuite, ses admonestations ne risqueraient-elles pas d'être interprétées par le mari répudié comme les indices d'une jalousie et d'un désir de rapprochement qu'elle n'éprouvait à aucun degré — tout au contraire ? Elle se tut jusqu'à la révélation que lui apportèrent un jour les comptes de leurs banquiers,

Morisseaux et fils, chez qui, de son consentement, tout leur avoir liquide avait été déposé au nom de Marcel, moyennant une procuration maritale qui lui permettait, à elle, d'y puiser, de son côté, à sa convenance. Les valeurs ou sommes d'argent que le député de l'Oise s'était fait adresser en ces derniers mois à Paris par Morisseaux et fils, pour les besoins de sa galanterie sans doute, étaient énormes ; elles représentaient déjà plus de la moitié de leur fortune mobile.

M^{me} Saluces réfléchit longuement. Allait-elle saisir cette occasion de rompre le silence pour faire cesser les prodigalités de son pseudo-époux ? Tout conflit de sordides intérêts matériels répugnait à la délicatesse de sa nature. Mais, habituée à consacrer au soulagement de mille misères une partie notable de sa fortune, pouvait-elle la laisser entamer, peut-être dilapider bientôt, pour une cause aussi peu noble ?... N'avait-elle pas le devoir de crier : « Halte ! » ?

A qui demander conseil ? Une seule personne était capable à la fois de recevoir ses confidences comme un inviolable dépôt et de la guider avec une sollicitude quasi-maternelle : sa tante, la doctoresse en médecine Valérie Destournier.

Brusquement, dans la charité de son cœur, Herminie trouva une raison décisive de divulguer à Valérie la faillite de son mariage et ses conséquences financières. Elle aiderait peut-être à adoucir ainsi, par une voie indirecte, une plaie qu'elle avait surprise au cœur d'une autre. Car Valérie, dont la carrière se rattachait étroitement aux premières batailles du féminisme, ne se sentirait-elle pas

secrètement consolée de n'avoir jamais été épouse et mère, quand la déconfiture du mariage de sa nièce lui ferait toucher du doigt les atroces déceptions que prépare souvent l'existence à deux, même quand l'un des deux a, comme Herminie, apporté à la formation du couple tous les éléments imaginables de la félicité ?

— Sans doute, se disait la jeune femme, ma tante souffrira vivement d'apprendre que sa nièce chérie a fait du mariage une si désolante expérience ; et elle est trop aimante et trop altruiste, certes, pour chercher un réconfort à ses regrets de vieille fille dans mon malheur d'épouse ; mais sans le vouloir, au fond de sa subconscience, elle le trouvera, ce réconfort. Le bonheur n'étant jamais qu'une comparaison, elle opposera fatalement son état d'âme au mien et déplorera un peu moins que par le passé de n'avoir jamais connu les serments d'adoration, quand elle saura ce que valaient ceux qui m'ont été prodigués.

Cette chère tante Valérie, quelle odyssee cruelle, en effet, que la sienne !... A seize ans, petite brunette, jolie et rieuse comme l'éveil d'un matin de Mai, voilant d'une espièglerie de merle la plus vive sensibilité et, avec cela, d'une intelligence vive et prompte comme la poudre, elle semblait faite pour quelque prince aussi charmé que charmant. Il en avait été ordonné autrement par le destin ou plutôt par l'influent exemple d'une autoritaire sœur aînée, Geneviève Destournier, éloignée, celle-ci, des hommes par les disgrâces de la petite vérole qui l'avaient défigurée. Un méchant ironiste disait du féminisme à ses débuts que c'était « le Salon des refusées ».

Le physique de Geneviève semblait singulièrement justifier ce brocard, car, à Nancy, elle s'était faite le chef d'un petit clan de suffragettes avant la lettre, toutes « laissées-pour-compte de l'amour », et qui s'en vengeaient en menant contre l'autre sexe une guerre de tous les jours sous le vocable de « croisade pour l'indépendance et les droits de la femme ». Aux premiers rangs de ces croisés, s'agitait le député Hector Bobin, un gros homme glabre, que la nature avait affligé de la voix et des idées féministes et pacifistes d'une femmelette, tandis qu'elle dotait sa sœur, Victorine, d'un organe de basse et d'un commencement de moustache non moins viril, d'où l'habitude des railleurs de dire d'eux : M^{lle} Hector et Monsieur Victorine Bobin ». Avec l'aide de ces deux Bobin, Geneviève Destournier — qui, fille et nièce de magistrats de cassation, avait fait la démonstration des capacités de la femme en décrochant le diplôme de docteur en droit avec la plus grande distinction, — avec l'aide des Bobin, donc, la féministe Geneviève se livrait à un prosélytisme fiévreux auprès du public et jusque dans son entourage immédiat. Elle avait été jusqu'à repousser comme une offense à son mâle talent, un bouquet qu'on lui offrait à l'issue d'une conférence applaudie ; elle avait, de même, foudroyé un jour du regard, dans la même pensée, un obligeant inconnu qui, l'apercevant debout dans le couloir d'un train encombré, avait quitté sa confortable place assise pour la lui céder. Afin d'impressionner son milieu en faveur de « l'émancipation féminine », elle avait trouvé cet argument ingénieux et, en apparence sans réplique : « L'égalité des sexes, donc

de leurs droits, ne s'est-elle pas manifestée, il y a des siècles, en la personne de notre sublime héroïne lorraine, Jeanne d'Arc, le *meilleur soldat* de son temps, la fondatrice de la patrie française? »

Son intimidant ascendant sur sa cadette, Valérie, qu'elle avait obsédée de ses prédications, avait fini par faire de cette sémillante jeune fille une étudiante en médecine penchant ses affriolants frisons et ses yeux de braise sur les arides problèmes de la vitalité et de la mortalité humaines. L'intelligence et l'application de Valérie avaient eu raison de toutes les difficultés et conquis, à la longue, le triomphe du doctorat, et ce fut jour de joie et de triomphe pour Geneviève et pour « M^{lle} Hector Bobin et M. Victorine Bobin ». Mais quels lendemains pour la pauvre Valérie ! Sa réputation toute neuve de femme savante fit, sur tous les jeunes mondains prêts à se disputer cette vierge si attrayante, l'effet d'un hideux épouvantail sur une bande de moineaux. Les prétendants du genre sérieux : ingénieurs, architectes, médecins, se débandèrent avec autant de célérité. On était en province, n'est-ce pas ? Le mari d'un aussi exceptionnel phénix que Valérie ne se trouverait-il pas réduit au rôle ridicule du Prince consort auprès de la Reine — et d'une reine si pénétrée de ses devoirs professionnels qu'elle y sacrifierait fatalement ceux de l'épouse et de la mère ?

Adieu, donc, les chers rêves d'amour et de nid ouaté où, aux duos passionnés du couple s'accorderaient un jour les candides gazouillis de tout un petit monde d'oiselets adorés ! Et la profession de Valérie, si rare encore chez son sexe, ne lui procura

même pas le dédommagement qu'apporte avec elle une occupation sévère mais absorbante. D'un Esculape en jupons, c'était à qui se méfierait le plus. Valérie vit tout au plus solliciter, de-ci de-là, sa science, très réelle, par quelques dames, — sa nièce Herminie entre autres — dont le sentiment de décence accueillait avec satisfaction l'idée de ne pas avoir à livrer les secrets de leur chair à *un* gynécologue. Et, n'eût été la très belle rente dont l'avait dotée, comme Geneviève, l'héritage familial, la doctoresse Valérie Destournier eût connu une maladie plus mortelle que les rares souffrances qu'elle était appelée à soulager ; celle de la faim. Trop fière pour se plaindre de l'évanouissement de ses songes bleus, elle s'était fait un front qui ne s'assombrissait jamais. Mais, maintenant que pâlis-saient et se fanaient, avec la cinquantaine, toutes ses grâces, hormis celle de ses yeux toujours étincelants de malice et de bonté mêlées, son âme saignait d'autant plus qu'elle avait toujours tu à ses plus intimes le regret de sa vie manquée.

Seule, Herminie en eut la révélation fortuite, aux Avettes, à son retour de son voyage de noces. C'était le premier séjour que faisait Valérie auprès de sa nièce depuis son entrée dans « l'Eden conjugal ». Un soir que les châtelains avaient réuni chez eux quelques amis, on fit de la musique. Herminie, à peine habituée encore à son titre de « Madame » et encore à moitié riche d'illusions sur le compte de son mari, avait accordé sa voix frémissante à l'aveu de Rozenn dans *Le Roi d'Ys* :

... Notre amour fut involontaire ;
En nous il est venu comme viennent les fleurs,
 Sous la rosée en pleurs,
Sans qu'on puisse voir qui les sème.
Et, par la même extase éblouis et charmés,
 Nous nous sommes aimés
Avant de savoir que l'on aime.

La culture d'Herminie n'ayant pas dégénéré en pédantisme ou en snobisme, elle préférait infiniment les mélodies d'un Lalo, d'un Grieg ou d'un Fauré aux savantes et sèches productions d'un Vincent d'Indy, d'un Dukas ou d'un Chausson et, à la musique qui pontifie, « la musique qui chante », comme elle disait, et qui a l'avantage d'être comprise d'oreilles telles que celles de sa tante Valérie, trop anciennes déjà pour se plaire aux complications parfois cacophoniques de l'art nouveau. C'est pour ces mêmes oreilles qu'elle pria une amie de faire entendre une archaïque, simple, mais finement soupirante romance de l'école de Mozart :

Quand le bien-aimé reviendra
Près de sa languissante amie,
Le printemps alors renâtra,
L'herbe sera toujours fleurie.
Mais je regarde ! Hélas ! hélas !
Le bien-aimé ne revient pas.

Or, à peine la cantatrice eut-elle achevé le second couplet que, prétextant un étourdissement, la doctoresse demanda la permission de se retirer pour la nuit.

Inquiète, M^{me} Saluces suivit sa tante en dépit des protestations de celle-ci ; mais la tapisserie de

la portière qui séparait le salon de la pièce adjacente était à peine retombée derrière elles que Valérie, le visage inondé de larmes, précipita le pas, en suppliant sa nièce de rejoindre ses invités.

— Non, ma tante chérie, chuchota Herminie, je ne te quitterai que quand tu m'auras dit la cause de ce gros chagrin et comment l'apaiser.

— Pas maintenant, mon ange !... Demain peut-être...

Et pour calmer l'anxiété de sa nièce, elle affecta de rire en se tamponnant les yeux, ajoutant :

— La suite à demain, comme dans les feuilletons. Ce n'est pas plus sérieux qu'un roman pour la portière, va !

Après le petit déjeuner du lendemain, elle dévoila, pour la première et la dernière fois de sa vie, le long calvaire de son cœur. Sa seule vraie vocation avait été celle d'amoureuse. Quelle affreuse erreur que de l'avoir reniée pour épouser... la théorie de l'égalité des sexes, une théorie qui coûte si cher et n'est peut-être qu'une pauvre utopie !...

Dans la romance qui avait réveillé chez elle, hier soir, l'amer souvenir, la « languissante amie attend le retour du bien-aimé ». Pour elle, docteur en médecine, le bien-aimé n'était jamais venu du tout. Elle était stupide, presque grotesque d'en rester inconsolée sous ses cheveux grisonnants et d'en ressentir tout à coup le regret en écoutant chanter des niaiseries sentimentales ; mais tant pis si elle n'avait pas corsé son diplôme médical du diplôme de docteur en philosophie, ou plutôt tant mieux, car d'apprendre comment sa vieille tante avait

gâché son existence, sa chère nièce n'en apprécierait que mieux la douceur de la sienne.

Herminie, en s'apitoyant sur ce triste petit drame, avec toutes les apaisantes caresses d'une affection profonde cherchant à endormir un irrémédiable chagrin, avait surtout retenu la conclusion de l'aveu : « En pensant à mon mal, tu goûteras mieux ton propre bonheur ! »

Maintenant que ce bref et maigre bonheur était en morceaux, elle allait pouvoir mettre un baume efficace sur la plaie de la féministe en lui disant :

— Ne déplore plus ton sort, ma bonne tante : le mariage est une loterie où les numéros gagnants sont dans la proportion d'un seul sur quinze ou vingt mille perdants. Regarde-moi, plutôt ! J'ai à t'envier, toi qui n'as pas pris de billet.

Elle écrivit à la doctoresse pour l'inviter à venir passer quelques semaines aux Avettes. On ne s'était plus vu depuis six mois et « on avait à faire un appel extraordinaire aux lumières de la petite tante chérie ».

Imaginant qu'il s'agissait de ses lumières médicales, à l'annonce, peut-être, des signes de la maternité, Valérie accourut aux Avettes quarante-huit heures plus tard ; mais elle comprit de prime abord son erreur, à la vue de la florissante mine d'Herminie.

— Alors, petite masque, s'écria-t-elle, ta soif de lumière n'était qu'un méchant piège pour me contraindre à venir dare-dare te tenir compagnie. Tu t'ennuyais, peut-être ?

Herminie sourit, légèrement embarrassée :

— Je ne m'ennuie ni ne m'ennuierai jamais, ma

petite maman, mais j'ai besoin d'un conseil pour un cas très délicat, et qui me le donnerait mieux que toi ?

— Ton mari, voyons !... N'est-il pas là pour ça ?

— Justement, c'est à son sujet que j'ai à te consulter. Mais rien ne brûle ; après ton long voyage en chemin de fer, tu as besoin de te détendre un peu ; nous allons prendre le thé et puis un bain de plein air. Si tu veux, nous irons tout à l'heure jusqu'à la forêt, toi dans le poney-chaise que tu conduis à ravir, moi à cheval, à tes côtés. Et nous pourrons, dans mes champs, regarder la coupe des foins et nous griser de leur odeur. La palabre sérieuse viendra après.

Valérie songeait ; sa promptitude d'esprit et le souci que laissait voir le fond des prunelles « couleur d'âme » lui donnaient déjà l'intuition de quelque fâcheuse histoire. Mais l'enjouement d'Herminie, tout au long de cette belle après-midi d'août, la dérouta un peu, en exaltant son admiration et sa tendresse pour cette nièce délicieuse qui portait ses ennuis aussi crânement qu'elle conduisait son cheval.

III.

Le contenu d'une bosse.

Le moment de la confiance venu, la jeune femme soumit à sa tante stupéfaite le dernier relevé de compte de Morisseaux et fils, ses banquiers. En lui signalant les formidables prélèvements de Saluces, elle la préparait doucement à la divulgation du pire.

Or, à cet instant, une diversion imprévue se produisit. Brusquement surgit, venu de Paris sans crier gare, Julien Florencie, l'ex-stagiaire et, depuis, secrétaire particulier du député de l'Oise. C'était une victime des fantaisies cruelles de la nature : un petit bossu dont le facies blême, les yeux maladifs et sans cesse clignotants, la bouche sèche et meublée d'une denture irrégulière et sale, une denture « blanc foncé » eut dit un humoriste, ne rachetaient pas précisément l'infirmité dorsale, aggravée d'une légère claudication. De façons onctueuses jusqu'au servilisme, il n'affichait, malgré un réel savoir juridique et une grande activité, que de très humbles prétentions. Si bien que, quand il arrivait à Saluces d'insinuer qu'il se l'était définitivement attaché, par charité, en quittant le barreau pour la politique, les malveillants murmuraient : « par économie ».

Pleine de discrète pitié pour cette laideur physique sur laquelle la plupart des gens se retournaient

pour s'en gausser, et dont elle ne soupçonnait pas la parfaite correspondance avec l'être moral, Herminie avait toujours affecté de ne s'en pas apercevoir et traité Julien Florencie avec une courtoisie affable, destinée aussi à ménager ses susceptibilités de pauvre au service de gens très fortunés et apparemment heureux. Il n'en accentuait que davantage devant elle ses allures de chien fouetté, soucieux de ne jamais oublier les distances.

Après s'être fait annoncer, il aborda la femme de son patron en la saluant très bas sans omettre Valérie Destournier qui, l'ayant entrevu, une fois ou deux déjà, aux Avettes, gardait de lui un souvenir plutôt désagréable.

Il déclara être envoyé par « le maître » pour prendre dans sa bibliothèque quelques livres qui lui étaient devenus nécessaires, et s'acquitter pour lui d'une petite démarche d'affaire dans les environs. Cela lui demanderait quelques heures : il reprendrait le lendemain matin l'express qui part de Compiègne vers neuf heures.

Herminie s'inquiéta de savoir s'il n'avait pas besoin de se restaurer immédiatement, ou s'il préférerait qu'on lui fît servir à déjeuner, à l'heure habituelle, dans le petit appartement qui lui était affecté en permanence. Il l'accabla de remerciements, puis se retira, en saluant de plus en plus bas, pour aller vaquer à sa « petite mission ».

Valérie dévisagea de plus près sa nièce.

— Au fait, dit-elle, ton mari n'aurait-il pu te charger de cette petite mission, au lieu de t'infliger la visite de cet olibrius mal venu, qui, entre nous, ne me revient guère ?

— Oh ! ma tante ! M. Florencie est un malheureux, d'ailleurs dévoué comme un caniche.

— Hum !... Mais tout de même, l'homme de confiance du mari, c'est généralement sa femme, surtout quand il possède une femme telle que toi. Ah ! ça ! M. Saluces serait-il, devant une perle, un des pourceaux dont parle l'Évangile?...

— Ah ! ma tante ! tu touches là à...

Et Herminie, après quelques hésitations, en arriva à tout dire de la banqueroute de ses illusions et du fossé qui s'était creusé entre elle et celui dont elle ne portait plus le nom que contrainte et forcée. Au bon endroit, elle plaça son image : la rareté infinie des bons numéros à la loterie matrimoniale. Mais au lieu de produire un effet consolant sur la féministe délaissée, l'aveu ne lui arracha que des larmes. Comment le sort pouvait-il être si cruel à tant de beauté, de bonté, d'intelligence, de mérites de toute espèce ? Et pour n'avoir pas su se conserver une perle si pure, pour l'avoir remplacée par une « gueuse de tréteaux », Saluces ne se plaisait-il donc que dans l'abjection ?

Surtout, elle voulait être sûre que sa nièce n'éprouvait aucun regret de la séparation, n'était troublée par aucun souvenir des heures heureuses.

— Les quelques heures que j'ai crues telles, ma tante chérie, ne furent que mirage et mensonges. Je rougis, quand j'y songe, de les avoir vécues, dans mon ignorance des choses, et me réjouis chaque jour de la certitude que je ne les revivrai plus.

— Vraiment ? Le goût du baiser ne manque-t-il plus à tes lèvres ?

— Je n'y ai trouvé que du dégoût, fit la jeune femme, les joues empourprées.

— A ton âge, ma pauvre enfant, quand tu es faite pour donner et recevoir tant de joie !

— Bah ! une maladie, un accident auraient pu, au début, faire de moi une veuve folle de désespoir. Et me voici veuve, sans douleur, sans deuil.

— Mais sans la ressource de sortir de ta solitude au bras d'un vrai bien-aimé.

Herminie fit une grimace, presque comique, d'enfant menacé d'une seconde dose de drogue.

— Merci bien ! ma tante ! Une seule expérience de l'espèce m'a suffi : j'en ai eu mon plein !

Si la vieille fille avait été éclairée autrement que par de discrets on-dit, sur les sensations nuptiales et leur diversité, elle aurait su qu'à une élite féminine elles n'occasionnent d'abord qu'un immense étonnement et une inexprimable honte. Chez ces toutes chastes exceptions, il n'y a eu, au début, aucune curiosité perverse, aucun désir inavouable, — rien que la soumission au désir de celui dont leurs aînés leur avaient dit ce que la simple confiance et la sublime ingénuité de chacune devaient accepter sans comprendre. « Vous êtes faits l'un pour l'autre ; c'est ton mari, à qui tu dois obéissance en tout, qui t'apprendra comment on devient l'un à l'autre absolument ». Aux premiers contacts des nudités, ces colombes sans tache se sentent choir d'un paradis de candeur dans un bas-fond vaseux. Au rebours de ce qui se passe chez la plupart des mâles, les rites de la possession ne trouveront grâce chez elles, et ne les transporteront, elles aussi, d'une

ivresse de fête que lorsque l'époux les aura conquises par une attraction spirituelle qui, elle, leur semblera légitimer le sacrifice de tout leur être à ses commandements. Alors même, l'élan de leur chair ne sera que le réflexe presque automatique d'un élan d'âme. Il en est d'elles comme du poète qui, pour faire vivre ses muettes extases, doit se décider à les matérialiser dans la brutalité des mots précis et des caractères de plomb. La bête ne s'éveille en elles que pour s'asservir à la plus immatérielle exaltation de l'ange.

On a vu, par les confidences d'Herminie à la doctoresse, qu'elle ne s'était jamais éveillée chez la femme de Saluces. Celui-ci n'avait pas un instant soupçonné, chez elle, l'ange et les hautes émotions à éveiller en lui, pour le déterminer à se dépouiller définitivement de ses ailes sur la terre. La jeune femme avait, selon son accoutumance, exprimé la rigoureuse vérité en disant que les baisers de Marcel n'avaient laissé que goût de cendre à sa bouche. Sans doute n'eût-elle pu préciser, comme il vient d'être fait, les causes de cette répulsion. Elle était trop inexpérimentée pour s'analyser profondément et sa pureté d'esprit eût d'ailleurs reculé devant un pareil thème de réflexion. Mais le fait était là. Née pour inspirer et partager toutes les ardeurs du grand amour, elle en ignorait encore tout. Sa brève coexistence avec un homme vite jugé méprisable ne lui en avait rien appris, ne lui laissant, en conséquence, aucun regret au cœur, hormis celui de s'y être fourvoyée.

Sa sérénité finit par gagner Valérie.

— Mais, fit soudain celle-ci, M. Saluces n'étant

plus qu'un mari fictif, voilà une raison de plus pour en finir avec l'abus qu'il fait de ta fortune.

— Peut-être, ma tante; mais le moyen d'en finir sans lui donner à croire que sa conduite excite ma jalousie, qu'il ne m'est pas devenu totalement indifférent?

— Oh ! le moyen est tout indiqué : il ne se leurrera plus sur tes sentiments, si tu réclames une séparation de corps et de biens en bonne et due forme.

— Y songes-tu, ma tante? s'écria Herminie. Notre rupture divulguée aux gens de loi, ne serait-elle pas bientôt le secret de Polichinelle? Toute ma vie intime jetée en pâture à la malveillance publique — en province surtout?.. Le remède ne te semble-t-il pas pire que le mal?

— Casse-cou, ma chérie ! Le mal peut grandir encore. Un homme qui a à satisfaire aux fringales de luxe et de plaisir d'une femme de joie ne s'arrête plus. Il a déjà mordu à belles dents dans votre fortune liquide...

— Mais il ne peut rien sur notre principale richesse : sur tous les millions que valent les Avettes — qu'il ne pourrait aliéner sans mon consentement.

— Allons donc, belle innocente ! Sa situation et la tienne restant solidaires aux yeux des tiers, il empruntera à ton insu sur le domaine tout ce qu'il voudra. Et je te connais. Soucieuse comme tu l'es de l'honneur du nom que tu continues à porter, tu te résigneras à solder des dettes qui finiront par te dévorer.

— Alors?

— Alors, à défaut de séparation, il reste une solution encore plus radicale mais que repoussent, à priori, tes préjugés : les préjugés de tous les Destournier, à une exception près.

— Le divorce, veux-tu dire ?

— Précisément.

— Oh ! chère tante, ne parlons pas de cette impossibilité-là. Tu ne me supposes pas capable d'enfreindre la loi de l'indissolubilité du mariage, la loi des miens, celle de Dieu !

— De l'Eglise, mon enfant, ne confondons pas, rectifia doucement la doctoresse, déiste en mauvaise intelligence avec l'orthodoxie depuis beau jour.

Un instant interdite, la pensée d'Herminie se cabra devant la perspective d'un dangereux débat philosophique avec sa tante, capable de la convertir à ses idées.

— Mais, reprit-elle, à me supposer même ralliée au divorce, M. Saluces y mettrait tous les obstacles puisque cela entraînerait la restitution de ma dot, donc sa ruine.

Silencieuse, la vieille fille creusait, à part elle, le problème.

— Ecoute, dit-elle à la longue. La question est compliquée. Essayer de la résoudre comme cela, d'emblée, à nous deux, c'est comme si le feu étant à la maison, nous perdions notre temps à chercher un infailible système de précautions futures contre l'incendie. Occupons-nous d'abord de sauver ce qui peut brûler, nous verrons après.

La jeune châtelaine sourit :

— Je n'entends pas l'hébreu, ma tante.

— Voici, chère enfant. Dès cette après-midi, si

tu veux, l'auto nous conduira toutes deux à Compiègne, chez Morisseaux et fils. Munie de ta procuration maritale, tu leur présenteras un chèque au chiffre approximatif de ce qui reste de votre capital liquide, que tu mettras ensuite en quelque lieu sûr, chez ton vieux notaire, Lalande, par exemple. L'incendie se trouvera circonscrit. A toute nouvelle réquisition de M. Saluces, les banquiers lui répondront forcément : « N i-ni, fini : plus rien à votre actif, M. le député ! »

Herminie fit quelques objections. Cette source lui étant fermée, en attendant sa part des gros fermages des Avettes, M. Saluces ne serait-il pas poussé aux emprunts clandestins que sa tante venait justement de lui faire craindre, ou bien, chicanier par profession, ne contesterait-il pas la légalité des entailles faites par sa femme dans le dépôt à la banque ?

— A chicanier, chicanier et demi, répondit M^{lle} Destournier. Tu oublies que ton autre tante, ma sœur Geneviève, la première doctoresse en droit de la Lorraine, en remontrerait aux plus procéduriers de ses confrères. Avant qu'un des deux cas à prévoir ne se soit produit, elle aura bien trouvé le moyen d'y parer, avec le minimum de dommage moral et matériel pour toi. Elle a ses défauts, cette enragée du féminisme, mais ses qualités aussi ; on n'est pas plus rageusement combatif qu'elle.

La jeune femme se laissa convaincre, et, avant la fin de l'après-midi, escortée de Valérie, elle se présentait à la banque Morisseaux et fils, avec le papier qui allait lui livrer le gros des titres et des espèces à dérober aux griffes du prodigue : un simple

reliquat de huit à neuf cent mille francs devait être laissé à la banque, pour sauver devant celle-ci, les dernières apparences. Elles venaient d'aborder le guichet affecté à l'opération, lorsqu'un bruit tout proche les fit se retourner brusquement. Il était déterminé par la chute d'un objet assez pesant : une mallette de cuir noir roulant sur les dernières marches d'un escalier qui prenait naissance à quelques mètres du guichet du rez-de-chaussée où M^{me} Saluces faisait viser son chèque.

— Tiens ! s'écria l'employé qui s'occupait des deux dames et dont le regard avait obéi au même mouvement machinal, c'est le secrétaire de M. Saluces qui a laissé choir sa mallette avec, sans doute, les cinquante mille francs qu'on lui a comptés tout à l'heure, sur un chèque de M. le député.

A l'instant, le bossu qui avait rattrapé son bien, apparut au bas de l'escalier. Il aperçut les deux dames et après les avoir saluées au passage, disparut, en s'efforçant de déguiser quelque trouble.

— Le pauvre garçon n'a pas osé nous adresser la parole ! fit Valérie du ton le plus naturel. Je lui aurais demandé s'il s'était bien acquitté de sa petite mission auprès de M. Morisseaux aîné, dont le cabinet est au premier, si j'ai bonne mémoire ?

L'employé à qui s'adressait cette question répondit affirmativement. Mais au fait ces dames ne voudraient-elles pas elles-mêmes voir M. Morisseaux, pendant le temps qu'allaient prendre l'opération du visa et la recherche des valeurs à retirer ?

— Bonne idée, fit la doctoresse, d'autant que M. Morisseaux est de nos vieux amis, n'est-ce pas, Herminie ?

Tandis qu'un huissier allait présenter leurs cartes au chef de la banque, les yeux « couleur d'âme » demandaient visiblement à Valérie le pourquoi de cette visite. Mais le retour de l'huissier avec l'ordre de conduire les deux dames auprès de M. Moris-seaux dispensa la vieille fille de toute explication.

Galamment, le vieux banquier se levait pour venir au-devant des deux visiteuses, lorsqu'elles furent introduites.

Ayant félicité de sa belle mine M^{me} Saluces, que son âge s'autorisait à admirer sans réticence, jusqu'à l'appeler « délice de tous les yeux », il lui demanda ce qui lui valait l'honneur de la recevoir immédiatement après l'envoyé de son mari.

Valérie sauva sa nièce de son embarras, en répondant pour elle :

— Simplement le désir de vous saluer, cher Monsieur, et de savoir si M. Florencie, que nous venons de croiser mais qui était trop pressé pour qu'on le questionnât, s'est pleinement acquitté de sa mission.

— Avait-il autre chose à me communiquer que le désir de M. Saluces de recevoir dorénavant à Paris, les états périodiques de son compte ?

— Certainement, fit la vieille fille en riant. Cette tête sans cervelle a, — j'en aurais juré ! — oublié le second point : faire envoyer un duplicata de ces relevés aux Avettes. M. Saluces y tient beaucoup. Vous comprenez, ses devoirs le retiennent si constamment à Paris ! Il désire que sa chère femme soit documentée en même temps que lui. Et peut-être, ajouta tante Valérie, dont le nez finement retroussé prenait un air innocent, peut-être aurez-vous

l'obligeance, pour la bonne forme, de faire écrire à monseigneur mon neveu que sa double volonté sera faite.

— Rien de plus juste, reconnut le banquier.

Et il stylographia une note sur un aide-mémoire.

— D'ailleurs, intervint Herminie qui voulait toujours les situations nettes, notre compte vient, pour quelque temps, de s'alléger de façon très sensible...

Habitué aux confidences de ses plus anciens clients et amis, le vieux Morisseaux allait s'enquérir, paternellement, des raisons de ce phénomène... La doctoresse alla au-devant de sa question :

— Ah ! cher Monsieur, ces jeunes mariés ! Quels dépensiers ! Quels rêves à réaliser, chaque jour à coups de billets de banque ! Et quels décors de luxe à donner à leurs rêves ! Demandez plutôt à votre caisse la liste de leurs retraits d'aujourd'hui !

Se tournant vers la châtelaine des Avettes, le banquier allait lui demander affectueusement le programme de ces merveilleux projets, quand une sonnerie l'appela à son appareil téléphonique.

— Mes chères dames, dit-il après avoir écouté la communication, la caisse est sur le point de fermer (ah ! cette journée de huit heures !) Elle me fait prévenir qu'elle est à votre disposition. Hâtez-vous, si vous ne voulez pas rencontrer guichet de bois. Nous reprendrons notre agréable bavardage quand vous me referez la bonne surprise d'une visite.

Leurs opérations achevées, Herminie et la doctoresse restèrent quelques instants silencieuses dans l'auto qui les ramenait vers Clermont, Valérie les

yeux étincelants de gaieté satisfaite, sa nièce doucement pensive.

Tout à coup, la jeune femme pressa la main de sa compagne :

— Ah ! quelle chère futée de petite tante tu fais ! dit-elle. Avec quel aplomb et quelle adresse tu viens de tout débrouiller et de tout expliquer !

Et elle embrassa à pleines joues cette « Providence rouée », qui, elle, ne s'interrompit d'un franc éclat de rire que pour s'écrier :

— Ainsi, tu as tout compris ou tu te l'imagines ?

— Mais oui, sans rien compromettre de mes secrets, tu as sauvé des folies de M. Saluces tout ce qu'il y a à en sauver pour le moment ; tu as découvert comment il cherchait à dérober ses folies à notre contrôle et tu as trouvé le moyen de lui faire savoir, sans un mot de mes lèvres, qu'on a l'œil sur lui. Tout cela en moins d'une demi-heure. C'est de la sorcellerie, ma tante !

— De la diplomatie, tout au plus, ma chérie. Et qui ne doit pas s'arrêter en si bon chemin. Il me faut encore savoir exactement le rôle que joue ce vilain petit Florencie.

— Un rôle d'instrument inconscient, d'obéissante machine, sans doute, le pauvre ! aventura Herminie.

— A voir, mon enfant ! Cet envoyé du diable ne se contente pas d'être bossu, il est louche par dessus le marché, ce qui doit lui permettre de miser sur deux tableaux à la fois. Enfin, il faut que j'en aie le cœur net et dès ce soir encore !

— Tu vas l'interroger ?

— *Chi lo sa?* Tout dépendra des circonstances.

Me promets-tu de me laisser faire au gré de mes inspirations?... Oui? Eh bien, le brevet de sorcière que tu viens de me décerner, je ne l'accepterai que si, d'ici à la fin de la journée, j'ai réussi à fixer exactement la place du secrétaire de Saluces dans le catalogue des bêtes malfaisantes. D'abord, s'il ne s'est pas exhibé à nous un quart d'heure avant le dîner, je le fais prier, de ta part, de nous faire l'honneur de tromper sa mélancolique solitude en venant partager ce repas avec nous.

— Oh ! chère tante ! ce serait si gênant pour lui... et même pour nous...

— M'as-tu, oui ou non, donné carte blanche, ma sensitive ?

— Oui, concéda Herminie, puis chez toi l'imagination est la sage du logis. Car je devine ta pensée. Une aussi flatteuse marque d'intérêt doit convaincre Florencie que nous rentrons de la banque sans soupçon de ses manigances.

— Tu y es, mon trésor ! Un bon point à l'élève Herminie.

... A l'heure où les estomacs vont réclamer leur dû, la châtelaine des Avettes achevait un billet convoquant son notaire pour affaire assez urgente. D'une fenêtre, Valérie, voyant passer sur la terrasse la grosse Martine, la nouvelle lingère du château, la pria de s'enquérir du secrétaire de M. Saluces.

— Il est rentré, Mademoiselle. Il y a quelques minutes, je l'ai aperçu à la bibliothèque.

— Vite, Martine, allez lui dire de la part de Madame qu'il nous ferait plaisir, en venant dîner avec nous. Ça ne doit pas être gai de manger tout seul !

Quelques minutes plus tard, Martine reparaisait. M. Florencie, profondément touché de l'insigne honneur que ces dames voulaient lui faire, était tout aussi désolé d'avoir à le décliner. Il allait devoir jeûner et s'aliter tout de suite, à raison d'une brusque et violente névralgie. Il pria ces dames d'agréer son respectueux adieu, puisqu'il lui fallait repartir demain matin, avant leur lever.

Valérie, d'un air de profonde commisération, se tourna vers Herminie.

— Dis donc, chère, si on lui envoyait quelques cachets d'antipyrine, à ce pauvre garçon ?

— Comment donc !... Martine, vous en trouverez un paquet, au second, dans la pharmacie.

— Sur le palier de l'appartement de M. Florencie, Madame ?

— Justement.

— Et, ajouta sans sourciller la doctoresse, vous les lui porterez sur un petit plateau en argent. Vous lui souhaiterez, en notre nom, bon voyage pour demain matin, mais en insistant de notre part pour qu'il retarde son départ, si les cachets n'ont pas produit leur plein effet durant la nuit.

La lingère obéit.

Une sonnerie de cloche annonça que « Madame était servie ».

— Ah ça ! fit « Madame » en passant le bras sous celui de sa tante, je ne vois plus où tu veux en venir.

— Un peu de patience, chérie. D'abord, nous allons faire activer le service et dîner en cinq secs. Ensuite, notre pauvre malade recevra inopinément une visite médicale.

— Tu as un docteur sous la main, étonnante fée ?

— Eh bien, et moi? Ne suis-je pas bel et bien docteur en médecine, aux termes mêmes de mon diplôme qui dit « docteur » et non doctoresse, pour la plus grande joie de ta tante Geneviève. Encore une preuve non douteuse que « nous les valons bien, les hommes », dit ma sœur, comme certain couplet d'opérette sur les soldats d'Augereau.

Valérie ne poussa pas plus loin la divulgation de son plan. Mais, le repas expédié, elle se fit indiquer le petit appartement de Julien Florencie et y monta à pas feutrés. Tout en martelant brusquement et vivement la porte d'entrée, elle tournait le bouton de cristal, avec le dessein de s'introduire sans en attendre la permission. Mais le logis était fermé à clef de l'intérieur, où la rumeur d'une conversation s'interrompit, pour faire place au bruit, mal étouffé, de pas qui se précipitent, devant une intrusion imprévue.

Alors la visiteuse pressa de façon continue la sonnerie électrique. Elle entendit nettement quelqu'un se rapprocher en chuchotant avec une tierce personne, puis la porte s'ouvrit. Devant elle, elle trouva le bossu s'excusant nerveusement de l'avoir fait attendre ; à l'écart, dans la pénombre de l'antichambre, elle entrevit Gropierre, le valet de chambre de Saluces, qui s'effaçait, dans le puéril espoir d'échapper au regard, prompt comme l'éclair, de l'intruse. Tout en s'évertuant à se dissimuler, il enfouissait hâtivement dans sa poche des papiers dont l'un était facile à identifier avec un billet de mille francs. Gropierre suivait rarement à Paris son maître, qui avait un autre valet de chambre boulevard Malesherbes. On occupait les loisirs de

cette quasi-sinécure, au château des Avettes, comme bouche-trou partout où quelque serviteur venait à manquer : à l'office, dans les jardins ou dans les cuisines.

De l'air le plus naturel du monde, la vieille fille feignit de ne pas avoir aperçu GrosPierre, qui l'effleurait, cependant, dans sa fuite à pas de loup vers l'escalier.

— Pardonnez-moi de violer ainsi votre solitude, dit-elle à Florencie qui l'introduisait avec une hâte fébrile dans le salonnet attenant à sa chambre. Mais ma nièce est inquiète de vous et n'entend pas que vous passiez la nuit l'estomac vide si vous êtes mieux, et sans conseil médical, dans le cas contraire.

Visiblement troublé et méfiant, les yeux malades clignotant plus que jamais, le bossu balbutia des expressions de gratitude servile ; puis, retrouvant un peu d'aplomb, assura qu'un cachet d'antipyrine avait déjà suffi à calmer son mal. A preuve qu'il ne s'était pas encore mis au lit. Un peu de diète aiderait à dissiper les dernières traces du malaise. Pour rien au monde, il ne voudrait que M^{me} Saluces se donnât la peine de déranger, pour si peu de chose, un médecin.

— Mais c'est chose déjà faite ! retorqua Valérie avec son sourire le plus amène.

Et l'index sur la poitrine :

— Le voici, le docteur, Monsieur Florencie !

— Au fait, c'est vrai, Mademoiselle ; pardonnez-moi, je n'y pensais plus, ricana Julien. Mais si je suis sensible à votre visite plus que je ne saurais dire, croyez bien qu'elle est superflue et que...

— Bah ! bah ! bah ! jeune homme, fit familièrement la tante d'Herminie. On dit ça quand on est, comme vous, un collaborateur dévoué à son patron à la vie et à la mort et qu'on se hâte de retourner à son poste, fût-on malade comme un chien... de laboratoire. Tenez ! voici que vous toussiez, maintenant ! Voulez-vous vite vous installer dans ce bon fauteuil, que je vous ausculte !

Il fallait obéir. Abasourdi et inquiet, Florencie s'affala. Les mots : « dévoué à la vie et à la mort à son patron » le harcelaient.

Muette, la doctoresse lui tâta le pouls, les sourcils froncés, les yeux fixés sur sa montre-bracelet.

— Battement tout à fait anormal, murmura-t-elle.

Elle l'ausculta minutieusement. L'oreille successivement collée au dos et à la poitrine, elle prétendit ouïr un râle fort suspect ; elle prit la température et grogna : « Hem ! hem ! »

— Montrez-moi votre langue, maintenant.

Et elle ajusta son lorgnon, s'affirmant incapable de voir à deux centimètres de son nez — ce qui arracha au bossu un presque imperceptible soupir de soulagement. Il exhiba entre les zigzags de ses dents « blanc foncé », un épais et baveux morceau de chair rouge.

— C'est bien ça ! c'est bien ça ! fit Valérie. Un commencement de grippe, de *grippe*, entendez-vous, jeune homme, de grippe encouragée par votre surmenage d'aujourd'hui. Non, ne frissonnez pas ! Nous allons vite mâter cette méchante grippette et il n'est pas impossible que vous soyez en état de retourner auprès de votre cher patron dès demain ;

mais à la condition de vous conformer exactement à mes prescriptions.

— Qui sont, Mademoiselle? bégaya le faux malade.

— Vous allez prendre tout de suite un bain de pieds très chaud, brûlant, à 45 degrés ; ingurgiter une potion qui n'a pas un goût d'ambrosie, tant s'en faut, mais une magique force curative ; vous mettre au lit sous une montagne de couvertures — oui, en pleines canicules ! — et une boule d'eau chaude aux pieds, de façon à transpirer comme un fromage au soleil. Dans un quart d'heure, je vous aurai fait préparer et porter tout le nécessaire. Et après un sommeil de loir, vous vous réveillerez à l'aube, — si je ne suis pas trop optimiste — frais et dispos comme un jeune coq. Vous m'obéirez, n'est-ce pas ?

Réprimant une grimace rageuse, le bossu esquissa un rictus aimable.

— C'est entendu, Mademoiselle, mais comment m'acquitterai-je jamais de tant de bontés ?

— Pas sous forme d'honoraires, en tout cas, jeune homme. Je n'en accepte pas des collaborateurs de mon neveu... par alliance, surtout d'un collaborateur qui le sert avec tant de dévotion.

Encore!... Florencie tressauta. Il avait profondément médité, tandis que la doctoresse l'examinait. Se moquait-elle spirituellement de son indisposition... diplomatique, pour punir en lui l'âme damnée de Saluces ? Ou les deux femmes étaient-elles aveugles, donc sincères ? Dans le premier cas, il y avait une dangereuse hostilité à désarmer ;

dans le second, une sympathie précieuse, presque inespérée, à entretenir.

Il saisit au bond la balle que la vieille fille lui jetait pour la seconde fois — sans s'en douter, supposait-il — et il s'écria :

— Avec tant de dévotion, avez-vous dit, Mademoiselle. Merci! merci ! Ma dévotion pour mon patron — et pour M^{me} Saluces elle-même — dépasse bien tout ce que vous imaginez.

— Impossible! protesta tante Valérie.

— C'est à la lettre pourtant.

Et jouant une émotion qui hésite à s'exprimer, il ajouta, en adaptant sa voix au diapason de la confiance :

— Puis-je parler à cœur ouvert à la bienfaitante doctoresse qui vient de me donner tant de marques d'intérêt?

— Vous allez vous fatiguer inutilement, en l'état où vous êtes ; si nous ajournions cette parlote?..

— Ma petite confession, répondit le bossu, va faire à mon cœur tout le bien que votre médication fera à mon corps. Ecoutez-moi, Mademoiselle, j'étais le plus malheureux des jeunes stagiaires de M. Saluces. Il a recueilli l'humble et chétif orphelin que j'étais, à la fin de mes études. Je lui dois tout, sans faire abstraction de la respectueuse gratitude que m'a toujours inspirée l'exquise condescendance de Madame votre nièce. Et je leur ai donné déjà — et aujourd'hui encore — des preuves d'attachement qu'ils ne soupçonnent... ni l'un ni l'autre.

— Vraiment!... fit Valérie avec l'accent d'une absolue crédulité.

— De ces preuves, je vais vous dire une ou deux, si j'ose vous demander de m'en garder le secret. J'ai fatalement et malgré moi très vite remarqué — comme tout Paris — la... la passion de mon cher patron pour une femme qui.... n'est pas la sienne.

— Pour Rosa Perrin de l'Opéra — Comique chuchota la doctoresse.

— Comment, vous saviez?

— Dame! ma pauvre nièce a été suffisamment avertie.

— Par des lettres anonymes?

La doctoresse acquiesça de la tête.

— Mais, Mademoiselle, vous ne devineriez pas, en mille, l'auteur de ces avertissements.

— Je préfère donner tout de suite ma langue aux chats, d'autant que j'ai hâte de savoir vos pieds dans leur bain.

— Eh bien, Mademoiselle, je n'ai pas honte de vous l'avouer : le scribe anonyme, c'est moi!

Elle joua la surprise.

— Oui, moi qui vous parle et qui, après un long et douloureux combat de conscience, me suis dit : « Ton devoir est de prévenir M^{me} Saluces, dans son intérêt et dans l'intérêt de son mari lui-même. Ton humilité t'interdit de juger qui que ce soit et surtout ton bienfaiteur. Ta déférente affection pour lui et sa noble compagne t'ordonne de ne reculer devant aucun moyen, te répugnât-il, pour provoquer la rupture d'une illégitime liaison qui peut détruire leur bonheur et les ruiner, par surcroit, à la longue, si fortunés soient-ils.

— Admirable! fit M^{lle} Destournier, en joignant les mains, tout en se disant à elle-même : « Le

gaillard est bien plus fort que je ne croyais, mais pas plus que moi, tout de même ».

Puis à voix haute :

— Admirable, mon jeune ami, mais n'auriez-vous pu trouver un moyen moins coûteux à votre délicatesse ?

— Non, j'ai pensé (ai-je eu tort ?) qu'il serait dur à M^{me} Saluces de recevoir une si blessante confiance de la bouche d'un humble serviteur... et la lettre anonyme arrangeait tout. Je ne vous ai d'ailleurs pas encore tout dit.

— Voyons, Monsieur mon patient, votre bain de pieds ?....

— Il attendra bien encore un peu, Mademoiselle. Vous ne soupçonnez pas ce que j'étais allé faire cet après-midi chez Morisseaux ?....

— Franchement, il ne nous est pas venu à l'idée de nous le demander. La présence du secrétaire de M. Saluces chez son banquier était chose si naturelle !

— Naturelle, oui, s'il s'était agi uniquement d'aller toucher un chèque pour le maître ; mais je ne savais que trop bien la destination de l'argent que l'obéissance m'obligeait à toucher. Et alors...

— Alors ?

— J'ai voulu immédiatement enrayer la chose, réagir contre le mal, en montant prier M. Morisseaux, de lui adresser désormais directement à Paris ses relevés de compte. De cette façon, mon cher et pauvre patron qui jette par portes et fenêtres sa fortune et celle de son épouse, mesurera bientôt le terrible trou qu'il y creuse et il y a chance, n'est-

ce pas ? qu'il se modère pour le plus grand bonheur de tous — Rosa Perrin exceptée, mais celle-là!..

— Vous m'émerveillez, M. Florencie! éclata la doctoresse. Si jeune encore! vingt-cinq ans, je crois et déjà tant d'habileté au service de tant de cœur! Allez! je n'ai rien entendu ; ma bouche restera cousue, malgré la joie que j'aurais à révéler à ma nièce tout ce qu'elle vous doit !

— Oh! Mademoiselle, je ne vous demanderais pas le silence, s'il s'agissait simplement de sauver ma situation chez M. Saluces qui ne me pardonnerait pas mon immixtion dans ses affaires, si purement intentionnée soit-elle. Mais vous êtes trop fine psychologue pour ne pas sentir combien la légitime fierté de mes maîtres souffrirait de savoir un pauvre être tel que moi en possession de secrets si pénibles...

— Soit, dit Valérie d'une voix qu'on eût dit mouillée d'attendrissement. Dieu trouvera bien tout de même un jour le moyen de récompenser un dévouement si absolu, si ingénieux et si discret. En attendant, je n'en trouve pas d'autre que celui de vous quitter, — en vous remerciant du fond du cœur, — pour vaquer aux soins que réclame votre état.

Elle partit, presque maternelle, et, tout en réprimant une violente envie de rire, courut à la pharmacie composer une drogue nauséabonde et donner les ordres qu'appelait le bain de pieds à 45 degrés à administrer au pseudo-malade qui n'y échapperait pas, car elle chargeait Valentin, ce serviteur tout à fait sûr, de demeurer auprès de lui pour l'aider — *nolens, volens* — dans l'exécution intégrale de ses

prescriptions, sans omettre la suée sous une « Alpe » d'édredons.

Quand elle rejoignit Herminie, elle donna libre cours à sa gaieté.

— Tu ne lui as pas découvert le moindre bobo, sans doute? interrogea la jeune femme.

— Une santé de Pont-Neuf... tout neuf.

— Ah! le menteur!

— Bien mieux, ma chérie : un maître fourbe, un génial petit Tartuffe, un jeune Machiavel si adroitement déguisé en petit saint que la plupart s'y laisseraient prendre.

Crois-tu qu'il soit si facile

De tromper un docteur tel que moi !

En gros — je te servirai le détail plus tard, — voici le contenu de sa bosse : une dévorante ambition sous des dehors de rampante humilité et la froide résolution de réussir par n'importe quel moyen, avec l'aide des riches et influents époux Saluces ou de celui des dits époux qui triomphera dans la sourde lutte engagée entre eux. A feindre l'ignorance de ce conflit et à y observer la neutralité, il risquerait de végéter dans l'ombre ; à prendre carrément parti pour son patron contre toi ou *vice versa*, il risquerait d'être écrasé entre l'enclume et le marteau. Alors, il prétend être à la fois du côté du marteau et de l'enclume, de la puissance politique du député de l'Oise et de la puissance d'argent de la digne M^{me} Saluces. Il se donne des airs de bon génie, secret, invisible, anonyme, veillant dans l'ombre sur vos deux destins, pour sauver

votre bonheur si c'est possible, votre fortune, en tous les cas.

— Dis-moi, ma tante, comment as-tu pu pénétrer son double jeu ?

— Il l'a étalé lui-même devant moi avec une apparente ingénuité accusant une magistrale roublardise. Il lui fallait coûte que coûte un tiers, un témoin absolument digne de foi qui pût vous dire un jour : « Vous devez votre réconciliation et le sauvetage de vos biens au dévouement de ce pauvre bossu, qui y travaillait dans le silence », un témoin qui pût dire, si la lutte se dénouait autrement : « Votre triomphe, Monsieur Saluces, c'est à ce sublime Julien Florencie que vous le devez », ou « Votre victoire, Madame Saluces, c'est l'angélique Florencie qui en a été le mystérieux artisan, lui que vous ne saurez jamais assez récompenser » ; et ce témoin, il l'a trouvé, ou du moins cru le trouver en moi, sottre doctoresse aussi capable de couper à ses mensonges qu'à sa feinte indisposition. Je n'ai pas eu à lui extirper les vers du nez ; car il les en a tirés spontanément. Ayant misé sur les deux tableaux, comme certains profiteurs de guerre, il m'a dicté le témoignage que j'aurai à prononcer au moment psychologique, pour lui assurer son bénéfice, quel que soit le vainqueur.

— Mais il est aussi stupide qu'astucieux s'il t'a laissé voir aussi clairement en lui !...

— Détrompe-toi, ma chérie. Tu aurais pu être aux écoutes derrière une tenture ; tu aurais juré, à l'accent de sincérité de ce consommé petit comédien, colorant ses vilenies de si belles couches

de peinture, que rien n'est plus célestement pur que le fond de son cœur...

— Alors, comment as-tu pu te convaincre du contraire, ma tante?

— Voilà, j'ai été aidée d'abord, avant même d'aller chez Florencie, par mon naturel de féroce juge d'instruction cherchant tous les indices d'une culpabilité, et puis j'ai été servie, en entrant chez le prévenu, par un hasard inespéré...

— ???

— Sans que notre petit saint s'en doutât, je lui ai fait croire que je suis distraite comme un astronome et borgne comme une taupe. L'excellent dieu Hasard m'a fait découvrir ceci : pour arriver à ses fins, l'anonyme ange gardien de M. et M^{me} Saluces espionne constamment son patron à Paris et fait surveiller ici les faits et gestes de la femme de son patron par un espion qui est dans la place.

Herminie se dressa, frémissante de fierté :

— Surveillée, moi! Quelle action, quelle pensée aurais-je à cacher! Et mon... surveillant se nomme?

— GrosPierre, le valet de chambre de ton ex-époux.

— Je vais chasser ce misérable!...

— Garde-t'en bien! Du coup, Florencie saurait que j'ai découvert son pot-aux-roses et tournerait décidément ses batteries contre toi...

— Je n'ai pas à le craindre!

— Chère enfant! crois-en ta vieille tantel... Silence!.. Tu ignores tout, tu dois tout ignorer. Laisse faire les coquins, ne fût-ce que pour le plaisir de les voir pris un jour à leur propre piège, — ce à quoi je les aiderai, de mon mieux, à la condition

que tu ne t'en mêles pas, que tu dédaignes de t'en mêler comme ton irréprochable conscience t'en donne le droit.

Herminie, à la longue, se rallia à ces sagaces conseils, non sans éprouver de véritables nausées au récit détaillé que lui fit la doctoresse de son entrevue avec le bossu.

Le lendemain matin, celui-ci avait déguerpi, laissant derrière lui un billet où il se déclarait complètement remis, « grâce aux soins de la savante et bonne doctoresse à qui le dévouement de son humble et déférent malade était aussi éternellement acquis qu'à M^{me} Saluces elle-même ». Valérie rit aux larmes, en savourant ce poulet. Elle allait elle-même, deux jours plus tard, réintégrer ses pénates nancéennes, Herminie étant appelée, pour un mois, à Brest, par une invitation de sa sœur Maud. Elle partit, après s'être fait promettre par sa nièce qu'elle la rappellerait à la moindre alerte nouvelle. Elle s'en allait pensive, pressentant des orages moins faciles à apaiser que celui qu'elle venait de vaincre en riant.

IV.

Les germes du roche avenir.

Une accalmie profonde régna, néanmoins, de longs mois durant. Sur le reliquat de capital laissé par Herminie à la banque Morisseaux, Saluces ne mordait plus qu'à petits coups de dent.

La châtelaine trouva un matin l'explication du phénomène dans une nouvelle lettre anonyme, dont elle savait maintenant la provenance. *On* l'y prévenait, que, *sur la suggestion du correspondant masqué*, Marcel avait usé de son influence politique pour briguer et obtenir une lucrative sinécure d'administrateur d'un grand établissement financier. Les ressources qu'il tirait de là, ajoutées à sa part des fermages des Avettes et à son traitement de député, lui permettaient désormais de ménager les dépôts à la banque de Compiègne. La triste liaison persistait, mais peut-être finirait-elle par s'user — « à quoi *on* s'efforçait de travailler, avec les moyens modestes dont *on* disposait ».

Herminie remarqua que GrosPierre rôdait, sous tous les prétextes, autour d'elle, quand elle eut reçu cette missive. L'espion en livrée ne put lire sur les traits de la belle jeune femme qu'une parfaite indifférence.

C'est à la mi-octobre que Marcel Saluces, après un court séjour, avec le bossu, aux Avettes,

repartait pour Paris en sollicitant la présence d'Herminie au dîner qu'il projetait d'offrir vers la Noël au chef encore tout neuf de son groupe parlementaire, le comte Abel de Cadorval.

La châtelaine attendait pour le surlendemain, la visite de sa tante Valérie qui déclarait « languir » loin d'elle.

La doctoresse arriva, ponctuelle et enjouée comme toujours.

Elle voulait s'entendre narrer les incidents du passage de Marcel au château. Aucun ne s'était produit.

— Et ton cœur n'a battu ni plus ni moins vite, à la venue ou au départ de ton ex-époux ?

— Mon cœur ignore cet homme plus que jamais ; en peux-tu douter, ma chère tante ?

— Non, ni même m'en affliger ; mais tout de même à ton âge, un cœur vide...

Et la vieille fille pensa : « Que ne suis-je un homme et beau comme tu es belle!.... »

Herminie s'empressa de changer de conversation. Elle mit la doctoresse au fait du rendez-vous que lui assignait le député à Paris pour la fin de l'année, en vue de la réception du comte de Cadorval.

— De Cadorval ! de Cadorval ! fit Valérie songeuse. Au fait, ta pauvre maman, elle me l'a dit plus d'une fois, avait compté une jeune comtesse de Cadorval parmi ses plus chères amies d'adolescence en Vendée. Il y avait je ne sais quel vague lien de parenté entre elles. C'est chez la comtesse de Cadorval, aux Sables-d'Olonne, je me le rappelle bien, que ton père fit la connaissance de ta future

maman et que fut décidé le mariage dont tu devais naître. Et dire qu'en février dernier, j'ai vu, d'assez près, à Nancy, cet Abel de Cadorval, sans songer à l'aborder et à lui demander son degré de parenté avec l'ancienne amie de ta chère maman! Où avais-je la tête?

— Mais, fit M^{me} Saluces, quel hasard l'avait donc conduit à Nancy?

— Sa seule volonté, chère enfant. Il faisait une rapide tournée en Lorraine. Et nous sommes allées l'entendre, ta tante Geneviève et moi, comme nous serions allées voir un film à grand succès — à cause de la sensation qu'avait produite son début à la Chambre l'année dernière. Il donnait sa conférence au profit de je ne sais plus quelle œuvre éducative, faisant ainsi coup double : acte de philanthropie et de propagande politique à la fois. Et même (elle fut prise ici d'un accès de gaieté) cette mémorable séance fut troublée, devine par qui? Par ta tante Geneviève et comment, tu vas voir!

Elle conta à Herminie que d'abord la seule apparence du député de la Vendée avait fortement impressionné son public. Un jeune homme de haute taille et de grand air, avec sa forêt de cheveux châtons, ses yeux profondément bleus, fiers et doux, et l'extrême et intéressante pâleur de son ample front et de son visage teint de quelque mélancolie.

— Tu as l'air de le peindre *con amore*, ma tante!

— Oui, le coup de foudre! fit Valérie en riant. Et tout de suite, son éloquence sobre et sûre parut exprimer des convictions tout à fait senties — chose joliment rare chez les politiciens. Il parlait avec

une chaleur concentrée, sans l'infame tremolo de la plupart des comédiens de la tribune, s'essayant à faire croire... qu'ils croient et qu'il y a autre chose que la passion de l'intérêt personnel qui vit, qui s'émeut, qui bat sous leur sein gauche. Donc, pas l'ombre de tremolo, d'emphase de commande et, par contre, un vrai courage. Devant un auditoire qui comprenait un assez notable contingent féministe, Geneviève en tête, avec « M^{lle} Hector et M. Victorine Bobin, » il n'a pas craint de s'élever contre le principe de l'égalité ou plutôt de l'identité des sexes. Il reconnaissait que le mot « suffrage universel » reste un non-sens, s'il n'implique pas les deux espèces du genre humain. Mais justement il en veut à mort au suffrage universel, au règne du Nombre écrasant l'élite, seule capable de légiférer et de gouverner. Alors, ô scandale! une voix colérique — celle de ta tante Geneviève, docteur en droit — a lancé cette interruption : « Mais, Monsieur, le suffrage féminin serait l'antidote du poison mâle ! »

Herminie sourit.

— Et l'orateur a riposté : « Le suffrage de l'*élite féminine* peut-être, Madame ; mais l'addition de cette faible minorité à celle des hommes ne nous arracherait pas au despotisme d'une immense majorité d'ignorants devenue tout simplement bissexuelle. » Geneviève a murmuré : « Odieux réactionnaire ! » tandis que la plupart des auditeurs, ta tante Valérie incluse, battaient des mains.

« — Vous avez le Nombre pour vous, a ricané alors Geneviève.

» — J'en suis désolé pour vous, Madame, a

répliqué courtoisement le conférencier ; mais je vous assure que si j'étais venu ici pour récolter des applaudissements, ceux d'une personne aussi intelligente et énergique que vous me semblez m'eussent été particulièrement précieux.

» La petite fusée de rires qui a suivi a exaspéré Geneviève ; et elle a rétorqué quelque chose où le nom de Jeanne d'Arc s'est trouvé renforcé de celui de Jeanne Hachette, mais des « chut ! » répétés lui ont imposé silence.

» M. de Cadorval, dont l'ironie se gantait de tant de politesse, a attendu qu'elle fût redevenue muette comme une carpe, pour l'en remercier : « Un débat contradictoire avec ma vaillante interruptrice ne me déplairait point, a-t-il dit avec le sourire, car j'y trouverais sans doute profit ; mais, Mesdames et Messieurs, notre programme ne comporte que le soliloque ordinaire du conférencier et j'abuserais de votre confiance et de votre temps en le laissant se transformer en controverse. »

— Quelle leçon pour cette pauvre tante Geneviève ! fit Herminie. Elle a dû furieusement en vouloir à M. de Cadorval ?

— Tout d'abord, oui, dit la doctoresse ; mais en fin de compte, elle a été subjuguée (elle me l'a avoué) par la parole claire et l'argumentation élevée de « l'adversaire » ; et touchée par son hommage à l'élite féminine, où elle s'attribue une place en vue — dame ! une doctoresse en droit !

— Le nom de Cadorval ne lui avait rien rappelé à elle non plus ?

— Non ! autrement, elle me l'eût dit et eût sans doute profité de l'ancien lien amical pour le relancer

après la conférence, et lui offrir la « controverse à deux » qu'il avait écartée. Mais elle a fini par convenir qu'elle avait rarement entendu un si bel orateur et un si parfait homme du monde développer des idées si impopulaires, mais parfois si justes.

— Oh! dit Herminie, la popularité n'est généralement qu'un brevet de courtisanerie envers le peuple.

— Et l'impopularité qu'un brevet de courage civique, renchérit la doctoresse. M. de Cadorval le conquerra ce brevet-là, je le crains...

— Espère-le plutôt, s'il t'est si sympathique! protesta la jeune femme.

— Il ne te sera pas moins sympathique qu'à moi, conclut sa tante. Et même... tiens! puisque tu étais prédestinée à devenir la femme d'un homme politique, voilà le mari qu'il t'eût fallu et à qui ta main fût allée comme un gant.

Cette remarque glissa comme une ombre fugitive sur la droiture d'Herminie, physiquement détachée de Saluces, mais incapable de s'arroger le droit de penser à un autre homme, puisqu'elle demeurerait légalement enchaînée.

A la mi-novembre, elle reçut de son mari un mot lui annonçant que le dîner à offrir en l'honneur du député de la Vendée était fixé au 26 décembre, sous réserve de son approbation, à elle.

Elle communiqua le billet à Valérie.

— Veux-tu me faire le sacrifice de m'accompagner à Paris pour la circonstance, ma tante?

— Un sacrifice! dis-tu! Mais ce sera fête pour moi de revoir — et de près, cette fois — le bel orateur de Vendée, d'apprendre tout à fait ses tenants

et aboutissants, et puis de déchiffrer cette énigme : comment un tel homme peut-il se trouver du parti d'un Saluces ?

— C'est la question que je me suis posée aussi, fit Herminie. Elle me fait craindre pour ta belle statue.

— Je regarderai si ses pieds sont en argile, fit Valérie toujours badine. Allons, c'est dit, c'est dit ! A la condition que M. Saluces n'ait pas de raison de me déclarer indésirable.

— Il faudra, en ce cas, qu'il s'en explique, dit Herminie.

Elle répondit à son nominal mari qu'elle arriverait le 24, avec sa tante Valérie, si rien ne s'opposait, comme elle l'espérait bien, à ce que sa parente fût des leurs le 26.

Courrier pour courrier, arriva ce nouveau billet du boulevard Malesherbes : « Je ferai préparer pour votre tante la chambre contiguë à la vôtre. Sa présence ne peut m'être déplaisante — au contraire. »

Le « au contraire » dont elle ne devait avoir l'explication qu'à Paris, rendit la châtelaine rêveuse. Mais de bien autres préoccupations allaient l'absorber. Elle avait coutume, aux fêtes de l'an, de se rendre, les mains pleines de largesses, chez tous les fermiers du domaine, chez tous les pauvres de Clermont, et d'organiser des réjouissances au château pour son personnel, petit et grand, qui bénissait cette belle patricienne, si fière devant ses pairs, si douce aux humbles, aux souffrants, qu'aux plus jeunes, elle semblait comme une prodigue sœur aînée, aux plus vieux, comme une fille riche

qui se dépouille pour ses parents. Elle ne voulut pas que, cette année, tout ce monde pâtit de son absence et, secondée par la doctoresse et son intendant, elle pourvut d'avance à toutes les aubaines dont elle les gratifiait d'ordinaire au changement de millésime et qu'elle corserait cette fois de souvenirs expédiés de Paris, pour leur marquer que sa pensée était là-bas, comme aux Avettes, auprès d'eux.

Puis, libre de tout autre souci, elle débarqua à Paris, avec sa tante, le 24, sans soupçonner un instant l'importance que la date du surlendemain devait prendre au calendrier de son cœur vide.

V.

Une morte ressuscitée.

L'imminence du « dîner de Cadorval » mettait en rumeur tout le personnel domestique du somptueux appartement des Saluces, au boulevard Malesherbes.

Herminie avait réglé la distribution des convives suivant le protocole. Elle placerait de Cadorval à sa droite, sa tante en vis-à-vis, à la dextre de l'amphitryon ; tout au bout de la longue table, Julien Florencie que Saluces avait insisté pour inviter, car « c'est un jeune collaborateur très instruit, très intelligent, plein de tact, de plus en plus précieux et qui serait partout à sa place ». A quoi, Valérie, arrêtant le veto qu'elle voyait trembler sur les lèvres d'Herminie, répliqua :

— Amen ! Et puis ne nageons-nous pas en pleine démocratie ?

— Comme vous dites, Mademoiselle ma tante, fit Saluces. Et au fait, vous, doctoresse en médecine, n'êtes-vous pas un vivant argument en faveur de cette prochaine réforme démocratique : la femme-électeur.

— Non, hein ! Vous ne m'avez pas assez regardée, s'exclama drôlement la vieille fille, tandis que le visage du député s'allongeait de surprise et de con-

trariété. Vous en tenez, vous, pour l'électeur en jupons?...

— Dame ! fit Saluces sans y appuyer.

— Nous y voilà, pensa Herminie. « Au contraire » signifiait : « Amenez votre tante plutôt deux fois qu'une : elle servira mes intérêts ».

— C'est clair comme le soleil, lui dit ensuite Valérie. Ton ex-mari n'attire ici M. de Cadornal que pour essayer de le convertir, entre la poire et le fromage, à sa tactique féministe. Et il n'a accueilli à bras ouverts sa bonne tante, dont il se souciait auparavant comme de son premier biberon, que parce qu'il comptait sur elle comme alliée. Eh bien, nous rions tout à l'heure !

Et elle se mit à rire tout de suite, d'un rire dont Herminie subit la contagion.

Sur le coup de huit heures et un quart, les invités de Saluces — ceux que la châtelaine des Avettes ne connaissait que trop — commencèrent à affluer. Il n'en manquait que trois ou quatre, quand fut annoncé Abel de Cadornal, en tous points pareil au signalement qu'en avait donné Valérie : chevelu comme Samson, d'une pâleur un peu malade, mais délicatement aristocratique, illuminée d'yeux bleu horizon. Présenté à M^{me} Saluces et à la doctresse, il ne trahit point le saisissement que causait la radieuse et jeune beauté d'Herminie à quiconque l'approchait pour la première fois. Il semblait regarder ailleurs, — en dedans de lui. Son abord parut un peu froid, dans sa tranquille correction.

Florence arriva le dernier par humilité, en défendant qu'on l'annonçât, et à distance salua par un profond plongeon de la tête et des bras

la maîtresse de la maison, qui lui répondit d'un geste glacial, diplomatiquement corrigé aussitôt par la doctoresse qui fit quelques pas en souriant vers le bossu et lui tendit une main perfidement cordiale.

En conduisant Herminie vers la salle à manger, de Cadorval regarda, pour la première fois, ce pur et noble visage et ces éblouissantes épaules nues. Il eut comme un sursaut de surprise et cette exclamation murmurée :

— Je rêve sans doute, Madame !

— Il me semble, Monsieur, que nous sommes tout à fait éveillés ici, répondit la jeune femme en souriant et en rougissant un peu sous le regard maintenant fixe et admiratif de son cavalier. Que puis-je faire pour vous prouver que vous ne rêvez pas ?

— Me dire, Madame, une chose dont j'ai eu la maladresse de ne pas m'enquérir auprès de votre mari et qui, tout à coup, m'intéresse très vivement : votre nom de jeune fille...

Herminie n'eut pas le temps de répondre. Une sensationnelle nouvelle, apportée par Florencie, circulait brusquement autour de la table, où tous les convives occupaient maintenant leurs places : Hortelou le célèbre journaliste dont le *Journal de Quatre Heures* était l'officieux organe des républicains conservateurs, Hortelou venait de mourir, subitement foudroyé par l'apoplexie.

Quelqu'un rappela que, usé par « tous les genres de surmenage », et pressentant, il y a plusieurs mois déjà, sa « fin brusquée », Hortelou avait ébloui Paris de ses adieux en feu d'artifice, dans une fête de

nuit pour laquelle il avait loué et embelli de tapisseries merveilleuses les salons d'un Palace. Sous le ruissellement de lumières multicolores, il avait régalé toutes les variétés du monde parisien de scènes de comédie et d'opéra dites et chantées par les plus brillantes étoiles de théâtre, après quoi un souper avait réédité, à la moderne, le faste de la réception de Louis XIV chez Fouquet.

— Oui, déclara le corpulent et grasseyant député Claude Maréchal, au faste il tenait tellement qu'il a préparé lui-même le programme de ses funérailles. Des funérailles princières dont il a joui vivant, comme autrefois Charles-Quint.

— De qui tenez-vous cela, Maréchal ? demanda Saluces.

— D'Hortelou lui-même. Il m'a communiqué comme à d'autres de ses intimes, ses dernières volontés : une chambre ardente qui ressemblera à une salle de bal sous les flammes de flambeaux électriques ; une montagne de fleurs fraîches laissant à peine deviner ce qu'elles cacheront ; le corbillard empanaché, de première classe bien entendu, Tout Paris invité et de la troupe, troupe à laquelle lui donnait droit son grade dans la Légion d'honneur.

— Commandeur, n'est-ce pas ? fit une voix.

— Parfaitement. Et puis grand'messe à la Madeleine avec, au jubé, le premier ténor de l'Opéra (son cachet est de cinq mille francs). Et finalement, au Père Lachaise, quatre discours. Il a prévu jusqu'aux noms et qualités des orateurs...

— Hortelou était-il si riche ? demanda Octave Buisserot, un assez besogneux député champenois ;

de telles obsèques vont coûter une petite fortune !

— Hortelou ne laisse guère de proches héritiers, expliqua Maréchal, et il aimait mieux, disait-il, laisser comme un sillon de gloire derrière lui que de léguer le total de ses millions à des indifférents.

— Dans tous les cas, chuchota tante Valérie, s'adressant à Saluces qui fronça le sourcil, il rappelle un peu ces cabotins qui, pour leur soirée d'adieux au théâtre, se font jeter sur la scène des bouquets et des cadeaux payés de leurs propres poches.

— Avec cette différence, observa Claude Maréchal, qu'Hortelou, lui, a monnayé d'avance dans l'intérêt de son *Journal de Quatre Heures* les splendeurs florales de sa chambre ardente. Il a exigé de la fleuriste, en échange de sa commande, une réclame à passer à son journal à prix d'or... Homme pratique jusqu'au bout !

Herminie souffrait cruellement de l'offensant souvenir évoqué par le seul nom du mort. De Cadornal avait-il remarqué son énervement ? Il la complimenta sur le joli chemin de table qu'elle avait fait dessiner avec des guirlandes de roses *Maréchal Niel*, si rares en cette saison.

Elle sourit, dans une subite détente de ses nerfs.

— Oh ! dit-elle, je n'y ai pas grand mérite, la *Maréchal Niel* est, vous le savez sans doute, la seule rose qui vienne bien en serre, donc la seule rose de cette saison, et c'est ma préférée, de sorte que c'est à un sentiment égoïste que j'obéis un peu en vous en entourant.

— Qui s'accuse s'excuse, répondit galamment le Vendéen. Il abaissa les yeux sur le corsage

d'Herminie dont l'échancrure était comblée par deux roses toutes pareilles à celles de la table, masquant de pudiques splendeurs d'albâtre tiède et animé.

— J'aurais dû me douter, dit-il, que la *Maréchal Niel* a votre prédilection.

Bien que son coup d'œil, furtif et plein de retenue, eût été visiblement pur de toute arrière-pensée, les joues de M^{me} Saluces et les lobes de ses petites oreilles si délicatement dessinées s'allumèrent comme de rubis. Le député de la Vendée la trouva plus belle encore, et il lui redemandait à nouveau son nom de jeune fille, lorsque Saluces l'interpella. La brusque fin d'Hortelou n'était évidemment pas un thème de circonstance, mais de Cadorval n'avait-il pas entendu ? Les dernières dispositions du défunt le désignaient pour l'oraison funèbre à prononcer au nom du groupe républicain conservateur. Il voudrait bien s'y conformer, n'est-ce pas ?

— Vous me permettez, au contraire de me récuser, répondit posément Abel. Tout mon temps est plus qu'hypothéqué jusqu'à la fin de cette semaine.

On insista. Le chef d'un groupe politique auquel la plume d'Hortelou avait rendu tant de services ne pouvait s'abstenir pour une telle raison.

— Alors, dit de Cadorval, d'un ton poli mais ferme, je me récuse pour un autre motif. Je connaissais si peu... ce monsieur ! Comment célébrer des vertus.. qu'on ignore.

La malicieuse Valérie qui ne perdait rien de ces propos intervint avec une audace calculée :

— M. de Cadorval n'est-il pas en train de songer

à l'adage latin qui ordonne implicitement de ne rien dire des morts, si on n'en peut dire du bien ?

Et comme Saluces, irrité, cherchait à lui couper la parole :

— N'est-ce pas cela, Monsieur, ajouta-t-elle, qui vous dicte votre « déclinatoire d'incompétence », comme dirait ma docte sœur, avocate dont nous reparlerons tout à l'heure, car elle ne vous est pas totalement inconnue, sans que vous vous en doutiez.

Le pâle visage s'éclaira d'une gaieté contenue.

— Si je vous répondais, Madame...

— Mademoiselle, rectifia Herminie en sourdine.

— Si je vous répondais que vous m'avez bien compris, Mademoiselle, j'aurais précisément dit la chose défendue par le *nil nisi bonum* en question. Alors, glissons si vous voulez et... apprenez-moi comment j'ai l'honneur de connaître Madame ou Mademoiselle votre sœur à mon insu.

Depuis quelques minutes, un incarnat dont elle ne s'expliquait pas l'intensité avait transfiguré Herminie, auparavant bouleversée par l'apparition du fantôme d'Hortelou. Son limpide regard réfléchissait l'aise d'une âme délivrée d'un grand poids. Dans ce milieu corrompu, où elle trônait bien malgré elle, une voix probe venait de s'élever avec autant de force que de tact contre tout ce qu'avaient outragé en elle la conduite du journaliste éhonté et la basse mentalité de son mari et de ses associés politiques. C'était comme si un arbitre, absolument impartial — puisque de Cadorval ignorait à peu près tout de sa voisine — se fût dressé pour la venger en quelques sobres phrases de

l'odieuse offense du journaliste défunt et pour justifier le geste par quoi elle avait brisé avec un mari indigne ; il lui semblait que sa plaie secrète venait d'être effleurée et pansée par les longues mains blanches, à la fois puissantes et légères, de l'inconnu qu'elle avait pour voisin. Et incurablement inapte à toute dissimulation, elle le dit à de Cadorval dans l'éclair d'un regard de reconnaissance qui le troubla étrangement, sans qu'il en sût la raison.

Valérie engagea alors un charmant aparté à trois avec sa nièce et le député vendéen. Elle se dénonça gaiement comme la sœur de la terrible féministe qui, durant la conférence de Nancy, avait engagé contre le conférencier un méchant petit duel verbal où ses sympathies à elle (Valérie) avaient désobéi à la voix du sang.

Le souvenir amusa fort le comte Abel, mais ce qui l'émut singulièrement, ce fut d'apprendre qu'Herminie était née Destournier, Vendéenne par sa mère, Mathilde de La Rochejaquelein.

— Ainsi, s'exclama-t-il rayonnant, ni mes yeux ni mon cœur ne se trompaient tout à l'heure, ma chère Madame, quand je vous demandais votre nom de jeune fille. Je ne rêvais pas en croyant reconnaître en vous votre adorable mère ressuscitée !

Les cils des grands yeux « couleur d'âme » se voilèrent et battirent d'attendrissement et de surprise.

— Vous avez connu ma pauvre maman que j'ai perdue si jeune ?

— Oui, connue depuis mon enfance et profondément admirée et vénérée, mais hélas ! uniquement

par son portrait : une ravissante miniature de Mathilde de la Rochejaquelein exécutée par Isabey fils aux Sables-d'Olonne, au moment où elle s'y fiançait avec votre père, M. Maxime Destournier, en villégiature là-bas. En quittant la Vendée pour aller dans l'Oise épouser votre père, celle, qui devait se réincarner en vous, fit don de cette charmante miniature à ma propre maman, élevée avec elle, qu'elle aimait autant qu'une sœur et qui l'était presque...

— Donc, s'écria la doctoresse, nous ne rêvions pas non plus, Herminie et moi, en imaginant l'autre jour que vous pourriez être le fils de cette comtesse de Cadornal dont ma belle-sœur Mathilde nous parlait autrefois avec tant de tendresse. Ah ! ça ! notre rencontre de ce soir ne vous semble-t-elle pas comme un épisode sensationnel de roman-feuilleton ?...

Elle prenait le ton plaisant pour modérer l'émotion croissante d'Herminie et de son voisin, comme la sienne propre.

— Et puis, ajouta-t-elle, comme dans tout roman-feuilleton qui se respecte, les choses s'enveloppent d'un piquant mystère à débrouiller. Ne venez-vous pas, cher Monsieur, d'insinuer que Mathilde et Madame votre mère étaient presque sœurs ?

— J'avais un peu exagéré, peut-être, mais des alliances les avaient faites quelque peu cousines. Ma mère, avant d'épouser le comte Alfred de Cadornal, s'appelait Juliette Lescure, et les Lescure, fidèles et intrépides compagnons des La Rochejaquelein

dans les guerres des Chouans, étaient aussi leurs cousins au second degré.

— De sorte, dit Herminie, dont le cœur s'était mis à battre plus fort, qu'entre vous et moi, il y a un lien de parenté ?

— J'ai l'honneur et la bonne fortune de saluer en vous, — une cousine... à je ne sais quel degré.

— Mettez « une cousinette », interjeta la doctoresse.

— Va pour cousinette, si nous sommes tous d'accord là-dessus, dit le Vendéen, avec un regard caressant pour Herminie, qui sourit et rougit à la fois, et, dans l'élan incalculé de sa nature, posa la main sur celle d'Abel, en murmurant :

— Nous sommes d'accord, mon cousin.

— Ce maudit protocole ! s'exclama l'irrépressible doctoresse. Se retrouver ainsi tout à coup tous en famille et ne pouvoir nous embrasser à l'instant tous trois, le beau cousin, la belle cousine et leur tante !

Ils riaient, avec des yeux humides.

— Mais, interrogea Herminie, d'où vient que nos deux familles se soient perdues de vue au point que vous ignoriez, il y a une heure, mon origine et que ma tante et moi soupçonnions à peine la vôtre ?

Ils cherchèrent ensemble et trouvèrent.

Après la séparation de Juliette de Cadornal et de Mathilde de La Rochejaquelein, plus jeune qu'elle de trois ans, elles avaient échangé deux visites, aux Avettes, et au manoir de Pouzauges, le domaine Vendéen des de Cadornal peu avant la naissance d'Herminie et au moment où Abel entrait dans sa cinquième année. Puis, de part et d'autre, des soucis nombreux autant que la distance

avaient peu à peu fait entre elles le silence. M^{me} de Cadorval était devenue veuve, presque au moment où Mathilde mourait à Clermont. Les années terribles de la guerre étaient venues brocher là-dessus, dispersant les êtres, reculant démesurément le passé et les souvenirs qu'il laisse, derrière l'amoncellement des angoisses, des deuils, des énormes faits historiques. En 1913, une lettre de faire-part avait annoncé à Pouzauges le mariage de Maud, la sœur aînée d'Herminie avec M. Demarbeau. Durant la grande tourmente, tandis qu'Abel, engagé à dix-sept ans, était aux tranchées, c'est par les journaux que sa mère avait appris la mort du mari et des deux fils de Mathilde au champ d'honneur. Le mariage d'Herminie, célébré une bonne année après l'armistice, lui était resté inconnu. Pour cette raison : battus sur la Marne, les Allemands, fous de rage, en évacuant précipitamment Clermont, y avaient allumé des incendies, notamment aux Avettes, où un corps de logis avait été brûlé : celui qui contenait les archives familiales, donc les anciennes listes d'adresses dressées en vue des avis de naissances, de décès, de mariage. Pour l'union d'Herminie il avait fallu constituer au hasard de la mémoire une liste nouvelle et fatalement incomplète. Et c'est ainsi qu'invité ce soir, pour la première fois, à la table du boulevard Malesherbes, de Cadorval ignorait totalement qu'il allait s'asseoir aux côtés d'une jeune femme dont la mère avait tenu et tenait encore une si grande place dans le cœur de la sienne et qui se trouvait être sa cousine... du moins sa cousinette.

— Vous ne pouvez imaginer, dit Abel, l'enchan-

tement qu'éprouvera ma chère vieille maman, en apprenant que j'ai retrouvé ici l'image vivante de l'ancienne compagne de sa jeunesse, de celle qu'elle n'a jamais un jour cessé d'aimer et de regretter, en la contemplant dans le petit chef-d'œuvre d'Isabey fils.

— Vous lui direz aussi, dit Herminie, quelle affection respectueuse lui voue son arrière-cousine... ou cousinette des Avettes, après ce qu'elle vient d'apprendre.

A remuer ensemble ces cendres du passé, qui avaient comme un parfum d'encens, ils en oubliaient leur bruyant entourage.

— Ne trouvez-vous pas, risqua Valérie, qu'à nous trois nous avons l'air d'une fraîche petite oasis au milieu d'un aride désert ?

Le Vendéen réfléchissait ; répondant aux derniers mots de sa cousine, il lui dit :

— Il y aurait mieux qu'un message affectueux à adresser de votre part à Pouzauges. Songez, chère Madame, à la délicieuse surprise que goûterait ma mère à vous voir en personne !

— Rien de plus facile, répondit la jeune femme, amenez M^{me} de Cadorval aux Avettes ; je ferai de mon mieux pour que, sous le nom d'Herminie, elle retrouve sa Mathilde.

— A son âge et en son fragile état de santé, les déplacements lui sont devenus à peu près impossibles. Je songeais à autre chose : à vous conduire vous, M. Saluces et M^{elle} votre tante, auprès d'elle, là-bas. La confrontation de l'exquise miniature avec sa vivante réplique serait autrement touchante...

A l'énoncé du nom de son pseudo-mari, Herminie

n'avait pu réprimer un froncement de sourcil. Avant qu'elle eût eu le temps de répondre, Saluces lui-même achevait de rompre le charme où elle vivait depuis un quart d'heure. Avec une pointe de sarcasme, il sollicitait brusquement du Vendéen et de ses interlocutrices quelques instants de leur attention.

La cousinette d'Abel eût voulu pouvoir se boucher les oreilles pour prolonger le ravissement qu'elle venait d'éprouver et qui lui ouvrait elle ne savait quelles perspectives à la fois dangereuses et enchantées. N'était-ce pas la logique même du mystérieux destin, guidé par l'image d'une chère morte, qui avait conduit de Cadorval à elle et renoué magiquement des liens en apparence brisés pour toujours par l'espace et par le temps ?

VI.

Le destin leur fait signe.

Durant l'aparté à trois de la fraîche petite oasis, la conversation générale s'était poursuivie sur le chapitre des devoirs à rendre à la dépouille d'Hortelou.

Plusieurs des collègues de Saluces avaient échangé à mi-voix d'amères réflexions sur les scrupules par trop puritains de leur chef de file. Ils avaient comploté un petit piège pour lui forcer la main et c'est Saluces qui se chargeait maintenant de résumer leurs conciliabules.

Il fit observer que, d'habitude, tout groupe parlementaire règle par le tirage au sort la composition de sa délégation à quelque cérémonie et le nom de son porte-parole. M. de Cadorval était-il disposé à accepter cette procédure, pour les obsèques du célèbre journaliste?...

En homme du monde, Abel gaza d'une boutade l'agacement que lui causait cette insistance.

— Il vaut mieux, mon cher Saluces, répartit-il, que je vous en prévienne loyalement : le mauvais joueur que je suis est prêt à se soumettre à la sentence du hasard, à la condition formelle qu'on l'annule si c'est moi qu'Elle désigne..

Le député de l'Oise eut un petit rire forcé,

tandis qu'un murmure de déception courait des extrémités de la table aux confins de l'oasis.

Claude Maréchal proposa que, pour en finir, on choisît comme orateur de la délégation, le brillant second de M. de Cadorval, « notre cher amphitryon », Saluces. L'approbation fut quasi générale.

Les prunelles d'Herminie se fixèrent, en dépit d'elle-même, sur son mari. Il en fut troublé comme d'un regard de juge et fit mine d'abord de refuser « l'insigne honneur ». D'ici au jour des funérailles, ses instants, à lui aussi, étaient comptés au point qu'il n'aurait pas le loisir de composer l'oraison.

Alors, du lointain, une voix timide — celle de Julien Florencie — articula des sons si faibles que le voisin de gauche de Marcel dut les lui répéter :

— Votre secrétaire vous supplie de vous rappeler que vous avez auprès de vous un dévouement obscur mais absolu qui vous aidera à être prêt, fût-ce au prix d'un travail de nuit.

Il existe une sorte d'admiration méprisante...

— Quel as de l'astuce ! pensa Valérie. Tout en tendant à son patron une perche souhaitée, il divulgue à tout le monde que les meilleurs discours de Saluces sont écrits par son humble serviteur.

Détournant d'Herminie son regard embarrassé, Saluces prêta l'oreille aux voix nombreuses qui le pressaient d'accepter l'offre du bossu ; et finalement il y consentit.

Le Vendéen se pencha vers Herminie :

— Ne pourriez-vous, lui dit-il, user du prestige de votre influence conjugale pour faire changer d'avis à votre mari et l'amener à se décharger du rôle

qu'il accepte, sur quelque intime de feu M. Hortelou, Claude Maréchal, par exemple, qui parlerait à titre personnel plutôt qu'au nom de notre groupe ?

— Il y a longtemps que j'ai volontairement abdiqué toute espèce d'influence sur M. Saluces, chuchota la jeune femme, agitée jusqu'à l'oppression.

Ces mots avaient à peine échappé à sa sincérité qu'elle en ressentit un vague remords. Ne venait-elle pas de dévoiler à de Cadorval la seule vérité qu'elle se résignât à tenir secrète ?

Tout en s'excusant, Abel promena plusieurs fois, de la jeune femme à son mari, un regard interrogateur qui finit par une halte d'une seconde sur le pur profil de sa voisine, avec une expression indéfinissable où l'on n'eût pu distinguer entre l'étonnement et la pitié. Puis, cessant de prêter le moindre intérêt au brouhaha ambiant, il tomba dans une profonde rêverie, comme Herminie elle-même.

Leurs méditations suivaient des routes parallèles.

— Comment, soliloquait intérieurement le Vendéen, une jeune femme aussi accomplie, ce me semble, au moral qu'au physique, a-t-elle pu s'unir à un homme aussi inférieur et jusqu'à quel point l'union s'est-elle relâchée ?

Et, elle, de son côté :

— Voici le premier honnête homme et la première conscience claire que je rencontre dans ce vilain troupeau politique. Comment a-t-il pu s'y fourvoyer et en devenir le berger ?

Et chacun d'eux, à part soi, sentait confusément l'influence qu'exercerait l'éclaircissement du mys-

tère sur l'avenir d'un sentiment merveilleux qui germait, malgré lui, au tréfonds de son cœur.

La doctoresse les réveilla de leur songerie pour leur signaler qu'une question qui intéressait les femmes, venait de surgir au milieu du léger cliquetis des couteaux et des fourchettes.

Car les prévisions de la fine Valérie se vérifiaient à la lettre. Visiblement, ce dîner était un élégant guet-apens tendu au jeune et prestigieux chef du groupe républicain conservateur, pour le rallier, *inter pocula*, aux revendications des suffragettes. A ce moment où le Parlement vivait sa dernière session d'avant les élections générales, l'extrême gauche, acquise à l'électorat bissexuel, avait le vent en poupe.

Un appoint d'une quarantaine de voix lui suffirait pour primer. C'était juste l'effectif numérique du groupe républicain conservateur, prédestiné par ses fondateurs au rôle mercenaire d'appoint flottant, prêt à voler au secours de la victoire, pour en partager les bénéfices, de quelque côté que fussent les vainqueurs.

Deux obstacles contrariaient toutefois le coup de barre à gauche, qu'il envisageait : une dizaine de républicains conservateurs hésitaient à admettre le suffrage pour tous et *toutes*, parce qu'ils redoutaient d'y perdre leurs mandats dans les circonscriptions qu'ils représentaient ; puis, et surtout, il y avait l'opposition, jusqu'ici irréductible, du chef de file, de Cadornal, au programme de l'extrême gauche en général et de l'extension du suffrage universel en particulier. Pendant les apartés de « la fraîche petite oasis », d'artificieux arguments de Saluces

et de ses comparses avaient eu finalement raison des objections des hésitants. Il s'agissait, maintenant, de s'attaquer à l'éloquent Vendéen, dont l'adhésion comme *leader* du groupe serait d'un prix inestimable.

Chargé de cette tâche difficile, Saluces invoqua surtout l'intérêt suprême du parti. Unanime, il assurerait l'adoption de la grande réforme féministe et en serait récompensé par une part du pouvoir, où il pourrait traduire en fait le meilleur de ses idées. Voyons, le chef si autorisé du groupe allait-il laisser, en se séparant de ses collègues, compromettre, peut-être ruiner cette chance unique ?

Le Vendéen n'eût pu dire plus catégoriquement : « Voilà bien mon intention ! » qu'il ne le dit par une simple et tranquille inclination de sa noble tête et l'expression de son regard.

D'un geste impatient, Saluces écarta un des domestiques qui lui présentait un entremets, et il poursuivit :

— Enfin, mon cher de Cadorval, admettons un instant cette fâcheuse hypothèse : un respectable scrupule de conscience vous interdirait de souscrire à une réforme qui ne vous sourit pas. Au moins, vous ne brûlerez point ce que vous n'adorez pas ? Vous ne vous mettez pas ouvertement de l'autre côté de notre barricade, contre un projet qui a l'agrément de presque tous vos collègues. Vous nous accorderez au minimum le bénéfice de votre neutralité silencieuse dont nous souffrirons d'ailleurs assez cruellement, étant privés de votre approbation et de votre parole dont chacun fait si grand cas ?...

Pourquoi Herminie n'avait-elle jamais éprouvé au même degré qu'en cet instant la honte du nom qu'elle portait, — le nom d'un bas politicien capable de suggestions aussi viles? Et pourquoi tournait-elle involontairement vers son voisin de droite ses yeux « couleur d'âme » qui suppliaient : « Conservez-moi votre estime. Ne me faites pas l'injure de me croire la complice de cet homme ! »

Le front marmoréen de blancheur du Vendéen, sous le massif de la crinière brune, gardait toute sa sérénité, comme l'azur des prunelles fixées sur l'interlocuteur. Tout au plus une subite coloration des pommettes soulignant la pâleur du reste du visage accusait-elle un peu de fièvre.

Il répondit aux adjurations emphatiques de son interlocuteur en adoptant le diapason de la causerie familière entre gens du monde. Et du ton le plus courtois, il cingla son auditoire de dures vérités.

— Que M^{me} Saluces et M^{lle} Destournier m'excusent, commença-t-il ; pour elles comme pour moi, j'eusse préféré traiter un pareil sujet dans un autre moment et en un lieu plus approprié. Heureusement, cher ami, vous m'avez fourni le moyen d'être bref, en envisageant la question féministe sous le seul angle de l'intérêt de parti. Puisqu'il semble convenu de faire ici abstraction des principes, je puis vous répondre tout de suite qu'il m'est impossible de déférer à votre désir. Ma manie, une manie de sectaire, si vous voulez, est de surbor-donner l'intérêt de parti à l'intérêt supérieur du pays qui, à mon sens, souffrirait d'une nouvelle extension du déplorable suffrage universel. Vous

êtes tous trop intelligents pour que j'aie à ajouter un mot à cela.

La même rumeur de mécontentement à peine contenu qui avait censuré l'attitude d'Abel à propos de l'apothéose funèbre d'Hortelou, bourdonna tout au long de la table. Herminie rayonnait.

— Pardon, mon cher ami, protesta l'amphitryon, vous ne nous dites pas si, dans la discussion et le vote de la Chambre, vous observerez la neutralité que nous vous demandons et qui serait une modeste concession à l'unanimité du groupe.

De Cadorval eut un geste de contrition.

— Pardonnez-moi, dit-il, de m'être si insuffisamment expliqué. Je précise : Pendant la guerre, vous trouviez tous parfait, n'est-ce pas ? qu'on fût rimer « neutres » avec « pleutres. » Ma pauvre mentalité veut que je m'appliquerais cette rime à moi-même, si je m'abstenais de combattre, à la tribune et au scrutin, une mesure que mes convictions désapprouvent formellement. Il va sans dire — vous ne me faites pas l'injure d'en douter — que j'aurai soin de dissiper toute équivoque, en déclarant que je parle et vote uniquement en mon nom personnel sans engager mon groupe en aucune façon.

Saluces et ses confrères s'entre-regardèrent de telle manière qu'on les eût crus prêts à crier le « A bas le tyran ! » qui dans des circonstances plus tragiques sonna le glas de la carrière et de la vie de « l'Incorruptible ». Un lourd silence, presque aussi éloquent que le cri, plana...

De Cadorval y mit fin en ajoutant d'un ton délicatement mesuré :

— Je vois avec regret, mes chers collègues, que

mon attitude, sans trop vous surprendre, peut-être, vous chagriner. Peut-être pensez-vous — et dans ce cas, faites-moi la grâce de me le dire franchement — qu'un chef plus dévoué à... l'intérêt de parti vous conviendrait mieux désormais que l'obstinée barre de fer à laquelle vous avez fait l'honneur du commandement ?

Quelques voix, dont celle de Saluces, se récrièrent, peut-être sincèrement, car le prestige dont la présidence du Vendéen auréolait le groupe est un de ces atouts qu'on n'abandonne pas d'un cœur léger.

Impassible, Abel reprit :

— Vous n'avez pas oublié à quelles conditions j'ai accepté l'honneur de vous présider. J'étais à mes débuts un isolé à la Chambre. Le fanatisme de mes idées...

— Oh ! oh !

— Le fanatisme de mes idées leur valait parfois des applaudissements, mais jamais ce à quoi je tenais beaucoup plus : un vote qui les réalisât. Une fois persuadé que l'isolement condamne à la stérilité, j'ai été ravi, quand vous vint la pensée de mettre votre force à ma disposition. Mais le malentendu guette les meilleures intentions du monde. Sans doute ai-je eu le très grand tort de ne pas vous exposer assez clairement ma conception étroite, égoïste peut-être, du rôle que vous m'offriez. Car je n'entendais pas suivre, mais espérais d'être suivi ; je ne voulais pas plier mes rêves à des intérêts de parti, mais plier ces intérêts à mes rêves. Si votre façon de voir est à l'opposé de la mienne, je vous reconnais volontiers le droit de me punir de ma

présomption, en me rendant à mon état de solitaire. Voulez-vous que nous en reparlions ces jours-ci dans une réunion convoquée tout exprès? Jamais M^{me} Saluces ne me pardonnerait de traiter plus longtemps son hospitalière demeure en salon de comité politique...

Sans s'en douter, le Vendéen venait de causer une joie nouvelle à sa belle cousinette. Elle était édifiée maintenant sur l'irréprochable mobile de la présence de son cousin à la tête d'un lot de marchands du temple national. Avec sa spontanéité coutumière, elle ne put s'empêcher de lui dire d'une voix tremblante de plaisir :

— Si vous saviez quel bien vous venez de me faire !

— Bravo ! appuya Valérie.

Le Vendéen, heureux mais un peu étonné, n'eut pas le loisir de répliquer : entre son visage et celui d'Herminie, s'intercalait à cet instant la tête rousse de GrosPierre, mandé à Paris par Saluces, pour le supplément de service de cette soirée. GrosPierre avertissait la maîtresse de la maison que le café était prêt à être servi dans les pièces voisines.

La jeune femme n'attendit pas les commentaires que devait susciter l'offre, si peu déguisée, de la démission d'Abel. Elle se leva, et s'appuyant, avec un exquis sentiment de confiance, au bras du Vendéen, elle quitta la salle à manger. Sa tante s'était dressée en même temps, pour prendre le bras de Saluces, qui lui reprocha, en sourdine, d'avoir paru boire les paroles du récalcitrant Vendéen avec plus de plaisir que le champagne.

Au sortir de la salle à manger, se succédaient, sur

la droite, en enfilade, l'imposant cabinet de travail de Saluces, une salle de bibliothèque, un vaste salon inondé de clarté par des lustres vénitiens, puis, séparé de celui-ci par une riche portière en vieille tapisserie, un salon plus petit, plus discrètement éclairé que le premier et destiné aux réceptions de M^{me} Saluces, durant ses séjours, de plus en plus rares, à Paris.

Déjà l'enfilade était jalonnée de domestiques attendant, roides comme des personnages du musée Grévin, l'arrivée des convives autour des plateaux en argent couverts de tasses en faïence translucide ou de flacons de liqueurs en cristal taillé. Le cabinet du maître de céans devenait, provisoirement, le fumoir.

Herminie se fit conduire par de Cadorval jusqu'au fond, dans son salon, « où, dit-elle, nous serons mieux, avec ma tante et les amateurs d'intimité que dans le salon « Forum » ou la tabagie.

La doctoresse, avec Saluces, leur marchait sur les talons.

— Vous ne fumez pas, de Cadorval? demanda le député de l'Oise.

— La Faculté me le défendrait, répondit Abel, même si j'en avais la permission de... *ma cousine*, car j'ai découvert tout à l'heure que nous sommes un peu parents, M^{me} Saluces et moi.

— Ah ! bah ! fit son interlocuteur. Vous me conterez ça à loisir, n'est-ce pas ? Mais en attendant, je vous demande un quart d'heure de congé pour m'occuper de nos autres invités, voulez-vous ?

Valérie s'accrocha à son bras.

— Ramenez-moi, s'il vous plaît, dit-elle, j'ai l'incorrigible habitude d'une Murati après dîner.

Puis, se tournant vers Herminie et son cavalier :

— Oh ! dit-elle, je ne vous lâche point... Juste le temps de dessiner dans l'air quelques jolies petites spirales.

Au seuil du boudoir, elle quitta Saluces, en apercevant qui elle cherchait : Florencie, affectant l'embarras du choix entre plusieurs caisses de havanes que GrosPierre lui soumettait, tout en lui chuchotant quelque confidence, tandis qu'à distance le député de l'Oise, le cigare à la bouche, devisait avec des collègues sur les suites à donner aux déclarations du Vendéen.

Valérie avait observé à table la maligne irruption de GrosPierre, entre Herminie et Abel, au milieu de l'effusion de la jeune femme. Entre deux bouffées de cigarette, elle aborda le bossu.

— Très bien, dit-elle, votre solution du problème Hortelou !... Un grand discours en l'honneur de la presse posera de plus en plus votre patron. Vous est-il reconnaissant au moins ?

— Que de bonté, Mademoiselle ! répondit le secrétaire, les yeux toujours clignotants. Je suis presque confus de la bienveillance de M. Saluces à mon égard. Elle croît tous les jours.

— Au fait, n'ai-je pas entendu dire tout à l'heure qu'il patronnera votre candidature à un siège de député, l'an prochain ?

— Dites plutôt, Mademoiselle, susurra le bossu, que M. Saluces semble caresser une candidature pour moi. Je n'aurais jamais, de moi-même, osé y prétendre...

— Il n'y a que le mérite pour être si modeste, dit la doctoresse, affectant un sérieux parfait.

Puis, avisant GrosPierre qui allait s'éloigner :

— Mon ami, allez donc au petit salon offrir un cigare à M. de Cadorval qu'on semble oublier.

— Décidément, pensa le secrétaire, cette brave vieille fille est une aveugle et une amie. Elle ne devine rien, elle aidera inconsciemment à ma fortune presque autant que sa nièce.

En regagnant le petit salon du fond, Valérie croisa GrosPierre qui en revenait et qui lui dit en passant :

— M. de Cadorval ne fume pas !

— Ou bien il préfère la société de Madame, lui lança la vieille fille avec un clin d'œil dont l'espion en livrée, abasourdi, s'empressa d'aller faire part à Florencie.

La doctoresse, souriant au premier succès d'une idée qu'elle caressait depuis une bonne heure, trouva le Vendéen et sa nièce vidant leurs tasses de thé en exhumant d'anciens souvenirs. Elle demanda à son hôte les raisons de la Faculté de lui interdire le tabac.

— Une faiblesse organique du cœur, Mademoiselle.

— Mais, cher Monsieur, vous avez été au front pendant la guerre, et à Verdun encore !... Le conseil de revision était donc composé de charlatans ?

— D'excellents confrères à vous, Mademoiselle, répondit de Cadorval en souriant, des médecins convaincus, comme moi, que la rude vie de plein air me serait plus favorable que nuisible.

— Allons donc ! protesta Valérie, dites plutôt des médecins à qui un « intrigant réformable » a pu

arracher un passe-droit. Monsieur de Cadorval, vous avez été simplement admirable et je me sens fière, pour votre cousinette, d'un cousin tel que vous !

Une tendre émotion agita Herminie ; elle remarqua que la boutonnière d'Abel ne portait que le ruban de la Croix de guerre, tandis que dix insignes honorifiques se disputaient celle de Saluces, que sa solide constitution n'avait pas empêché de reluire exclusivement — elle ne l'avait appris qu'après son mariage — dans un service de héros embusqués.

Sa tante, qui dévisageait attentivement le Vendéen, lui dit :

— Je vous félicite de vous être tiré du fracas terrible de Verdun sans désastre cardiaque. Mais c'est la doctoresse qui vous parle : ne vous livrez plus à des sports aussi violents !

— Plus jamais en temps de paix, M. le docteur, fit Abel. J'étais entiché de canotage et m'en prive, comme de la chasse ; et d'ailleurs où trouverais-je des loisirs ?

— C'est l'odieuse politique qui vous absorbe ? interrogea Herminie.

— Ne lui soyez pas si sévère, chère cousinette, dit le député. La politique, à laquelle je me suis promis de consacrer ma vie, mes efforts, sous deux formes différentes, peut être une belle chose si on la considère comme le mode d'activité le plus ample : celui qui vise au meilleur avenir de tout un pays.

— C'est-à-dire, s'exclama Valérie, quand on la traite comme vous en patriote et en poète...

— Mais combien ne la traitent qu'en directeurs ou employés de bazar ! soupira Herminie. Au

moins, vous vous offrez quelques distractions reposantes ?

— Oui, pendant les vacances parlementaires, au manoir de Pouzauges. D'abord, avec ma vieille maman, j'y poursuis une œuvre éducative dont je vous parlerai un de ces jours ; et puis je promène ma mère, je lui fais la lecture ; je lui fais admirer en son fils un grand peintre, quand je m'amuse à barbouiller gauchement de la toile, et à me faire sacrer, par elle, musicien quand je torture gauchement un archet. Car votre cousin a un pinceau et un violon d'Ingres à la fois. Mais vous me confessez, parole d'honneur, Mesdames ! A mon tour, s'il vous plaît.

Valérie, coupant la parole à sa nièce, énuméra les goûts et les dons d'Herminie, sa grâce d'écuyère, sa passion pour le piano et le chant.

— Au fait, conclut-elle, comme la jeune femme protestait en rougissant, puisqu'on nous laisse tranquilles dans notre petit coin, fais-nous donc la grâce d'un morceau de chant qui chasserait les miasmes de la politicaillerie...

Abel ayant joint ses instances à celles de la doctoresse, la belle jeune femme acquiesça. Elle détestait les minauderies de qui se fait prier, pour se mieux faire valoir. Elle adorait épancher son âme dans la divine langue des sons ; et ce soir, elle tressaillait d'un mystérieux émoi qui eût plutôt souffert de ne pouvoir s'exhaler. Elle ferma la portière de tapisserie « pour ne point déranger, dit-elle, notre monde de là-bas ».

— Et pour qu'il nous laisse lui-même en paix, ajouta Valérie.

Puis, la jeune femme consulta les préférences de son hôte. Se complaisait-il à la musique d'aujourd'hui ou à celle d'hier ou d'avant-hier ?

Pour lui la musique devait être l'exaltation du sentiment. Les étonnants techniciens d'aujourd'hui lui semblaient de purs cérébraux créant pour le cerveau et non pour l'âme. Ils le déroutaient avec leur style déclamatoire qui s'interdisait le charme comme un crime d'enfantillage et transformait le plus poétique des arts en science de mandarin. Sans doute, cet aveu allait lui donner l'air d'un ridicule retardataire aux yeux de M^{me} Saluces qui, d'ailleurs, si elle s'en mêlait, serait capable de le convertir au laborieux lyrisme d'à présent.

— Du tout, du tout !... s'écria joyeusement Herminie. J'ai autant de peine que vous à évoluer musicalement, sans expliquer aussi bien que vous notre fidélité à la mélodie.

Elle avait éprouvé un subtil plaisir à prononcer « *notre fidélité* », à constater l'identité de leurs goûts.

Elle s'installa au piano pour s'accompagner elle-même, après avoir tiré, de sa menue bibliothèque musicale du boulevard Malesherbes, un recueil comprenant les soupirs de « l'ombre heureuse » d'*Orphée*, des inspirations de Schumann, des romances démodées de Grieg, de Chaminade, de Gabriel Fauré.

Tandis que Valérie tournait les pages, le Vendéen, profondément recueilli, sembla glisser d'une véritable extase à une méditation douloureuse qui amena à ses pommettes le même fiévreux incarnat observé une ou deux fois par la doctoresse pendant le repas.

La voix d'*Orphée* dompte encore les « spectres,

larves, ombres terribles », car cinq ou six des amis de Saluces, impressionnés par « les accents ravissants » d'Herminie, vinrent du fin fond de l'appartement s'en délecter de tout près. La portière de nouveau entr'ouverte, Valérie entrevit parmi eux Florencie, dont les yeux clignotaient dans une active navette d'Herminie à Abel et *vice versa*.

La chanteuse s'étant levée en signifiant qu'elle ne voulait pas lasser son petit auditoire, de Cadorval lui prit la main qu'il baisa avec un tendre respect :

— Vous venez, dit-il, de me faire vivre de ces minutes dont on voudrait ne voir jamais la fin !

Heureuse, elle ne s'attarda pas en fausses protestations de modestie :

— Madame de Cadorval mère goûte-t-elle la musique autant que son fils ?

— Au point qu'elle ne laisserait passer un jour sans réclamer quelque chose d'une voix telle que la vôtre, répondit Abel. Eh mais ! ne voilà-t-il pas une seconde raison pour lui faire visite à elle et à la miniature que vous savez. Mon pauvre archet se risquerait peut-être à vous accompagner dans certaines compositions écrites pour piano, chant et violon. Permettez-vous que j'aie quérir M. Saluces pour qu'il arrête, avec nous trois, une date ?...

— Oh ! interrompit vivement Valérie, votre cousine n'a, comme moi, qu'elle-même à consulter...

La belle « veuve sans deuil » acquiesça fiévreusement. Et les yeux du Vendéen brillèrent d'un secret plaisir.

— Alors, voilà qui simplifie les choses. Voyons !

la session parlementaire ne reprendra qu'après la trêve des confiseurs. Vous conviendrait-il à toutes deux d'aller passer à Pouzauges une dizaine de jours à partir du 3 ou du 4 janvier, par exemple ? Si M. Saluces était empêché, il vous saurait, du moins, sous ma garde...

Herminie agréa l'invitation avec autant d'empressement que la vieille fille.

— Il ne nous reste qu'à régler les petits détails pratiques de l'expédition, dit Abel, rayonnant. Quel jour recevez-vous, Mesdames ?

— Le jour de l'An, cette fois. Ou plutôt non ; ce sera la cohue ce jour-là et il n'y aurait que propos interrompus. Seriez-vous libre le lendemain ? Nous prendrions le thé à nous trois, en bons camarades...

— En cousins, rectifia de Cadorval qui, prenant congé des deux femmes, s'en alla avec la hâte d'un avare, chargé d'un trésor neuf qu'il veut aller compter et recompter.

Dans la pièce voisine, il alla saluer l'amphitryon, qu'il prit à part et associa pour la forme à son invitation. Marcel, après avoir fait mine de consulter son carnet d'engagements, se déclara dans l'impossibilité de quitter Paris jusqu'à nouvel ordre. Il confia à « son cher ami » qu'au fumoir on venait de se mettre d'accord sur la suite à donner au petit débat politique de tout à l'heure. Les choses, si de Cadorval y consentait, en resteraient là. Chacun des républicains conservateurs garderait sa liberté de parole et de vote dans le grand débat féministe. Le Vendéen eut un geste d'indifférence finement masqué de politesse.

A l'exemple du chef du groupe, tous les convives

se retirèrent bientôt ; Herminie et sa tante restèrent seules, Saluces, après un bref tête-à-tête avec Florencie dans le grand salon, les ayant quittées à son tour, pour travailler, disait-il, avec son secrétaire. Et les deux femmes allaient prendre le chemin de leurs chambres, quand, dans une glace, la cousinette aperçut qu'elle était un peu plus décolletée qu'à son gré, une des deux roses de son corsage l'ayant abandonnée.

— Elle a chu, dit Valérie malicieusement, au moment où tu t'inclinais pour choisir ton cahier de musique.

— Pourquoi ne l'as-tu pas ramassée, méchante tante ?

— C'était déjà fait, acariâtre nièce ! Un tiers larron s'était baissé pour la prendre et peut-être te la rendre, mais l'ayant trouvée à moitié écrasée, par l'un ou l'autre de nos talons, il l'a pressée sur sa bouche, comme une précieuse relique, puis l'a fait disparaître dans un petit logis proche de son cœur, sans se douter qu'une terrible vieille tante observait son larcin... Bah ! ce que je te conte là te trouble si fort ? Tu as tout à fait la mine d'une belle nonnette sous la caresse d'un regard d'homme !

— Je suis très lasse, ma tante, soupira Herminie. Il me semble que j'ai vécu plusieurs années ce soir.

— A reculons, alors, répliqua Valérie avec un sourire vague, car je ne t'ai jamais vue si adorablement jeune.

Sa nièce, avant de rentrer chez elle, la reconduisit jusqu'au seuil de sa chambre, où elle l'embrassa plus tendrement encore que de coutume.

La doctoresse congédia promptement la soubrette

qui l'aidait à se déshabiller et réfléchit longuement avant de se mettre au lit. Si l'Asmodée du *Diable boiteux* avait pu soulever sa boîte crânienne comme les toits de Madrid, voici à peu près ce qu'il eût entendu :

« Oui, décidément, voilà bien le mari qu'il lui eût fallu, qu'il lui faudrait, qu'il lui faut !... Pourvu que la satanée politique, où il dépense tant de flamme, ne le dévore pas avant l'heure !... Pourvu que cette chevaleresque épée n'use pas trop vite ce fragile fourreau ! La fièvre qui teinte son beau visage, quand il s'anime un peu, ne me dit rien qui vaille !... Bah !... Vingt-huit ans à peine ; devenu veuf il y a quatre ans, après quelques mois de mariage. Des mœurs propres, sans aucun excès, ça se voit. Tout de même, ma vieille Valérie, voilà une belle occasion de justifier ton diplôme. Et puisque tu as galvaudé autrefois tes chances de bonheur, tâche au moins d'assurer le bonheur d'une autre, de celle que tu chéris comme si elle était ta propre fille... par l'opération du Saint-Esprit ! Ah ! oui que tu y tâcheras !... et comme tu y seras aidée par le destin ! Est-ce qu'il ne lui fait pas visiblement signe, à ce beau couple prédestiné ?... »

VII.

Le prélude au beau voyage.

Abel fut remarquablement ponctuel au rendez-vous de la petite « oasis ». Au revers de certaine redingote, Valérie observa tout de suite une certaine rose toute fraîche.

— Tiens, s'exclama-t-elle avec une étourderie calculée, la « Maréchal Niel » serait-elle aussi votre fleur de prédilection, Monsieur notre cousin ?

— Depuis quelques jours seulement, répondit le Vendéen, après une légère hésitation.

Un léger émoi carmina le visage d'Herminie jusqu'au creux d'une ensorcelante fossette.

De Cadorval se tourna un peu timidement vers elle.

— Celle-ci, lui dit-il, en lui présentant la « Maréchal Niel » est une restitution. Je me suis permis, l'autre soir, d'en confisquer une que vous aviez laissée tomber... Elle était fripée. Me pardonnez-vous ?

— A la condition, fit M^{me} Saluces d'une voix un peu tremblante, que vous ne vous défleurissiez pas. Cette rose était très bien où vous l'aviez mise.

Et malgré ses protestations, elle la réintégra elle-même à la boutonnière de son invité.

Pour couper court à une sorte de gêne ambiante,

la doctoresse interpella le député de la Vendée, tandis qu'Herminie, de son geste inédité et pourtant, en tout, si plein de grâce, versait le thé, apporté par GrosPierre, l'instant d'avant, avec une lente solennité et un regard circulaire.

— Votre mère, cher Monsieur, a-t-elle la passion des fleurs ? demanda Valérie.

— Elle en raffole, Mademoiselle, comme de tout ce qui poétise un peu la vie. En quoi elle reste, comme moi, « province ».

— Voulez-vous dire que les Parisiennes dédaignent les fleurs ?

— Non pas, mais elles les aiment surtout comme parures de leur coquetterie...

— Puisque telle est votre opinion, fit Herminie en souriant, j'espère que vous ne nous prenez pas pour des Parisiennes, ma tante et moi. Sachez, cher Monsieur, que voici deux femmes très « province » aussi. Elles ne sont jamais ici qu'*en visite*.

— Mais, vous-même, Monsieur *le député*, interrogea Valérie, ne vous êtes-vous pas complètement parisianisé par la volonté de Sa Majesté la Politique ?

— Détrompez-vous, Mademoiselle. Je demeure ici autant que la dite Majesté l'ordonne, bien entendu ; c'est le devoir ; mais je vais passer toutes mes vacances auprès de ma chère vieille maman à Pouzauges. Et encore peut-on dire qu'à Paris même j'habite la province.

— Voilà qui frise le paradoxe, Monsieur mon cousin ! dit Herminie.

— Mais non ! mais non ! Le Paris de la rive gauche, surtout celui où j'ai mes pénates, à l'angle le

plus calme de la rue Bonaparte, face aux verdure de l'exquis jardin du Luxembourg, c'est bien la province, par rapport à la turbulence de la rive droite.

Et comme si le thème lui tenait fort à cœur, il se lança dans une comparaison imagée entre le Paris de la rive gauche, sa vieille aristocratie, désuète mais toujours fière, qui finit d'y mourir dans un silence hautain ; son Quartier Latin où une jeunesse estudiantine se grise encore de nos vieilles traditions, à l'ombre de l'idyllique fontaine de Médicis et de l'antique Sorbonne, ou devant les étalages des bouquinistes et antiquaires, le long du Quai de la Seine coulant au pied du vénérable Institut ; et le Paris de la rive droite, avec ses cohues de plus en plus cosmopolites, ses torrents d'hétéroclites véhicules ; le clinquant de son luxe vulgaire, ses architectures de parvenus, ses beuglants, ses rutilantes réclames lumineuses faisant pst ! pst ! à toutes les frivoles badauderies, au milieu d'un perpétuel vacarme. En vérité, ce second Paris ne semblait-il pas un peu moins français et un peu plus Américain ou Yougoslave chaque jour, au contraire de l'autre côté du fleuve et de tout ce qui sent la « province », c'est-à-dire la réflexion solitaire, l'étude, la mesure, la fidélité au plus grandiose passé dont puisse se targuer une race ? Même l'amour changeait de physiologie, d'une rive de la Seine à l'autre, car passé le pont des Arts, on voyait encore fleurir autant de candide jeunesse dans les petites idylles des potaches du Quartier Latin et des Madelons de brasserie, que de vice malodorant dans les intrigues de la rue et des salons cosmopolites de la rive droite.

De-ci de-là, pour laisser souffler de Cadorval, Valérie ou sa nièce, amusées ou édifiées, coupaient son parallèle d'une brève approbation ou d'une objection badine. Il riait d'un rire soudain très juvénile, et leur accordait qu'il poussait parfois à l'excès la manie de la généralisation.

— Oh ! cher Monsieur, dit Herminie gaiement, j'ai droit à une grosse part du reproche que vous vous faites. Figurez-vous que ma pensée se trouve toujours à l'étroit dans son sujet. Elle déteste de stationner, de tourner autour de son piquet, comme une chèvre. Il faut vite qu'elle élargisse son horizon ; qu'elle voyage, qu'elle voyage !...

— Qualité rare chez les femmes, dit Abel, mais moins en province qu'à Paris. Dans les milieux excentriques, on apprend beaucoup plus de choses parce qu'on se croit inférieur aux habitants des grandes villes et tout en s'instruisant, on médite, on approfondit davantage, parce qu'on y a pleine mesure de solitude et de loisir. La pensée de la Parisienne ne voyage guère au loin ; elle s'estime trop bien où elle est et suffisamment éclairée dans la Ville Lumière.

— Au fait, intervint la doctoresse, que diriez-vous si nous faisons voyager nos trois pensées dans la direction de Pouzauges ? N'est-ce pas l'ordre du jour, selon la formule du Palais Bourbon ?

Toutes les dispositions utiles furent alors prises pour « l'escapade vendéenne », comme disait Abel, pour « le doux pèlerinage », disait Herminie, par allusion à l'image de sa mère qui l'attendait là-bas.

Avec un entrain de jeunes touristes, leurs imaginations se régalerent d'avance du plaisir qu'ils

organisaient. Pour les menues corvées du trajet, en chemin de fer, Saluces avait proposé à Valérie les services de GrosPierre, encore disponible à raison de l'absence des maîtres aux Avettes. Mais de Cadornal avait mieux : le ménage de bons vieux serviteurs, Thomas et sa femme Monique, qu'il avait amenés de Vendée pour le servir rue Bonaparte, et qui, toujours enchantés de revoir leur pays, dépenseraient tout leur zèle pour le confort des deux dames. Une tenue d'amazone devait être comprise dans le bagage d'Herminie : l'équitation étant interdite à Abel, elle trouverait au Manoir un « cousin de son cousin » tout à fait dispos pour chevaucher avec elle.

La doctoresse suggéra que durant le long trajet en railway — une dizaine d'heures au moins — on s'épargnât le désagrément de la course vers le wagon-restaurant, ses mauvaises odeurs et sa médiocre nourriture dispensée à toute vitesse. On pique-niquerait chez soi, dans le compartiment que de Cadornal allait faire réserver pour le trio.

— D'accord, dit le député, mais je revendique le soin du ravitaillement et de l'organisation des repas, que d'ailleurs Monique et Thomas auront préparés et serviront par petites tables.

Valérie éclata de rire :

— Par petites tables, entre des banquettes de wagon?...

— Oh ! c'est bien simple, fit le Vendéen, un petit système que j'avais imaginé pour la commodité de ma vieille maman, à l'époque où elle entreprenait encore quelques voyages avec son fils.

On partirait le surlendemain ; Abel devait être rentré à Paris le 15 ou le 16.

La doctoresse risqua cette question indiscreète :

— Quelle attraction obligerait leur galant cavalier à revenir à Paris à cette date fixe ? La politique toujours ?

— Vous l'avez dit, Mademoiselle : le 17, réouverture des Chambres ; le 18 ou le 19, ouverture du grand débat sur le suffrage féminin. Or, étant parmi les tout premiers orateurs inscrits, il me faut une marge, n'est-ce pas ? pour préparer mon... improvisation.

— Mes félicitations, M. le député, dit Valérie, avec une révérence comique. Vous avouez, vous au moins, que vos grandes eaux oratoires ne jaillissent pas plus que celles de Versailles, sans l'aide préliminaire d'une machinerie. Nous inviterez-vous, votre cousinette et moi, à aller les voir jouer ?

— Quoi ! s'écria Abel, vous voudriez passer quelques heures à la Chambre, après les bons jours que j'espère pour vous à Pouzauges ?

— Ne fût-ce que pour le contraste ! dit la vieille fille.

— Et vous, chère madame ? demanda le Vendéen à Herminie.

Elle parut hésiter.

— Moi ! je m'étais juré de ne plus m'exposer à l'amère déception que j'ai éprouvée deux fois, depuis mon mariage, au Palais-Bourbon. J'avais l'intention de m'intéresser le plus possible aux choses de la politique ; mais je n'y ai vu que chocs de grossiers intérêts de partis ou de personnes ; que violences et injures, en guise d'arguments

Et j'avais cru à la dignité et même à la majesté des assemblées parlementaires ! Pourtant, vous me tentez bien, mon cousin ! Pour vous entendre, je suis bien capable de me parjurer !...

Et le satin blanc de sa chair se teignit de rose vif.

— Je n'espérais pas pareil honneur, dit le député, une flamme dans les yeux, et j'en tremble un peu. Il me faudra faire jouer les meilleures pièces de mes grandes eaux pour ne pas tuer une autre de vos illusions.

Et prenant congé, il baisait tour à tour les mains d'Herminie et de Valérie, lorsque GrosPierre, sans invitation de la sonnerie d'appel, qu'il prétendait avoir entendue, surgit pour reconduire le visiteur.

« Ce GrosPierre qui écoute aux portes, ne soupçonne pas plus que son patron à quel point il joue mon jeu », pensa la doctoresse.

Le surlendemain, à la gare Montparnasse, quelques minutes avant le départ du train qui allait emporter de Caderval et ses deux amies, Saluces, flanqué du clopin-clopant Florencie, se présenta sur le quai du départ, recommandant au Vendéen « ses deux plus précieux colis ». Il s'agissait évidemment de sauver « la face matrimoniale ». Il remit à Herminie une lettre que le courrier avait apportée pour elle, juste après son départ du boulevard Malesherbes. Abel ne laissa pas de remarquer l'amabilité de la doctoresse envers le bossu, la froideur des adieux d'Herminie et de Saluces et l'empressement de la jeune femme à monter en voiture, sans un regard en arrière...

VIII.

Propos et sensations de route.

Avec la simple aisance du grand seigneur authentique, à qui toute ostentation répugne, de Cadornal avait apporté un soin raffiné aux moindres détails de cette pérégrination et ses deux compagnes se sentirent vite enveloppées d'une sollicitude non moins tendre et attentive parce qu'elle se faisait respectueuse et discrète.

Le train était à peine en marche qu'Herminie demandait la permission de décacheter la missive qui lui avait été remise. C'était quelques lignes, un peu tremblées, de M^{me} de Cadornal mère. Elles lui disaient la douce surprise qu'elle avait éprouvée en apprenant que son Abel avait découvert la fille de la plus chère compagne de sa jeunesse et quelle joie elle allait avoir à rouvrir ses bras à « sa cousine Mathilde de La Rochejaquelein réincarnée ». Et elle lui souhaitait d'avance la bienvenue, ainsi qu'à Mademoiselle Valérie Destournier, afin qu'en arrivant au Manoir de Pouzauges, elle sentît bien qu'elle n'y entrait pas en inconnue, mais en jeune parente et amie attendue avec impatience par une vieille maman dont l'hiver l'accueillerait comme un printemps qui revient.

Deux diamants brillèrent dans les yeux « couleur

d'âme » tandis que la jeune femme tendait la jolie missive à sa tante, puis à Abel.

— Cette lettre, dit-elle au Vendéen, peint celle qui l'a écrite. J'aime déjà votre mère comme si je l'eusse connue toujours.

— Elle vous le rendra bien, dit en souriant le député, cependant qu'Herminie, plus séduisante que jamais sous le toquet de fourrure sombre où s'emprisonnait sa chevelure blonde, effleurait la lettre d'un baiser, avant de la confier à son réticule.

— Eh bien, s'exclama la taquine Valérie, voilà une vieille maman avec qui je pourrais bien me quereller dès ce soir. N'a-t-elle pas l'air de vouloir brusquement me disputer ma nièce et fille d'adoption, et toi, Herminie, de renier mes droits d'ancienneté ! Le cœur ne reconnaîtrait-il pas de hiérarchie ?

La jeune femme, dont la doctoresse pressait furtivement la main, répondit que dans son cœur il y avait bien place pour deux.

« Et même pour trois », songea Valérie.

Leur compagnon de route musait, béat. Le même subtil bonheur dorait tous les yeux.

Il en est ainsi de presque tous les débuts de voyage entre gens dont les sentiments s'accordent. Dans un étroit compartiment de railway, loin d'un monde indifférent et bruyant, les pensées comme les corps semblent plus rapprochées que partout ailleurs. Pendant des heures, plus une intrusion fâcheuse, plus une tâche despotique, aucun imprévu bouleversant ne doit se mettre en travers de leur confiante intimité. Les poitrines sont allégées du poids des ordinaires contraintes. Tous les pressants soucis

quotidiens disparaissent avec les maisons, les arbres, les champs que, dans sa fuite, l'express égrène derrière lui. On soupire d'aise comme quiconque passe du tumulte à la paix, de la maladie à la convalescence, de l'angoisse perpétuelle à une tranquille certitude. La petite prison roulante est vraiment une Thébàide où la réflexion et ses épanchements goûtent une liberté inconnue. On est des captifs spirituellement affranchis. Il y a interversion des rôles. Au lieu d'être attelé à son destin pour être poussé par lui à des corvées douloureuses, ou vers on ne sait quel but qui est son secret, on est conduit directement par son destin là où on lui ordonne qu'il nous mène. Et on y est conduit par une force aveuglément obéissante et dévouée qui vous berce, vous dorlote dans la plénitude du bien-être où glissent les nerfs détendus et reposés. La crainte de l'accident, du désastre qui pourrait terminer mortellement cette délicieuse trêve des responsabilités, des incertitudes et des agitations de la vie?... Si l'on y songeait — mais on n'y songe pas — la perspective même du danger à partager ferait goûter davantage encore la douceur de l'harmonieuse solidarité présente : au pis aller, on souffrirait ou l'on mourrait en si chère compagnie !

Herminie, sa tante et leur cavalier se souriaient vaguement dans cette sérénité rare que chacun savourait silencieusement, comme pour n'en pas dissiper le charme.

Le bref contrôle des coupons l'interrompt. Valérie remarqua qu'Abel avait présenté, avec les billets de leurs trois places, ceux de trois places vides.

— Tiens ! fit-elle, vous avez payé le trajet comme un simple mortel ! Auriez-vous oublié votre laissez-passer de député ?

— Du tout, dit placidement le Vendéen, mais étant assez riche pour me dispenser d'un privilège onéreux pour l'Etat, donc pour le public, je m'en dispense, voilà tout.

— Ah ! bah ! s'écria la vieille fille, sincèrement ahurie mais enchantée. Alors, oserais-je vous demander si... Non, je n'ose !...

— Osez ! dit de Cadornal.

— Vous allez me trouver bien hardie tout de même, cher Monsieur, mais... vous ne traitez pas votre indemnité parlementaire comme votre libre-parcours, je suppose ?

— Pourquoi pas ? N'en ayant nul besoin, je ne la touche qu'au profit des pauvres, comme c'est naturel.

— Vos collègues le savent ?

— A Dieu ne plaise ! Mademoiselle.

— Ce serait pourtant d'un bel exemple pour tant de ventres dorés du Parlement qui n'ont pas de ces délicatesses.

— Mais ça en humilierait tant d'autres qui n'ont pas les moyens de servir leur pays gratuitement !

— Une troisième question, Monsieur... l'original. Combien compte-t-on au Parlement d'hommes aussi originaux que vous ?

— Pour ma part, je n'en connais pas un second, fit avec un singulier accent Herminie. Vraiment, y en a-t-il d'autres ?

— Je l'imagine, répliqua hâtivement le Vendéen. Mais puis-je vous répéter ce que je dis quelquefois

aux journalistes : il est de petites questions personnelles sur quoi je préfère n'être pas interviewé, même par deux charmantes curieuses telles que vous ; sans compter que nous avons mieux à faire !

Elles comprirent que sa modestie voulait esquiver leurs louanges, et sa passion politique soustraire à leurs sévérités la majorité des soi-disant servants de la *res publica*. Et dans le regard qu'elles échangeaient — celui des yeux « couleur d'âme » surtout — passa, à son adresse, comme une caresse d'approbation.

Il tira d'une valise une carte détaillée de la Vendée, avec quelques journaux et deux ou trois livres de menu format, illustrés en couleurs avec infiniment de goût par l'éditeur d'une bibliothèque de voyage et offrit à ses compagnes le choix entre une petite partie de lecture ou une rapide sélection, sur la carte, des sites qu'il leur plairait d'aller visiter durant leur séjour à Pouzauges.

Maintenant, il déployait la carte et leur signalait les beautés de son pays, « de *notre* pays », dit-il en regardant Herminie.

— C'est juste, acquiesça gaiement celle-ci, je suis un peu aussi votre « payse ».

Il leur désigna de jolis buts d'excursion à entreprendre, au cas où la Vendée leur ferait grâce de la neige qui depuis leur départ avait commencé à tomber à légers flocons.

Il détaillait avec une chaleur communicative les âpres séductions de sa contrée natale : les mélancoliques Alpes vendéennes, les marais salants où l'on admire ce que le génie humain a fait pour arracher à la mer sa mouvante richesse, les forêts

farouches, les moulins à vent dont les grands gestes éplorés avaient constitué tout un langage convenu de signaux dans les guerres des Chouans, sans oublier les rares et belles colères et les plus fréquents murmures mélodieux de l'Atlantique au long de la blanche dune des Sables-d'Olonne, où grâce à l'influence du Gulf Stream la température est si clémente que les tamaris y fleurissent d'ordinaire dès février.

Ses deux amies, vivement intéressées, l'encourageaient par des interrogations fréquentes.

Il mit « aux voix » le choix de leurs randonnées. Pour elles, il consentait, en l'occurrence, à laisser noyer son vote sous celui des suffragettes.

Puis il leur présenta le petit monde qu'ils allaient rencontrer auprès de sa mère, au Manoir.

— Marthe de Gauthiery, la sœur de ma défunte femme, qui y est à demeure depuis mon veuvage et remplace presque constamment ma mère, martyre de la sciatique, dans la surveillance de la grande école-modèle que nous avons fondée sur notre domaine même. Et mon oncle, le vieux général retraité Maxime Lescure, un peu goutteux et grognon, mais à la façon du mois de mars, avec de réchauffants éclats de soleil entre les giboulées. Son fils, mon cousin Raoul, un beau capitaine de cavalerie en congé pour quelques jours ; sa femme, Suzanne, une sémillante personne et de beaucoup de cœur malgré une bigoterie qui n'est que l'exagération naïve d'une foi sans bornes, et leur garçonnet de quatre ans, Jacques, un amour d'enfant déjà très éveillé et curieux comme un furet. Et n'oublions pas un couple quadrupède : un griffon bruxellois,

Taki, et une griffonne du Yorkshire, Frimousse, dont le croisement a produit, il y a quelques semaines, trois merveilleuses et frétilantes boules de soie blanche avec de grands yeux humains et une petite truffe noire en guise de nez. Vous aimez les chiens, Mesdames ?

— Au point, s'écria la doctoresse que je réclame pour moi une des jeunes boules de soie à truffe noire, s'il en est une de disponible.

— Quant à moi, dit Herminie en riant, je ne fréquente guère aux Avettes qu'une meute de chasse, laquelle me fait d'ailleurs un accueil enthousiaste chaque fois que je me hasarde du côté du chemin. Quelle légion de grandes et braves bêtes ! si bonnes malgré le féroce métier auquel les hommes les condamnent... Mais qui se sent du goût pour les gros chiens en a pour les petits, bien entendu.

Le Vendéen crayonnait une note sur son carnet.

— Ah ! fit-il, je dois vous prévenir, pour le cas où vous seriez pacifistes, que mon cousin Raoul tient le pacifisme pour une folie dangereuse, presque un crime, parce que ne tenant aucun compte des réalités humaines. Ecoutez là-dessus une de ses boutades : « La preuve que nous avons toujours eu la bataille dans le sang, c'est que cela date des premiers jours de l'univers, selon la Genèse. Ils n'étaient que quatre chez Adam, tous de la même famille, — quatre qui ne soupçonnaient encore ni le canon, ni le revolver, ni même les gaz asphyxiants. Pourtant, ils étaient tellement « hommes » déjà que le frère trouva le moyen de faire la guerre à son frère et de l'occire. »

— D'occire votre homonyme même ! dit Herminie en souriant.

— Je gage, commenta la taquine doctoresse, que le premier Abel fut l'agent provocateur. On devait déjà faire de la politique et Caïn était sans doute un antirépublicain conservateur.

Cette sortie les égaya. Le député n'avait jamais encore entendu Herminie rire avec cet abandon, d'un rire si frais qui fusait comme les notes argentines lancées à plein gosier du bord d'un nid, aux premiers rayons du matin. Il lui sembla que s'il étendait la main, il la refermerait sur le duvet chaud et les plumes tremblantes d'un oiseau. Il savait que le rire est une expression aussi profonde de la sensibilité que les sanglots et les larmes. Seule, une âme profondément passionnée et également vibrante de tous les émois peut s'exhaler en de si joyeuses et mélodieuses cascades de sons.

Il y rêvait en quittant ses compagnes de route sous prétexte d'aller jusqu'à l'extrémité du train, pour se dégourdir les jambes, en fait pour laisser aux deux voyageuses un quart d'heure de liberté. Quand il reparut, il leur apportait une boîte de biscuits et de fruits « trompe-la-faim » dont Monique et Thomas venaient, disait-il, de le charger pour elles, en attendant le substantiel repas de midi. Herminie feuilletait un des petits livres illustrés qu'il avait déballés, et Valérie s'esclaffait à la lecture d'une des dernières nouvelles des journaux du matin. Elle fit part à Abel de la cause de son hilarité. Deux de ses collègues de la Chambre des députés, communistes, avaient été, par erreur, arrêtés la veille dans la banlieue de Paris, soupçonnés d'être les auteurs

d'un récent assassinat accompagné de vol. Ils avaient si méchante et crapuleuse tournure qu'une dame, qui avait vu deux ignobles rôdeurs s'enfuir de la maison du crime, avait cru les reconnaître en ces deux représentants de la France, qu'elle avait formellement dénoncés.

— Eh bien, dit Herminie, qui elle, ne riait plus, le suffrage universel a des élus encore pires. J'en connais un — il ne doit pas être seul de son espèce — un député extrêmement fortuné et on ne peut plus bourgeois, qui feint certains jours d'abonder dans le sens des anarchistes parce que, dit-il cyniquement, il faut hurler avec les loups pour ne pas en être dévorés et *prendre ainsi assurance contre les dégâts du « Grand Soir »*.

Et dévisageant Abel avec une véritable et tendre pitié, elle ajouta : « Que je plains un homme de conscience droite d'avoir à frayer avec une telle engeance ! »

— Vous avez peut-être raison, ma cousinette, dit doucement le Vendéen. Mais les consciences droites dont vous parlez n'ont-elles pas le devoir de subir les promiscuités de telles gens pour les combattre et les brider ?

— Vous m'excuserez, dit la doctoresse, de traiter l'histoire des deux communistes en bouffonnerie. Comme Figaro, j'en ris pour n'en pas pleurer.

— Et moi, fit Herminie, comme un peu repentante, ce que j'en ai dit, c'est parce que, cher Monsieur de Cadornal, je me sens pour vous... beaucoup d'estime et une vraie amitié... une amitié de cousinette. Sommes-nous pardonnées ?...

— Que ne vous pardonnerais-je ! répondit-il avec une nuance de mélancolie.

Valérie, qui avait passé une mauvaise nuit, se laissa glisser au sommeil. Sa nièce disposa derrière sa tête un des deux petits coussins apportés par le Vendéen pour pareille conjoncture ; puis, d'un signe, pria Abel de l'accompagner dans le couloir. Il s'agissait d'apprendre le nom d'une jolie rivière qui serpentait en cet endroit dans la campagne dénudée sur laquelle la neige commençait à giroyer, un peu plus drue. Comme la température du couloir avait un peu fraîchi, le Vendéen jeta silencieusement un châle épais sur les épaules de la jeune femme.

— Vous avez des gestes de maman ! dit-elle en souriant. Mais dites-moi : Pourquoi parlez-vous si peu de votre chère maman à vous ? Parce que vous me jugez suffisamment renseignée sur elle par son exquise lettre de ce matin ?

— C'est plutôt parce que tout homme qui a une mère telle que la mienne — oh ! il y en a beaucoup en France, heureusement — se garde d'instinct de précisions à son sujet. Il en parle avarement comme de Dieu, de crainte de voir sa vénération se heurter au blessant sourire d'indifférents, de sceptiques ou d'athées.

— Nous supposeriez-vous telles, ma tante et moi ? protesta Herminie.

— Je ne vous fais pas cette injure, répondit le Vendéen. Mais parler de sa mère, c'est aussi un peu parler de soi-même. Et alors...

— Tant mieux, mon cher cousin. Je veux vous connaître tout à fait tous les deux.

Avec un plaisir évident, il obéit.

Madame Juliette de Cadorval avait perdu son mari au moment où celui-ci venait d'atteindre sa quarante-cinquième année. Le comte de Cadorval avait été emporté par une phtisie galopante. Sa femme était restée inconsolable, mais avait stoïquement imposé silence à sa douleur, pour ne pas trop assombrir la pensée de ses trois enfants dont lui, Abel, était le cadet et pour mieux défendre leur santé contre le mal, peut-être héréditaire, qui leur avait enlevé leur père. Ce mal avait fini, néanmoins, pas tuer sa fille, et l'affreuse grande guerre, son fils aîné Robert, sain comme un chêne, ce pauvre héros ! Elle avait élevé et chéri sa nièce Germaine de Gauthery que lui, Abel, avait épousée et qui était morte accidentellement quelques mois après leur mariage, des suites d'une chute en montagne.

« Ma mère a gravi tout ce calvaire avec le masque de sérénité qu'elle s'était imposée pour moi, son benjamin. Nulle n'a peut-être plus souffert et pleuré qu'elle, et elle ne m'a jamais laissé voir que son sourire. Elle a donc été, dans la plus sublime acception du mot, la *mère*, avec un si inépuisable luxe de sentiment maternel qu'il s'étend à tous les enfants de sa contrée, mais particulièrement aux orphelins. Une grande partie de sa fortune et de ses préoccupations vont aux orphelinats, en conséquence de cette idée fixe : « La racine de l'humanité, c'est l'enfant. Elle ne donne de belles fleurs et de beaux fruits qu'à la condition d'être entourée, dès la naissance, de la même sollicitude que les horticulteurs prodiguent aux plantes dès leur éclosion. Les orphelins pauvres, tout les premiers,

ont besoin de ces soins, c'est-à-dire d'une mère nouvelle qui les veillera et les guidera vers l'avenir ; car les plus déshérités ne sont-ils pas ceux qui risquent le plus de tourner mal pour n'avoir jamais appris à bégayer ou pour avoir oublié ce mot : « Maman ! »

» C'est pourquoi ma mère s'est ingéniée à faire éduquer à ses frais des centaines d'orphelins et d'orphelines, puis à les suivre dans la vie active, en dotant les uns ou en « intrigant », comme elle dit, pour faire caser les autres dans des situations adaptées à leurs capacités. Elle recrute, pour le personnel de serviteurs du Manoir et de ses terres, ceux dont les aptitudes ne vont pas au delà du travail manuel et dont elle a fait une véritable colonie de gens heureux et qui l'adorent, — autant que ceux qui ont bénéficié du fonds par elle créé, avec la collaboration de quelques généreuses familles amies, pour les orphelins et orphelines les mieux doués. »

Herminie écoutait, les yeux humides. Et tout à à coup elle dit à voix basse, comme se parlant à elle-même :

— Ah ! quel bonheur !

Abel la regarda, un peu perplexe.

Elle s'expliqua :

— Je viens de me découvrir un nouveau lien de parenté avec votre admirable mère, à qui tout le monde serait fier de ressembler au moins un peu. Immédiatement après mon mariage, on m'avait pressée de m'intéresser à presque toutes les bonnes œuvres du département de l'Oise et, en quelques semaines, bombardée dame patronnesse de tant

d'œuvres charitables que je ne pus bientôt justifier activement qu'une fois sur dix ce titre, qui me sembla, dès lors, vilainement usurpé. Puis, il me fut révélé que cet abusif cumul était destiné à faire de moi une sorte d'« agente électorale sans le savoir ». Tous ces semblants de philanthropie cachaient et devaient servir des désirs de popularité ; il s'agissait de grossir le nombre des bulletins de vote brigüés par... les bienfaiteurs, dans l'Oise — comme ailleurs, paraît-il. Alors...

— Alors ? interrogea le Vendéen.

— Alors, répondit-elle, j'ai pris le parti et m'y suis tenue — car j'ai l'obstination d'une mule, — d'en finir, pour ce qui me concerne, avec cette laide exploitation politique de la misère et de la reconnaissance. Je me suis donc désintéressée de toute œuvre de bienfaisance visant des adultes, des *électeurs*, pour concentrer exclusivement ma pitié et mon action sur celles qui pourvoient au bien-être et à l'éducation des enfants, des jeunes orphelins, incapables, eux, de rembourser leur dette sous forme de votes, du moins avant de longues années.

Les yeux d'Abel l'enveloppaient d'un regard charmé :

— Oui, murmura-t-il, vous êtes bien faites pour vous comprendre, vous et ma sainte maman. Décidément, il y a des parentés naturelles qui rapprochent les cœurs semblables, à travers toutes les distances et toutes les circonstances ; et cette loi des affinités a beau paraître mystérieuse, elle est aussi rigoureuse que celle qui, sur les rails où nous voyageons, nous transporte infailliblement de notre point de départ à notre commun terminus. Nous voici deux fois

cousin et cousine, ma chère amie, par l'idéal comme par la naissance, qu'en dites-vous ?

D'un mouvement que sa franchise naturelle ne put réprimer, elle mit sa main sur celle du Vendéen, en murmurant :

— Je vous dois et vous me devez double et loyale affection.

— C'est une dette qui m'enchanté et dont je m'acquitterai sans peine, répliqua-t-il.

A ce moment, ils durent s'effacer contre la grande vitre du fond pour livrer passage à un voyageur qui, en face d'Abel, eut un sursaut et s'écria :

— Tiens, de Cadorval ! l'heureuse rencontre ! J'ai justement un mot à vous dire, cher ami.

— Parfait, mon cher Bourion, un peu plus tard, quand les dames que j'escorte seront un peu fatiguées de moi... ce qui ne peut tarder.

Et il présenta à M^{me} Saluces M. Paul Bourion, sénateur du département de la Vendée. Il allait lui désigner du geste sa seconde compagne endormie, quand il aperçut la tête espiègle de la doctoresse encadrée dans la portière de leur compartiment.

Seconde présentation. Le sénateur s'excusa : il n'aurait pas, s'il avait su, osé disputer son ami de Cadorval à aussi aimable compagnie. Pourtant si dans le cours de la journée Abel voulait pousser jusqu'à lui, à l'autre bout du train, il (Bourion) s'efforcerait de ne pas le retenir trop longtemps. Herminie remarqua que son compagnon avait légèrement froncé les sourcils, tout en promettant courtoisement au sénateur de l'aller rejoindre par la suite.

Mais Bourion s'était à peine éloigné que le jeune

LA RENAISSANCE DU LIVRE,
12 Place du Petit Sablon,
Bruxelles.

Prière d'insérer:

" L'INDIGNE RIVALE par Monsieur Gérard Harry.

Mr. Gérard Harry ne se contente pas, dans ce vrai roman, de relater un véridique, un historique drame d'amour et d'y analyser profondément l'amour même.

L'émouvant conteur s'y montre encore, psychologue aigu, et conseiller mordant des mœurs d'aujourd'hui - des mœurs politiques, politiciennes surtout.

L'indigne rivale de l'admirable amoureuse Herminie Destournier c'est la Politique à laquelle elle dispute pied à pied, le bien aimé, avec l'aide d'une conseillère riche en ressources d'imagination. Lutte noble et poignante jusqu'au bout.

Qui lira " L'Indigne Rivale " aura lu une passionnante histoire sentimentale et envisagé de saisissants tableaux vivants et goûté le fruit de salutaires réflexions philosophiques et morales.

Un volume in 16 couronnes . Prix: Franc, 7,50

député se ravisait. Il irait tout de suite à ce rendez-vous, si ses amies le voulaient bien. Autrement, c'est toute sa journée qui serait gâtée par la perspective d'avoir à se priver d'elles d'un moment à l'autre.

Hâtivement, le maître d'hôtel du wagon-restaurant venait de parcourir le train en annonçant « le premier service ». Et déjà commençait le défilé classique de voyageurs tout au long de l'étroit couloir vers les satisfactions de la bête.

Abel consulta sa montre.

— Onze heures trente. A quel moment plairait-il à ses compagnes de déjeuner ? En quittant Bourion, il donnerait ses ordres en conséquence à Monique et Thomas, installés à proximité dans un compartiment de seconde.

On s'entendit pour midi et demi.

Le sénateur fut surpris de recevoir si tôt la visite promise. Mais cela tombait bien. Les autres occupants de sa voiture étant partis pour le wagon-restaurant ; on allait pouvoir causer à l'aise.

— Mais d'abord, mon cher, laissez-moi donc vous complimenter. Vous savez choisir vos compagnes de route, vous ! J'ignorais que Saluces, piètre sire en somme, eût une femme aussi remarquablement belle et distinguée. On l'imaginerait sous une couronne d'impératrice.

— Mieux que cela, ne put s'empêcher de dire le député. Son intelligence et son cœur sont assortis à son physique.

— Alors, demanda Bourion, comment expliquer que le mari affiche chaque jour un peu plus publi-

quement ses relations avec une vulgaire poule de luxe qui le ruine et se moque de lui par surcroît ?

Le geste évasif et l'air agacé d'Abel avertirent le sénateur qu'il valait mieux ne pas insister et « passer à l'ordre du jour », c'est-à-dire aux questions de tactique soulevées par le prochain débat sur le suffrage féminin à la Chambre. Quelle serait l'attitude du groupe conservateur-républicain ? Au Sénat, un pointage, tout récent, faisait espérer le rejet du projet, s'il n'y arrivait pas soutenu par une trop forte majorité de députés. Comment travailler pour affaiblir cette majorité ? Lui, Bourion, proposait de se concerter là-dessus dans une réunion anticipée des députés et sénateurs résolus à repousser cette dangereuse mesure. Qu'en pensait de Cadorval ? Sur les mandataires flottants — au gré de leurs intérêts — il y a toujours des moyens de pression possibles.

Abel ne cacha pas sa répugnance pour de tels moyens. Corrompre pour convaincre, pouah !

— Vous êtes encore si jeune d'âge et de bel idéalisme, répliqua le sénateur, que c'en est charmant. Mais croyez-en mon expérience de vieux routier parlementaire revenu des rêves de ses débuts : compter sur la puissance de la persuasion, sur la justesse des arguments, sur d'éloquents appels à l'intérêt national, pour rallier des hommes dont les trois quarts n'obéissent qu'à des mobiles personnels, c'est faire comme autrefois, en Crimée, la cavalerie anglaise de lord Raglan qui comptait exclusivement sur son impétueux héroïsme pour écraser les Russes, défendus par une artillerie formidable, pulvérisante. « C'est magnifique, mais

ce n'est pas la guerre!», s'écria un général français, en voyant cette belle chevauchée vers la mort certaine et inutile. Et un officier d'infanterie anglaise d'ajouter : « C'est la cavalerie de Saint-Georges qu'il eût fallu faire marcher ». Magnifique votre formule : convaincre sans corrompre, mais ce n'est pas la politique, hélas ! — c'est tout le contraire.

Abel se récria...

Tandis que Bourion le catéchisait, la doctoresse, rentrée avec Herminie dans leur voiture, avait engagé contre sa nièce un autre genre d'offensive.

— Tu ne te méfies pas assez de ta vieille futée de tante, ma chérie. Quand il lui plaît, elle ne dort que d'un œil. Et ses deux yeux étaient ouverts, avec ses deux oreilles, tout à l'heure quand tu devisais dans le couloir avec notre charmant cavalier.

— Oh ! protesta la jeune femme, il ne s'est rien passé qui pût craindre tes oreilles et tes yeux !

— Sans doute, mon enfant. Mais il s'est passé quelque chose qui m'a prouvé par *A* plus *B* que toi et de Cadorval vous êtes en train de vous mentir scandaleusement l'un à l'autre.

— Que dis-tu là, ma tante ? fit Herminie stupéfaite.

— La plus exacte vérité. Vous vous êtes quasi juré une sorte de camaraderie, d'affection cousinale, si j'ose m'exprimer de la sorte. Laisse-moi pouffer, veux-tu?... Non pas que je doute de la parfaite pureté de tes intentions ni même de celle de ce cavalier parfait, que je te disputerais peut-être si j'avais encore ton âge.

— Alors ?

— Ne comprends-tu pas, mon trésor, qu'il te suppose encore la femme pour tout de bon de ton pseudo-mari et que ce gentilhomme qui t'adore assez pour te respecter, t'aveugle et s'aveugle lui-même, en essayant de se faire accroire et aussi te persuader que son sentiment est et restera celui d'un quelconque cousin pour une quelconque cousine.

Involontairement, Herminie prit la main de sa tante et la pressa au maximum de sa force.

— A quoi vois-tu qu'il m'adore ? demanda-t-elle en baissant le ton, tandis que ses longs cils noirs se fermaient sur la neige, tout à coup rosée, de ses joues.

— Voyons, mon enfant, tu le vois comme moi, tu le lis dans ses moindres regards, même quand ils cherchent à fuir les tiens ; tu l'éprouves dans ses moindres paroles et intonations de voix, même quand elles s'évertuent à simuler le plus grand détachement... Ose dire que je me trompe !

La jeune femme eut le plus gracieux mouvement de vierge que sa mère confesse. Elle renversa sa tête sur l'épaule de Valérie, leva sur elle ses grands yeux purs et soupira :

— J'ai peur, ma tante, que tu aies trop bien deviné...

— Et au fond, Herminie, tu en frissonnes de joie autant que de peur, car son adoration, tu la lui rends bien.

Cette fois la cousinette d'Abel se cacha le visage sur la poitrine de la doctoresse sans pouvoir réprimer un douloureux gémissement.

Tout en caressant la soie de la chevelure dorée, Valérie contient sa propre émotion.

— Tu l'aimes, mon enfant, reprit-elle, comme tu ne savais pas encore que l'on pût aimer et d'un amour qui ne finira qu'avec toi — je te connais bien. Et étant trop loyale pour tricher, tu le montres, cet amour, d'une façon qui n'est encore invisible pour *Lui* que parce qu'il ne te sait pas veuve de fait.

Sa belle gorge encore convulsée, Herminie répondit :

— Tu ne me révéles que trop à moi-même, hélas ! tante chérie. Amitié de cousins ! affection fraternelle ! Oui, je le sens : des mots prononcés de bonne foi, mais des mots si pâles à côté de la vérité ! Et pourtant ce sont, entre lui et moi, les seuls mots, les seuls sentiments possibles.

— Non, ma chère petite, dit résolument la doctresse. Ce sont d'absurdes impossibilités, au contraire.

— Pourquoi ? Pourquoi ne resterait-il pas ce qu'il est devenu déjà : le meilleur, le plus cher des amis ?

— Pourquoi ? Parce que le meilleur, le plus cher ami d'une jeune femme ne fut, n'est et ne sera jamais que son mari ou son amant. Ton amant ? Votre amour est de qualité trop haute pour descendre, si un accès de folie ou de désespoir ne le précipite de sa hauteur. Ton mari ? Tu ne veux pas de lui comme tel. Ton maudit préjugé contre le divorce te le défend. Ah ! si tu voulais m'écouter !...

Herminie se redressa et mit un doigt sur la bouche de sa compagne.

— Ne m'en parle plus, ma tante, ne parlons plus jamais de cela, supplia-t-elle. Il y a plus encore que mon préjugé contre le divorce. Il y a la méchanceté et la cupidité de l'homme à qui je suis enchaînée et qui y mettrait tous les obstacles.

Et avec un geste navré qu'un flux de larmes accompagnait maintenant, elle ajouta :

— Au besoin, si l'amitié entre... mon cousin et moi n'est qu'un rêve, je le bannirai de ma vie, — oh ! pas de mon cœur, non jamais ! — mais de ma vie, et tu m'y aideras, n'est-ce pas, ma petite maman ?

— Ah ! par exemple ! protesta Valérie. Tu peux bien compter sur moi pour te traîner un jour ou l'autre, de gré ou de force, devant M. le maire ; tu n'obtiendras pas autre chose de ta tante, je te le garantis !...

A ce moment, le train stoppait dans une gare et l'invasion du couloir par des voyageurs nouveaux alerta les deux femmes. Herminie eut peur d'être surprise par Abel dans tout le désordre de son être endolori. De son nécessaire de voyage, elle tira un flacon d'eau de Cologne et se tamponna fébrilement les yeux. Pour la première fois de sa vie, peut-être, elle se sentit un peu coquette, à l'idée que de Cadornal pût lui trouver un visage décomposé. Avec l'aide de sa tante, elle se mit à consolider son admirable chevelure, légèrement défaite.

Puis, épuisée de fatigue morale, elle renversa la tête sur un des coussins apportés par le Vendéen et sembla s'assoupir. Valérie enveloppa d'un regard attendri et charmé sa fille d'adoption dont un reste d'orage douloureux soulevait encore les blanches

rondeurs de gorge sous le corsage de drap fin. Et elle ne quitta des yeux ce cher tableau que lorsque le souffle atténué de la jeune femme eut annoncé l'accalmie.

Alors elle se plongea dans une longue réflexion dont on eût pu deviner la nature, quand il lui arrivait de redresser brusquement sa tête volontaire, avec un air de défi au destin : à la fin, ayant sans doute conclu son muet soliloque à sa satisfaction, elle prit dans le tas de publications apportées par Abel un journal de modes qu'il serait inconvenant de ne pas avoir parcouru, tant sa destination était évidente.

Elle ne l'avait pas feuilleté jusqu'au bout, lorsqu'apparut de Cadorval suivi de Monique et de Thomas, chargés d'un gros fardeau. Il s'arrêta net devant le sommeil d'Herminie. Un peigne d'écaille venait de se détacher de sa coiffure, par l'effet d'un brusque cahot du train engagé sur une voie en réparation. Et avant que la doctoresse, le nez dans son journal de modes, eût eu le temps de s'en apercevoir, le massif de lumineuse chevelure s'était désagrégé et déroulé au long des épaules et des bras, encadrant d'un merveilleux halo le pur visage aux paupières closes.

Le Vendéen était doublement cloué sur place par le ravissement et la crainte de réveiller la belle endormie. A cet instant, une nouvelle secousse du train fit sursauter la doctoresse et tira Herminie de sa torpeur.

Abel entra alors résolument dans la voiture, en faisant signe à ses serviteurs de rester un instant en arrière.

On entendit distinctement la vieille Monique s'écrier :

— Oh ! la jolie dame !... l'amour de jolie dame !...

Triple éclat de rire suivi d'un regard de remontrance — pas trop sévère — du député, dans la direction de Monique. Puis, un cri de confusion d'Herminie, en se voyant inondée de l'or fluide de ses cheveux, comme Mélisande devant Pelléas.

Valérie souriait, Abel dissimulait tant qu'il pouvait son admiration :

— Ses deux amies étaient-elles disposées à faire honneur au déjeuner ?

— Oui, si c'est vraiment par petites tables, s'écria gaiement Valérie, tandis que sa nièce, rougissante, se recoiffait à la hâte.

Thomas et Monique installèrent les pièces d'une table gigogne qui s'ajustaient exactement à l'intervalle des banquettes de la voiture. Des ouvertures adroitement ménagées dans chacune des tables y emprisonnaient des gobelets d'argent et tous les éléments du couvert normal.

— Mon compliment !... très ingénieux ! proclama la doctoresse.

— Oh ! protesta le Vendéen, de quoi faire à peu près confortablement la dînette, du reste froide, hélas ! sauf pourtant...

Il se tourna pour donner un ordre à Monique, derrière qui Thomas s'effaçait, mais il dut se répéter. La vieille servante, bouche bée dans une contemplation extatique de « l'amour de jolie dame » n'avait pas entendu, d'abord. Elle repartit, tandis que Thomas distribuait entre les trois tables une partie du contenu d'une grosse bourriche : œufs

à la gelée, ailes ou cuisses de poularde, tranches de pâté truffé, friandises. Monique reparut vite, avec un plateau soutenant des tasses d'où s'échappait l'odorante vapeur d'un consommé bouillant.

— Vous faites un petit miracle ! Madame Monique, dit Herminie avec la douceur que son accent avait toujours pour les plus humbles.

La vieille domestique rit de plaisir, fit une grande révérence et expliqua que le miracle était l'œuvre de Monsieur qui avait imaginé un réchaud à essence approprié au chauffage du potage et aussi du café « pour les fois qu'il voyageait à plusieurs ».

Et puis comme elle parlait très haut, à la manière de toutes les vieilles un peu sourdes, on l'entendit s'écrier, dans le couloir :

— Jésus Dieu ! j'y suis Thomas ! Elle est toute pareille au portrait du Manoir, que Madame aime comme une Sainte-Vierge ! Seulement, plus belle, encore plus belle !

A quoi Thomas acquiesça énergiquement de la tête.

Une gaieté d'écoliers en vacances anima la dînette d'un bout à l'autre. Les deux serviteurs se tenaient à distance respectueuse. Joyeusement, la doctoresse querellait tantôt Abel qui, à son gré, mangeait et buvait trop peu, tantôt sa nièce dont les jolies quenottes étaient plus paresseuses encore. Et de l'accent des médecins de Molière, elle les menaçait des maux les plus invraisemblables, s'ils persistaient dans cet excès de... modération. Si oppressée que fût encore Herminie, elle retrouva un enjouement de jeune fille, entre sa tante, étourdis-

sante d'entrain, et de Cadorval qui lui ripostait du tac au tac. Le Vendéen forçait son tempérament, plutôt enclin à la mélancolie, pour exciter la gaieté de la jeune femme. Il brûlait de réentendre ce rire « d'oiseau dans l'aurore » qui l'avait enchanté tout à l'heure.

Quand on eut pris le café tout fumant, tante Valérie s'empara du journal de modes et en mit sous les yeux du député une page illustrée des dernières trouvailles de la rue de la Paix : des figures de femmes, hautes comme des perches à houblon, plates comme des battes d'Arlequin et vêtues de robes-chemises, tombant tout droit, sans pli ni saillie d'aucune sorte, de façon à suggérer un contenu aussi étriqué que le contenant.

Et, affectant un sérieux parfait, elle lui demanda s'il les avait gratifiées de ce magazine pour convertir les provinciales qu'elles étaient à ces « longitudes » et « platitudes » parisiennes.

Il feignit la même gravité que son interlocutrice, en lui présentant ses profondes excuses. D'après ce qu'il en avait pu juger déjà, elle et sa nièce n'étaient pas du troupeau des brebis de Panurge qui obéissent servilement aux commandements capricieux, absurdes et intéressés des couturiers légitimement dénommés « faiseurs ». Elles s'habillaient selon leur physionomie, leur taille personnelle ; elles demeuraient en harmonie avec leur nature, avec la Nature, la pourvoyeuse des plus merveilleux modèles possibles, l'éternelle école de Beauté.

— Mais, objecta Herminie, où est la vérité, en pareille matière ? Ne prétend-on pas que la beauté

est affaire de pure convention, changeant avec les latitudes et les habitudes ; à preuve, par exemple, les négresses qui portent leurs anneaux aux narines et nous trouvent laides, nous qui les portons aux doigts.

— Eh bien, dit de Cadornal, j'affirme que *notre* notion de la beauté est absolument juste et que sa justesse peut se démontrer presque géométriquement, à la façon dont Pascal prétendait démontrer Dieu. Mais comme il s'agit de l'ajustement de la toilette au corps féminin, le sujet est un peu scabreux et je ne le traiterais qu'entre hommes.

— Nous allons y être tout de suite, entre hommes, s'exclama l'irrépressible Valérie. Offrez-moi donc, mon cher Monsieur, la cigarette traditionnelle d'après déjeuner, dans le couloir, où vous pourrez être inconvenant *ad libitum*, en tête-à-tête avec le docteur Valérie Destournier...

Herminie protesta en souriant ; on la traitait en petite fille.

Mais la doctoresse, qui avait son idée, entraîna de Cadornal.

— Vous pouvez me débiter vos horreurs, dit-elle, sans les gazer.

— Oh ! dit le Vendéen, souriant, il s'agit d'une simple comparaison, mais qui, formulée par un homme, fût-il cousin au deuxième ou troisième degré, eût peut-être gêné cette pure M^{me} Saluces.

— Dites plutôt « ma cousine Herminie », voulez-vous ? fit Valérie, d'un ton significatif. Oh ! si infiniment propre d'esprit qu'elle soit, ne la croyez pas beaucoup plus prude que son dragon de vieille tante ; mais ce qui l'offense, dans tout récit un peu...

délicat, c'est de penser qu'on le lui fait peut-être avec une *intention* salissante ; voilà tout... Vous saisissez la nuance ?

— C'est parce que je la sentais, que je me suis tu devant elle, dont je ne voudrais perdre l'estime pour rien au monde.

— Vous avez d'autant plus raison qu'elle n'aime que ce qu'elle peut estimer. Maintenant, allons-y.

— Soit : il y a, quoi qu'on en dise, un critérium infailible de la beauté : c'est la Nature, qui a servi d'institutrice à tous les arts humains chargés de l'exprimer. La Nature, vous l'avez remarqué aussi bien que moi, n'use de la ligne droite, de l'angle aigu, de la surface plane que comme repoussoir à la grâce des courbes, au relief des monts, à la profondeur des vallées ou des ravins. Or, de même qu'elle a traité son sol, elle a traité le corps humain, — le corps de la femme surtout. La beauté de ce corps, elle l'a mise dans la diversité ondoyante de sa structure, dans ses lignes saillantes et rentrantes, dans le charme de ses formes élancées ou voluptueusement arrondies, dans le tissu de sa chair que les poètes ont de tout temps, n'est-ce pas ? célébré comme un assemblage de lys et de roses, délectable au toucher, sans parler de la vue, autant que la pulpe des fleurs ou que le moelleux de la soie, du satin ou du velours. Donc, étant d'accord pour octroyer la palme de la beauté au paysage accidenté, par rapport au terrain plat, nous ne pouvons nous tromper en l'accordant aussi à la plasticité de l'être féminin.

— Et je vois votre conclusion, interrompit la doctoresse. Les « platitudes » de la mode d'habille-

ment actuelle, sont foncièrement fausses, mensongères et laides, étant contre nature.

— C'est bien cela ! dit de Cadorval avec cette ajoute : Ces modes de costume, qui déguisent et renient la beauté, correspondent à toutes les modes qui sévissent pour le moment, sous forme de peinture cubiste ou dadaïste, de poésie et de musique futuristes, de bolchevisme politique, qui nous viennent — en simples passantes, je l'espère, — du terrible détraquement des cervelles résultant de cinq années de guerre et de six années de paix pires qu'elle.

— Tout cela me paraît clair comme cristal de roche, dit Valérie, et j'en ferai mon profit, pour ébaubir, à l'occasion, les snobs qui affectent de se pâmer devant l'esthétique du dernier cri. Mais dites, serai-je indiscreète en vous demandant si vous êtes satisfait de votre palabre de tantôt avec le sénateur Bo, Bu...

— Bourion ?

— Oui, avec le sénateur Bourion. Il vous a longuement retenu. Aujourd'hui nos hommes d'Etat ne se contentent plus de conférences mondiales dans toutes les capitales et villes d'eaux de l'Europe. Il leur faut encore comploter en chemin de fer.

— Ça pèse moins sur le budget et c'est plus expéditif, puisque ça marche sur des roulettes, dit le député, adoptant le ton badin de Valérie.

— D'accord, mais ça ne me dit pas si vous êtes content.

Le visage d'Abel se rembrunit un peu.

— Voici, soupira-t-il. Après m'être débattu en diable, j'ai dû finir par accepter pour le 14 à Paris,

un important rendez-vous politique motivé par la question des suffragettes.

— Donc, un jour ou deux de retranchés sur nos beaux jours de Pouzauges !

— Croyez, Mademoiselle, qu'il m'en coûte plus que je ne saurais dire, — au point que j'en suis à me creuser la tête pour trouver une compensation à mon sacrifice.

— C'est tout trouvé, cher Monsieur. Une fois le sort du projet féministe réglé à la Chambre, venez vous reposer quelques jours aux Avettes avec votre cousine et sa tante...

Abel rayonna.

— Ce serait un délicieux dédommagement, en effet.

— Plus que vous n'en méritez, Monsieur, car à cette damnée politique vous sacrifiez plus que deux jours de paix au Manoir ; vous y sacrifiez votre santé. Et c'est ce que la Faculté n'admet pas, souffrez que je vous le dise.

Il se récria. On doit songer le moins possible à soi, quand on doit songer à tous.

— Tut, tut, tut ! fit la doctoresse. Que faites-vous du *primum vivere* sans quoi on a bien vite fini de songer à qui ou à quoi que ce soit ?...

Elle lui rappela les inquiétudes maternelles auxquelles il avait incidemment fait allusion ce matin. Leur cause n'avait pas encore disparu tout à fait. Elle l'observait sans qu'il s'en doutât. Son père lui avait transmis les germes de son mal. Elle le lui affirmait crûment, « d'homme à homme », quitte à s'avouer en défaut, au Manoir, où il lui permettrait sans doute de l'ausculter à fond, pour qu'elle

put confirmer ou infirmer ce diagnostic superficiel. Le développement du mal héréditaire lui semblait avoir été enrayé par les soins incessants d'une mère vigilante. Mais elle, — la doctoresse — en avait deux ou trois fois noté des traces encore obstinées sur ses pommettes en fièvre, — et précisément aux instants où la préoccupation politique le surexcitait. Casse-cou ! casse-cou !

Le Vendéen écouta sans sourciller l'amicale homélie.

Sous bénéfice d'inventaire, Valérie lui prédisait malheur s'il ne se gardait de tout excès d'émotion. Il devait s'efforcer de prendre moins à cœur sa mission politique, de modérer un beau zèle qui pourrait l'épuiser avant l'heure — et il serait bien avancé alors ! Elle lui prescrirait, après un examen plus attentif, les précautions à prendre. Consultait-il périodiquement son médecin habituel ?

— Je n'en ai guère le temps, bonne doctoresse, mais encore moins le besoin. Je me sens très fort, quoi que vous en pensiez.

— Fort d'une illusion, d'une passion du bien public qui peut vous consumer au degré même où elle vous exalte. Dans tous les cas, puisque vous faites la « grève du malade » vis-à-vis de votre médecin ordinaire, il ne se plaindra pas de ma concurrence désintéressée.

De Cadornal se déclara profondément touché de l'intérêt que lui témoignait Madame la doctoresse Tant Pis.

— C'est tant mieux d'être tant pis, dit Valérie : rien n'incite plus à la prudence. Et je réclame le droit d'être prudente pour vous, le droit que donne

la vive amitié qui nous lie déjà tous les trois, n'est-ce pas ?

— Tous les trois, confirma le Vendéen, d'un accent profond. La ferveur de l'amitié, chez moi, du moins, n'a pas attendu le nombre des années, ni même des jours...

IX.

La fin d'un voyage incidenté.

Un bref silence suivit, brusquement interrompu par les exclamations de quelques voyageurs qui regardaient aux portières. Le train venait de pénétrer dans un véritable océan de blancheur. Jusque là, les tourbillons de neige n'avaient semé dans l'air que comme des minuscules boules d'ouate déchiquetées et dispersées par le vent avant qu'elles eussent atterri. Mais dans la région plus froide qu'on abordait, il était évident que ces atomes tombaient depuis longtemps sur un sol gelé qui les retenait et où ils s'amoncelaient en minuscules Monts blancs.

— Je cours chercher Herminie, dit la vieille fille. Elle raffole de ce genre de spectacle.

A trente pas plus loin, elle rencontra sa nièce qui, attirée par le brouhaha du couloir, avait délaissé un livre, pour venir en connaître la cause. Elles rejoignirent Abel.

Les menus flocons avaient cessé d'étoiler l'espace, mais leur entassement sur les champs, sur les toits des villages ou des petites villes traversées par le train, s'étendait à l'infini.

— On dirait que le monde entier est en train de faire sa première communion, dit la doctoresse.

— Communion est le vrai mot, fit Herminie. Il n'y a rien qui m'émeuve autant. Cette neige me fait l'effet d'un immense manteau sous lequel tous frileux se rapprochent et se réconcilient.

— Comme on se rencontre ! s'écria Abel, les yeux rayonnants. Votre impression a été exprimée par je ne sais plus qui dans un poème intitulé *Les Neiges d'Antan*, par allusion aux neiges d'aujourd'hui, si vite dissoutes et muées en boue gluante par des sels chimiques dans les grandes villes.

— Si vous le savez par cœur, récitez-le-nous, mon cousin, voulez-vous ?

— Il est trop long, dit le Vendéen, mais laissez-moi un instant fouiller ma mémoire pour le passage qui met votre image en rimes... Voyons... Nous y voici :

— Ah ! si je m'en souviens ! Et de quel luxe chaste
La neige emmitouflait jusqu'aux plus humbles toits ;
Comme elle oblitérait tout déchirant contraste,
En drapant la misère aussi bien que le faste
De l'hermine qui vêt les reines et les rois !...

Chaque corniche avait sa fraise de dentelle,
Tout seuil son tapis neuf fait de tissu moelleux,
La plus vieille maison, si branlante fût-elle,
Sa mante de fourrure étincelante et telle
Qu'on en voit aux beaux corps délicats et frileux.

Tous ensemble parés de la même richesse,
Palais, taudis, prisons, lugubres hôpitaux,
Perdant leurs airs d'orgueil, d'envie ou de détresse,
Paraissaient échanger des regards de tendresse
Sous le déguisement qui les faisait égaux.

Et de même là-bas, la plus âpre colline
D'habitude farouche, en son coin reulé
Souriait maintenant à la basse chaumine,
Sa jumelle en beauté, sous la manne divine
Qui dotait toutes deux d'un dôme immaculé.

Or, pour parfaire encore et rendre universelle
Cette ère d'harmonie et de communion...

Il s'arrêta... Son souvenir était à bout. Mais cette citation ne suffisait-elle pas à marquer la coïncidence de deux pensées ?

Ses compagnes avaient écouté, très recueillies, sa voix qui, sans emphase, avait des accents si pénétrants.

— Oui, dit Herminie, ces vers sont ceux que j'aurais écrits, si j'en avais été capable, pour décrire mes sensations devant un pareil tableau.

— On demande l'auteur, dit Valérie.

— Son nom m'échappe, répondit Abel, mais il importe peu.

— Il importe, protesta la plus jeune des deux femmes. Je voudrais connaître le poème en entier pour me le répéter à moi-même, les jours de neige. Est-il dans votre bibliothèque du Manoir ?

Le député feignit de réfléchir : il ne savait plus ; mais au pis aller, il tâcherait de reconstituer toutes les strophes de mémoire et de les transcrire « pour la plus nouvelle et la meilleure de ses amies ». Il en eût trop coûté à sa modestie d'avouer que ces rimes étaient son œuvre, encore son violon d'Ingres à lui-même.

L'ombre noyait rapidement le paysage. Les am-

poules électriques venaient de répandre leur clarté tout le long du train.

— Voulez-vous que nous rentrions chez nous, dit le Vendéen. Il y a une petite surprise.

Mais ils se heurtèrent au sénateur Bourion qui les invita à l'accompagner au wagon-restaurant pour y prendre le thé. Ils devaient quitter le train avant lui qui ne débarquerait qu'à La Roche-sur-Yon, sa résidence, et il serait enchanté de bavarder un instant avec le sympathique trio.

Abel allait visiblement refuser, mais la doctoresse prit sur elle d'acquiescer pour tous. Le député lui avait parlé de Bourion comme d'un homme politique estimable qui s'intéressait, non sans générosité, à l'école-modèle du Manoir, mais que la nature avait affligé d'une langue assez longue dont il se servait quelquefois avec irréflexion. De cette propension à l'indiscrétion, Valérie voulait se servir.

En passant devant le compartiment où se trouvaient Monique et Thomas, le député s'arrêta pour leur contremander le thé qu'ils devaient leur servir dans la voiture, à eux trois, et il ajouta :

— Mais, n'oubliez pas d'en faire pour vous, mes braves ; par ce froid, il vous réconfortera.

— A la Chambre, pensa Herminie, il passe pour un hautain aristocrate !

Au five o'clock du tea-room roulant, Valérie s'émerveilla de la constante analogie des idées et des sentiments de sa nièce avec ceux de son cher cousin. Elle fit si bien que le sénateur ne manqua pas de remarquer le regard de timide et un peu inquiète tendresse des yeux couleur d'âme chaque fois qu'ils se posaient sur Abel — non plus que le sou-

rire discrètement caressant du Vendéen, quand il échangeait quelque propos avec la belle jeune femme de Marcel Saluces. Incidemment, il apprit au trio comment, en visite chez Saluces la veille, il avait su par lui et Florencie le départ de la « caravane des cousins » pour Pouzauges. C'est ce qui l'avait déterminé à avancer de vingt-quatre heures son propre voyage vers La Roche-sur-Yon, où il avait à passer cinq ou six jours. Il se réjouissait d'avoir fait un petit bout de chemin en cette aimable société.

On ne tarda guère à se quitter après d'autres politesses. Bourion recommanda au député l'exactitude au rendez-vous politique de Paris pour le 14.

— Nous nous reverrons avant cela, dit Abel, si vous voulez bien, avec M^{me} Bourion et vos deux fils, nous faire le plaisir de venir dîner au Manoir, avant notre retour à Paris.

Bourion acquiesça avec empressement. On se téléphonerait pour se fixer une date.

— Et maintenant, la surprise !... s'écria Valérie quand, avec Herminie et leur cavalier, elle se retrouva dans leur « réservé » :

— Un rien, dit le Vendéen en souriant. Un petit passe-temps encore inédit.

Il redressa la table pliante du fond de la voiture, lui donna pour rallonge la partie supérieure de la table gigogne, après avoir descendu du filet un coffret en laque ornementé d'oiseaux d'or.

— Qu'est-ce que toutes ces chinoiseries ? s'exclama la doctoresse en écarquillant les yeux tandis que du coffret de Cadorval tirait une succession de petits rectangles d'ivoire de la dimension des dominos ; de courtes baguettes de bambou ; des figures de

dragons rouges, blancs et verts et des vues représentant les saisons, les fleurs et les quatre vents de l'espace.

Patience ! patience ! Mademoiselle, il va nous en falloir une certaine dose à tous trois, d'ailleurs.

Il expliqua : On avait devant soi les éléments du *Mah-fong*, le jeu le plus populaire en Chine depuis trente siècles, mais qui était encore totalement inconnu en Europe. De même que le jeu d'échecs avait, — au dire de la légende — été inventé par un rajah pour distraire ses sujets des affres d'une famine, le Mah-Jong avait été imaginé par un pêcheur des bords du Fleuve Jaune, pour occuper d'autres pêcheurs durant les longs moments où ils attendaient l'affluence du poisson dans leurs nasses. Les Célestes, revenus depuis longtemps du fétichisme de l'isolement derrière leur Grande Muraille, avaient résolu de répandre ce moyen de distraction de par le monde dans un double intérêt : diplomatique et économique. Il s'agissait de créer un débouché universel à un article d'exportation protégé, jusqu'à nouvel ordre, contre toute concurrence et, du même coup, de populariser chez nous l'Empire du Milieu, en faisant estimer son antique et pittoresque ingéniosité. Lui, Abel, se trouvait en amicales relations avec l'ambassadeur de Chine à Paris qui lui avait fait don, il y a quinze jours, d'un des premiers exemplaires du Mah-Jong arrivés en Europe où, sans doute, le panurgisme de la mode aidant, il allait bientôt faire fureur, pour un temps. Il songeait à l'offrir à sa vieille maman comme diversion, durant les soirs d'hiver, à ses parties de bridge ; mais il fallait avant tout s'initier aux règles

du jeu pour lui en faciliter à elle-même la compréhension.

— De sorte, chères amies, que je vais mettre vos intelligences à contribution pour m'aider à devenir professeur de Mah-Jong, moi qui, à cette heure, ignore cette céleste science autant que vous.

— Quel piège perfide ! éclata Valérie.

Le coffret contenait les instructions voulues, imprimées en français et en anglais. Ce fut alors un joyeux concours à qui s'assimilerait le plus rapidement les fonctions des cent-trente-six pièces à mouvoir pour la construction du « mur » de chaque joueur qu'il s'agit d'abattre jusqu'à ce qu'un seul reste debout. Il y eut de nombreuses maladresses, mais surtout de la part d'Abel qui recherchait toute occasion d'entendre le rire séducteur d'Herminie et de provoquer les pointes d'humour de la doctresse. On était parfois dérangé par les titubations du train qui avançait de plus en plus lentement, tandis que devant lui, les terrassiers débayaient la voie envahie par la neige. Quand un cahot se produisait, compromettant l'équilibre de la table de jeu, c'était des prodiges de dextérité pour maintenir les pièces dans leurs positions et on s'amusait comme des enfants.

Valérie se distingua particulièrement, par sa promptitude à saisir l'ordre de disposition des pièces et fut proclamée lauréate de cette première épreuve. Puis la bataille des murs s'engagea à fond. Abel fut l'objet d'une sévère censure pour avoir essayé, vainement d'ailleurs, de tricher. Il expliqua qu'il voulait vérifier l'exactitude de cette chose qu'on affirmait : « La tricherie au jeu est fort bien

portée en Chine. On y voit une manifestation de ruse, d'intelligence plutôt admirable. Pour cette raison même, l'inventeur du Mah-Jong s'était évertué, disait-on, à établir des règles qui empêcheraient la fraude et assureraient le gain de la partie au mérite loyal». Le Vendéen savait maintenant que ce malin pêcheur y avait réussi. On l'accusa d'inventer cette histoire pour sauver sa réputation personnelle et le rappel à l'ordre ne fut pas levé.

Mais la bataille des murs s'engagea alors à fond, avec des hésitations et des erreurs qui provoquèrent de nouveaux accès de joie. A l'insu du trio, qui avait clos les rideaux des portières, d'autres voyageurs, dont Bourion, s'attardaient dans le couloir à écouter ces explosions de gaieté, si musicales, quand elles émanaient du gosier de la belle châtelaine des Avettes. Finalement, la doctoresse resta maîtresse du champ de bataille et se vit conférer le prix d'honneur attesté par une cigarette qu'elle alla fumer au-dehors. Suivant ses prévisions, elle n'eut pas trop de peine à y rencontrer Bourion. Il lui avoua qu'il avait écouté rire, avec délice, sa charmante nièce. Justement, au bout du couloir Herminie et Abel s'extasiaient maintenant devant l'éblouissement de la neige sous la lune qui, tantôt la colorait de reflets d'or, tantôt de lueurs pareilles à autant de roses épanouies dans un immense lac de lait.

— Comme ils font bon ménage, ces deux cousins au troisième degré, dit Valérie. Ne trouvez-vous pas, Monsieur, que je devrais avoir l'œil sur eux ?

Le sénateur eut un air un peu ahuri,

— Ils ont une tante bien compromettante, songea-t-il.

Tandis que la doctoresse procédait à ce soliloque muet :

— Mon mot, et tout ce que ce bon sénateur a vu et entendu aujourd'hui et ce qu'il verra et entendra en dînant au Manoir, il le rapportera à Saluces et Florencie, dès son retour à Paris, où il doit les revoir — il nous l'a dit — avant la réunion des républicains conservateurs des deux Chambres. Autant de graine de divorce semée à l'un des deux bons endroits. Nous avons refusé les services de GrosPierre : on a lancé à nos trousses un brave homme qui aime à jaser, c'est-à-dire un autre espion, mais inconscient et désintéressé, celui-ci, donc d'autant plus croyable. Ah ! mon trésor de nièce, tu recules devant le divorce et le bonheur. On t'y conduiras bien, va !

Quand ce Machiavel en jupon eut rejoint de Cadornal et Herminie, celle-ci, qui possédait à fond la langue anglaise, parlait à Abel d'un roman de l'Américain Bret Harte dont un chapitre dépeignait, avec une rare puissance d'évocation, la vie hivernale des montagnards de la Nébraska, souvent bloqués chez eux de façon hermétique et pendant des semaines, par des avalanches de neige titanesques. Quant au fantastique des épisodes dont l'écrivain yankee corsait ses saisissantes descriptions, elle les lui laissait pour compte, l'impossible mélodrame n'étant pas de son goût.

— Impossible ! objecta Abel. Voulez-vous que je vous convainque que le romancier le plus auda-

cieux est incapable d'inventer quoi que ce soit d'irréalisable ?

— Je ne demande qu'à m'instruire, fit modestement M^{me} Saluces.

— Voici : Nos mouvements physiques sont rigoureusement circonscrits, n'est-ce pas ? dans l'espace par les infranchissables limites de notre planète. Bien. Mais dans le domaine spirituel, notre pensée, nos conjectures ne sont-elles pas tout aussi strictement confinées entre les bornes du possible ? Ecoutez ceci : le soi-disant inventeur d'un produit, d'un procédé, d'une mécanique, d'un mode de communication, de n'importe quoi, n'a rien inventé du tout. Instigué par nos besoins, il a simplement découvert et appliqué à leur satisfaction les matériaux fournis par la nature et qui étaient là à l'attendre. La nécessité d'un abri lui a révélé le bois, la pierre, le fer prédestinés à la construction de sa maison. Dans le domaine immatériel, c'est exactement la même chose : l'homme est incapable d'imaginer au-delà du possible, c'est-à-dire au-delà de ce que ses facultés spirituelles ont mis à sa portée. Celui, qui dans l'espace, voudrait passer de la Terre à la planète Mars, par exemple, tomberait dans un gouffre sans fin. Celui qui voudrait employer ses facultés de perception mentale ou d'induction native à la conception d'une impossibilité se cognerait et se briserait le crâne à un plafond qui constitue l'obstacle inflexible de l'entendement humain. Cela pourrait se développer à l'infini. Me suis-je suffisamment fait comprendre ?

— A tel point, répondit Herminie, que je vais tirer une assez grosse conséquence de votre raison-

nement. Si vous n'étiez pas croyant, je vous somnerais de le devenir à l'instant même, car Dieu ne peut être une simple invention du cerveau humain ; c'est une réalité certaine, du moment où l'homme ne peut supposer que ce qui fut, est ou sera.

— Bien déduit, répondit Abel. Je ne m'attendais pas à tant de logique de la part de...

Il cherchait un mot qu'il ne trouvait pas.

— De la part d'une si jeune et si jolie femme, suggéra malicieusement Valérie, mais écoutez donc cet amendement d'une femme qui n'est plus ni jeune, ni jolie : Vous et Herminie, vous concevez une divinité chrétienne ; moi, un dieu à ma façon, un bon diable de dieu sans analogie avec le terrible Dictateur invisible qui, par exemple, s'oppose, par des lois contre nature, à l'union de deux êtres manifestement faits pour s'unir. Eh bien, puisque je n'ai pu, plus que vous, me forger un dieu impossible, lequel est le vrai, s'il vous plaît, le vôtre ou le mien ?

Les yeux couleur d'âme exprimèrent presque de l'épouvante ; ils implorèrent Valérie de ne pas pousser plus loin l'expression de son intime pensée.

— Vous vous taisez tous deux, fit la doctoresse en rassurant d'un regard sa nièce sur ses intentions. Ou bien mon raisonnement vous scandalise ou il met le vôtre en déroute.

Abel qui ne pouvait comprendre encore le sens caché de ces paroles préparait une riposte, quand ils furent abordés par Monique et Thomas. Le train venait de s'arrêter en gare de Bressuire, et les deux vieux d'entendre dire qu'en conséquence de l'encombrement des voies par la neige, on n'arri-

verait à Pouzauges qu'avec près de deux heures de retard, donc longtemps après l'heure possible du dîner au Manoir. Fallait-il servir le repas supplémentaire que Monsieur avait fait préparer en cas de mécompte de l'espèce?.. De Cadorval répondit affirmativement.

— N'enverriez-vous pas une dépêche à votre chère maman pour la prévenir et empêcher qu'elle ne s'inquiète? suggéra Herminie.

Il lui sut gré de cette attention mais son cousin le capitaine Raoul Lescure s'étant chargé de venir, en voiture, accueillir le trio à la gare de Pouzauges, y aurait appris déjà, puis aurait appris à M^{me} de Cadorval, le retard et ses causes.

— Tout cela, s'écria Valérie, au beau milieu de notre petit duel philosophique. C'est le coup du Commandeur que vous me faites là. N'importe. Etant comme mon Bon Dieu, un bon diable, je vous fais crédit à votre réplique jusqu'au jour où je jugerai utile de l'exiger d'urgence.

Le Vendéen sourit, vaguement intrigué, et l'on rentra en voiture pour la dernière dînette qui s'accomplit dans le même rite que la première. La verve de la doctoresse sut la rendre aussi gaie que la première.

Les tables gigognes desservies et enlevées, le trio retomba à la douce quiétude du début de son voyage.

Les yeux mi-clos, Herminie se laissait aller, toute, au secret plaisir de la présence d'Abel, en se roidissant contre la contemplation de l'avenir.

Lui pensait : « Des années de relations mondaines ne m'eussent pas appris à connaître cette adorable

jeune femme comme cette journée d'intimité en railway. Elle est hélas ! la plus désirable et la plus inaccessible de toutes celles que j'aie ou qu'on puisse sans doute rencontrer. La plus inaccessible, à moins que ce nom de Saluces, qui semble si amer à ses lèvres et à ses oreilles, puisqu'elle ne le prononce jamais, ne puisse être échangé quelque jour.

— Pouzauges ! Pouzauges ! clamèrent des voix enrouées dans la nuit, au milieu d'un claquement de portières qu'on ouvrait et refermait.

Sur le quai de la petite gare, le capitaine Raoul Lescure, officier de belle tournure — et qui ne l'ignorait pas — accueillit son cousin Abel et ses deux compagnes. A la vue de la délicieuse Herminie, que lui présentait le député, il eut un très perceptible saisissement que la doctoresse l'aida à mettre sur le compte du froid. Une limousine les attendait tous quatre à l'extérieur, devant une seconde voiture qui emmènerait, quelques minutes plus tard, Monique, Thomas et le bagage.

La lune brillait très haut dans le ciel, au milieu de mille palpitantes étoiles qui l'entouraient comme d'une cour immense et joyeuse.

L'auto longea l'orée d'un grand bois dont les ramures dépouillées cachaient leurs formes squelettiques sous les étincelants cristaux de la neige durcie. C'était comme une forêt de diamants sous les constellations vermeilles du ciel. Certains jours de printemps, quand un dôme d'azur surplombe la terre qui soupire d'aise dans la pleine lumière, on a l'illusion de quelque chose d'immuable que ne troubleront plus jamais ni nuages ou pluies, ni

rafales, ni ténèbres. Herminie goûtait cette même sensation de paix définitive, tandis que la voiture glissait, presque sans bruit, sur le sol gelé, à travers un paysage qui semblait figé pour longtemps dans l'or souriant de sa voûte et la blancheur fixe de ses arbres et de ses chemins. Elle en oubliait le désarroi que lui avait causé, l'après-midi, la révélation de ce qui se passait dans son cœur et celui du Vendéen. Aimer et être aimé, sans se le dire, en glissant sur la neige jusqu'au bout du monde et de la vie : elle n'eût pas rêvé d'autre bonheur...

Raoul Lescure qui avait, certes, de l'esprit, s'évertuait à le faire valoir, en propos plaisants, aux yeux d'une femme de charme si rare. Herminie ne l'écoutait que distraitement. Elle était toute à la béatitude placide de ses réflexions, qu'interrompit le brusque arrêt de l'auto devant une grande grille ouverte, en cet instant, par un gros portier réjoui et son accorte femme qui saluèrent avec une déférence affectueuse « Monsieur Abel », en lui demandant s'il avait fait bon voyage. Le député répondit avec une bienveillante familiarité et la voiture franchissant la grille parcourut cinq ou six cents mètres de jardins, pour stopper devant un large perron éclairé par des torchères de bronze. Derrière les hautes fenêtres de cette partie du Manoir, d'autres lumières étincelaient, tandis que se profilaient sur les rideaux des ombres en mouvement.

Abel devança le capitaine qui voulait tendre la main à M^{me} Saluces et à la doctoresse pour la descente de voiture. Le cœur d'Herminie battit plus fort, au moment où un domestique, en livrée

très simple, ouvrait à deux battants l'une des portes principales du château et qu'Abel lui disait d'un regard qui englobait aussi Valérie :

— Vous voici chez vous !

Elle se sentit confusément au seuil d'une phase nouvelle de son destin.

X.

L'idylle avant le drame.

Le manoir de Pouzauges, construit par un comte de Cadorval, vers la fin du XVI^e siècle, tenait à la fois du château fort, par ses deux tourelles en poivrière, surplombant le mur crénelé et le fossé qui bordaient la façade méridionale, et de la résidence patriarcale par l'ampleur et le confort de ses vastes salles plafonnées de chêne sculpté... Ses propriétaires actuels avaient doté l'habitation de l'outillage de la vie moderne, tout en respectant le pittoresque architectural de ses antiques bâtisses commandant plus d'un millier d'hectares de bois, de jardins, de serres, de riches cultures entretenues par des fermiers qui bénissaient chaque jour la famille de Cadorval pour la modération de ses loyers et l'humanité avec laquelle elle les traitait en toute occurrence, eux et leurs enfants.

A l'extrémité d'un vestibule de marbre en forme de rotonde orné d'antiques panoplies, la doctoresse et M^{me} Saluces furent introduites dans un ample salon où le pas s'étouffait sur d'épais tapis et où le passé, sous la forme de vénérables tapisseries murales et d'une cheminée flamande incendiée d'un feu d'énormes bûches, s'opposait au présent, sous la forme d'un mobilier de style récent, et

d'un éblouissant éclairage, que tempéraient des abat-jour de dentelles ou des pendeloques polychromes.

Au devant des invitées, approchait, s'appuyant sur une canne de rhumatisante, l'impressionnante personne de Juliette, comtesse de Cadornal, de stature élevée comme celle de son fils, sous une pyramide de cheveux blancs qui débordaient, de chaque côté, l'ovale d'un visage ridé, évoquant la figure des douairières de l'ancien régime, à cette différence près qu'une souveraine bonté y rayonnait, au lieu des airs si hautains de l'aristocratie d'avant la guillotine.

— Vous voici enfin, méchants retardataires ! s'écria-t-elle en enveloppant le trio d'un regard profondément affectueux.

Et comme Abel allait lui présenter ses compagnes :

— Inutile, dit-elle, en saluant M^{elle} Destournier de son nom. Comment ne reconnaîtrai-je du premier coup d'œil la fille de Mathilde, l'inoubliable amie de ma jeunesse ?

Elle ouvrit à Herminie des bras maternels et s'efforçant de dissimuler une émotion grandissante, l'embrassa à pleines joues, puis, attirant la jeune femme sous la clarté d'une lampe, elle l'éloigna d'elle à longueur de bras pour la mieux dévisager.

— Mathilde !... Mathilde elle-même telle que je la vis pour la dernière fois aux Avettes. Mais Mathilde plus charmante encore si c'est possible, comme l'eût souhaitée sa mère !... Tout mon autrefois qui rentre ici avec vous, ma chère, chère Madame Saluces...

— Herminie, rectifia Valérie, tandis que sa nièce

rougissante pressait avec ferveur la main osseuse et nerveuse de M^{me} de Cadorval.

— Vraiment ? dit-elle, radieuse, vous voulez bien que je vous nomme tout de suite ainsi ? J'en meurs d'envie, vous m'êtes si peu étrangère. Seulement vous me pardonneriez s'il arrive parfois à ma vieille langue de fourcher et de prononcer « Mathilde ». On s'y tromperait, bien que vous surpassiez encore celle qui fit autrefois la joie de mes yeux et de mon cœur. Ah ! Abel, tu avais raison de me l'écrire : on pourrait chanter devant Herminie ce que tu as plus d'une fois chanté devant le portrait de Mathilde.

— Vous avez donné des sérénades à la miniature de ma mère ? dit la jeune femme de plus en plus émue.

— Et des aubades par surcroît, je gage, hasarda gaiement la doctoresse.

— Oui, Abel, insista sa mère, tu sais bien : cette vieille romance italienne...

— Nous reparlerons de cela plus tard, répondit, confus, le Vendéen qui, par diversion, demanda à sa mère si elle ne trouvait pas à ses deux compagnes un air fatigué, après leur long voyage.

— Herminie est fraîche comme une rose qui vient d'éclore, protesta la vieille dame, et sa tante...

— Comme un bluet du mois dernier, dit Valérie. Pourtant M^{me} de Cadorval s'offrit à conduire elle-même ses hôtes à leurs chambres.

— Oh ! ma pauvre maman, fit Abel, ma belle-sœur Marthe pourrait se charger de ce soin.

— Ou ma femme ? dit Raoul Lescure.

— Toutes deux tombaient de sommeil et je les ai forcées à aller se coucher, objecta la vénérable

maman. Et d'ailleurs, je tenais à avoir à moi toute seule Herminie et M^{elle} Valérie, à leurs premières minutes sous notre toit.

Elle pria Raoul de sonner Francine et Jeanne les deux chambrières qui allaient être affectées au service d'Herminie et de sa tante ; et quelques instants plus tard, les trois dames et les servantes, après avoir traversé deux ou trois pièces artistement décorées, prirent place dans un ascenseur qui les débarqua au second étage, et en face de l'appartement réservé aux invitées : deux grandes chambres flanquées chacune d'une salle de bain et séparées par un salon-boudoir décoré avec le goût le plus sûr.

On se sépara jusqu'au lendemain, M^{me} de Caderval multipliant recommandations aux deux chambrières pour que rien ne fût négligé de ce qui concernait le confort des voyageuses.

Très lasses maintenant, Herminie et Valérie, après s'être confié l'exquise douceur de leurs impressions, se quittèrent pour la nuit, en donnant ordre qu'on ne les réveillât qu'à 9 heures. Ayant congédié assez rapidement Francine, Herminie allait gagner le lit à baldaquin qui lui offrait un chaud et moelleux asile, quand ses yeux s'arrêtèrent sur un guéridon qu'elle n'avait pas remarqué encore. Une touchante surprise l'attendait. Sur la petite table qu'éclairait une petite lampe-veilleuse, une guirlande de fleurs — des Maréchal Niel — épousait le cadre en vieil or d'un délicieux portrait-miniature : celui de Mathilde de La Rochejaquelein, de sa mère, de ce lointain ange-gardien qui semblait avoir conduit Abel vers elle et l'avoir conduite vers lui, jusqu'en cette demeure qui prenait déjà figure de séjour d'élection.

Elle dut essuyer de grosses larmes, pour contempler l'image adorée de celle que la mort avait arrachée si tôt à ses regards d'enfant ; et cette image, elle l'emporta, l'installa sur une autre petite table au chevet de son lit, pour l'embrasser éperdûment, avant de s'endormir, et l'adorer au matin. Un reflet de lune, insinué entre les volets des grandes baies vitrées de la chambre, vint veiller, en lui souriant, sur le sommeil de la belle voyageuse aux longs cils noirs, encore humides de la rosée lacrymale.

... Francine, qui l'aidait à achever sa toilette le lendemain matin, était une jeune fille rousse, de mine éveillée. Son regard allait sans cesse du portrait de Mathilde au visage de sa fille. Bientôt, elle n'y tint plus et désignant du doigt la miniature :

— Excusez-moi, Madame. Comme c'est vous... et pas vous ! Vous, un petit peu plus jeune, mais un peu moins jolie !...

M^{me} Saluces remarqua avec plaisir que les de Cadornal, pas plus qu'ils ne se faisaient donner leur titre comtal par leurs domestiques, ne leur imposaient les discours à la troisième personne vis-à-vis de leurs supérieurs hiérarchiques. A haute voix elle dit :

— Ne croyez pas me flatter, Francine, il n'y a rien de plus joli qu'une mère et ce visage est celui de la mienne... Vous avez encore la vôtre ?

— Non, Madame, j'étais déjà orpheline à six mois, c'est même pourquoi M^{me} de Cadornal m'a fait élever, m'a protégée et va me doter, car je me marie après les moissons, avec Philibert, un bon fermier de Madame, orphelin lui aussi.

Et une lueur de naïve fierté passa dans ses yeux. Elle allait poursuivre ses confidences, mais Herminie, maintenant prête, la pria d'aller s'enquérir de sa tante. A cet instant même, la doctoresse, ayant frappé à la porte de sa chambre, y pénétrait en fredonnant :

— « Paresseuse fille qui sommeille encore... »

Elle se reprit :

— Déjà debout et tout équipée, ma chérie. Décidément, il n'y a plus d'enfants !

Elles s'embrassèrent et congédièrent Francine, après avoir décliné son offre de leur servir le petit déjeuner dans leur appartement.

Avant tout, Herminie voulut montrer à sa tante la délicate surprise que lui avait ménagée M^{me} de Cadorval, en faisant placer dans sa chambre le portrait maternel.

— Tu ne crois pas, demanda Valérie d'un air entendu, que quelque proche de M^{me} de Cadorval a collaboré à cette charmante attention, — pour l'ornement floral de la délicieuse miniature, tout au moins ?

La jeune femme rougit, puis remarqua une Maréchal Niel au corsage de sa compagne.

— D'où te vient cette belle rose ?

— Elle a de quoi exciter ta jalousie, hein ? Moi aussi, on m'a fleurie. Si cela vous vexe, Madame, allez faire une scène à M. Qui-de-Droit.

Descendues à l'entresol, sous la conduite de la chambrière Jeannette, elles entendirent, venant de la salle à manger du matin, le gazouillis d'un rire d'enfant et, la porte franchie, trouvèrent Abel qui faisait sauter sur ses genoux un sémillant garçonnet

aux cheveux bouclés, « l'amour d'enfant » dont il leur avait parlé en chemin de fer : le petit Jacques, le fils du capitaine Raoul. Celui-ci était là, achevant son troisième œuf à la coque, 12^o sous zéro lui ayant creusé l'appétit.

Après s'être inquiété de savoir si ses deux amies s'étaient bien reposées, le Vendéen s'interrompit de jouer « cheval » et éleva successivement son petit cavalier à la hauteur des deux dames pressées d'embrasser le chérubin. Un instant, intimidé, Jacques leva les yeux, regarda fixement Herminie, sourit, et avança une câline menotte pour lui caresser la joue.

— Vous avez déjà conquis mon mioche, Madame! clama Raoul. Tel père, tel fils !.

— Mais votre femme? capitaine, fit paisiblement Herminie. Il nous tarde de faire sa conquête à elle. Vous nous la présenterez bientôt?

Le fringant cousin d'Abel saisit la leçon. Il excusa Suzanne, sa femme, qui, ayant déjà déjeuné, était sortie pour justifier son sobriquet de « Madame Lachapelle ». Et tandis qu'Abel et ses amies s'attachaient et commençaient à se restaurer, il expliqua le surnom de la maman du petit Jacques.

A Alençon, où il était en garnison, elle avait voulu qu'ils s'installassent tous trois à deux pas d'une petite église où sa piété l'attirait deux ou trois fois par jour. Au Manoir et à cinquante mètres du château, il y avait une jolie petite chapelle de style gothique que les de Cadorval, du temps de la Révolution, y avaient fait bâtir secrètement pour y faire dire la messe pour eux et les fermiers du domaine par des prêtres non assermentés. Elle servait encore.

Un vicaire de La Roche-sur-Yon y venait tous les dimanches et jours fériés célébrer la messe pour les habitants du Manoir.

— Il paraît que votre mère y a prié autrefois avec la mienne, dit Abel, s'adressant à Herminie.

— En semaine, reprit le capitaine, la chapelle n'est jamais délaissée, quand nous sommes en visite ici, car Suzanne s'en fait donner la clef et, ayant toujours quelque chose à demander au Bon Dieu, — trop poli pour lui dire qu'elle abuse — elle y va allumer un cierge et formuler quelque requête à tout bout de champ. Cette nuit, notre petit Jacques a toussé trois fois...

— Deux fois ! dit l'enfant, avec un amusant petit geste de rectification.

— Va pour deux fois. Alors, vous devinez ce que Madame Lachapelle fait en ce moment au pied des autels.

— Elle ignore encore votre qualité et votre savoir de doctoresse, plaisanta Abel s'adressant à Valérie. C'est son excuse.

— Je vois, dit Valérie que la clientèle ne me manquera pas à Pouzauges. Viens ici, mon petit bonhomme. Bobo ?

L'enfant s'approcha mais resta muet avec de grands yeux étonnés :

— Il ne vous comprend pas, docteur, fit son père. Il faut lui demander où il a mal.

— Mal ici, dit Jacques, l'index sur sa mignonne poitrine.

— Voyez-vous, dit Raoul Lescure, c'est un nouveau système d'éducation. Plus de « bobo », de « lolo », de petits mots niais qui préparent si mal les

bambins à bien parler : le vocable juste et précis dès qu'ils bégayent. Qu'en pensez-vous, Mademoiselle ?

— Oh ! capitaine, je crois que toute petite, j'étais bourrée de petits mots niais. Trouvez-vous que j'écorche notre langue ?

— Votre avis, Madame Saluces ?

— De même que pour parler aux petits, on se penche jusqu'à eux, il me semble naturel qu'on plie son vocabulaire aussi à leur taille, qu'on mette des mots durs à leur portée en diminutifs qui les adoucissent.

— Tiens ! c'est drôle, fit le capitaine. Les grands esprits se rencontrent. Mon cousin Abel, ici présent, nous disait à peu près la même chose, un jour de cet été, à propos de l'idole de cette maison, le griffon Taki.

— Que vous connaissez déjà par ouï-dire, fit de Cadorval, et qui vous sera présenté tout à l'heure avec sa progéniture.

— Et que disiez-vous à son sujet, un jour de cet été, mon cousin ?

— Ça a si peu d'importance ! fit de Cadorval.

Le capitaine s'expliqua pour lui.

— Une après-midi d'août, un subit orage avait bouleversé Taki. Au premier éclat de tonnerre, il s'était, tout tremblant, allongé à l'extrême pour ramper et se cacher sous un bahut. A l'accalmie, le gros chrysanthème blond qui lui sert de tête, sort avec précaution de dessous le meuble, avec ses grands yeux ronds qui explorent les environs et semble nous interroger tous, tour à tour. Alors, Abel qui prétend que les chiens parlent aussi clai-

rement que les hommes, s'écria : « Il nous demande si le danger est passé, s'il peut se risquer au dehors. Regardez et écoutez son petit grognement. Il proteste contre cet effroyable vacarme. Il conçoit que nous le bravions, sans nous tapir sous les meubles, nous qui sommes des géants et ne craignons rien, mais déclare ne pas comprendre pourquoi on ne confectionne pas au moins de tout petits tonnerres, de minuscules éclairs à sa mesure personnelle, aux dimensions de sa menue niche et de son écuelle.

Raoul avait parlé tout d'une haleine.

— Eh bien, belle Madame, ajouta-t-il après avoir soufflé, ne voilà-t-il pas exactement votre idée sur le rapetissement des mots à l'usage des mioches ?

— Exprimée plus lapidairement que par moi, dit le Vendéen.

Herminie n'eut pas le temps de répondre. « Madame Lachapelle » rentrait de son court pèlerinage. Une jolie brunette, un peu boulotte, de démarche assurée, avec un air très positif jurant avec la physionomie grave ou revêche que supposait sa religiosité. Tendre épouse et mère, mais de tempérament pratique et dont la dévotion, d'ailleurs profonde, correspondait à une sorte de sentiment utilitaire. Ses assiduités au temple ressemblaient à celles des bonnes ménagères dans les grands magasins de nouveautés : elle avait la conviction de s'y procurer, par la prière, tout ce qui pouvait lui manquer, à elle et aux siens, et à ses amis, sur cette terre et tout ce qu'on peut espérer ensuite dans un monde meilleur. Il y a plus qu'on ne pense de ces ardentes croyantes dont le zèle justifie cet

ironique aphorisme : « La pratique religieuse est pour beaucoup une opération qu'ils estiment lucrative, un placement qu'ils croient de très bon rapport ».

Suzanne Lescure arrivait très essoufflée et rougie par le froid. Elle fit à M^{me} Saluces un accueil plein d'admiration, à Valérie un accueil plein d'empressement, puis embrassa avec effusion son petit Jacques qui toussotait.

— J'ai bien prié pour toi, mon mignon ! Ce soir tu ne tousseras plus.

La doctoresse avait constaté chez l'enfant une toute petite menace de bronchite et suggéra que l'efficacité de la prière serait peut-être fortifiée par quelques inhalations d'eucalyptus.

— Vous voyez que le Ciel m'a exaucée ! triompha Suzanne, puisqu'il envoie une savante à mon aide.

Et elle courut avec Jacques, à la pharmacie du Manoir, tandis qu'Herminie et sa tante, accompagnées d'Abel, allaient chez M^{me} de Cadorval s'enquérir de son état.

— Ne vous attardez pas trop, recommanda le capitaine. Il est déjà neuf heures et demie et nous avons à délibérer sur le programme des réjouissances pour aujourd'hui.

Auprès de la maîtresse du Manoir, très droite dans un grand fauteuil à dossier gothique, devant une flambée abondante de bûches, se trouvaient son frère, le vieux général retraité Maxime Lescure, haut en couleur, obèse et de mine assez rogue et la belle-sœur d'Abel, Marthe de Gauthiery, une grande fille aux cheveux cendrés, dont l'aspect

lymphatique et un peu mélancolique se soulignait de gestes pleins de douceur.

M^{me} de Cadorval reçut Herminie à bras ouverts avec des regards de plus en plus charmés, et, les présentations faites, Valérie s'inquiéta de la crise assez aiguë de sciatique qui, le matin, retenait la châtelaine dans son appartement. Elle l'engagea à substituer momentanément à sa médication interne quelques bonnes frictions au baume camphré, à l'exemple de « ces malins de Japonais qui pourraient bien être les inventeurs de la poudre ». Marthe de Gauthiery s'empressa d'aller quérir le baume.

Depuis l'entrée d'Herminie, le général Lescure, qui avait connu et peut-être aimé Mathilde de La Rochejaquelein, mangeait des yeux l'admirable fille de cette disparue. La retraite ne lui avait pourtant rien enlevé des allures du classique et pruhommesque « Scrongnieugnieu » qui eût cru manquer à son devoir et à son prestige en s'intéressant à quoi que ce soit qui n'intéressait pas son métier et en n'exerçant pas ce métier avec la rudesse de langage, les terribles roulements d'yeux et les sévérités « réclamées par la discipline ». C'est un type de chef militaire qui a presque disparu (en France du moins) avec les anciennes armées professionnelles, pour faire place, sous le régime des masses armées, à des générations d'officiers plus réellement instruits, ayant des clartés de tout et une aménité parfaite, — des officiers qui, vis-à-vis de leurs subordonnés de tous grades se comportent bien moins en maîtres qu'en pères, en frères aînés, traitant jusqu'aux simples troupiers en jeunes

camarades associés avec eux pour la défense du patrimoine commun : le drapeau. Quand on faisait observer à Abel les dissemblances qu'offraient sous ce rapport le vieux Maxime Lescure et son fils, le Vendéen répondait qu'étant de deux époques et de deux régimes militaires bien différents, ils étaient chacun de son temps, avec un très gros avantage pour l'ère nouvelle qui nous doit bien quelque compensation pour ses infériorités.

Tordant son épaisse moustache grise, le général pestait contre la goutte qui lui enflait le pied. Pour prévenir les offres de service de Valérie, il grognait :

— Qu'une femme, que ma sœur, prennent conseil d'une femme, ça va encore, bien que ça nous eût paru rigolo, autrefois, à nous autres ; mais qu'une doctoresse s'avisât de vouloir le traiter lui, un mâle, et il l'inviterait à rrr...ompre, aussi vite qu'un piou-piou qui se permettrait de demander du feu pour sa pipe à son commandant.

M^{elle} Destournier prit la chose en riant. Elle tâcherait de ne pas s'exposer à rrr...ompre ou à faire la connaissance de la salle de police...

— Oh ! dit le général, se radoucissant, avec un coup d'œil galant à l'adresse d'Herminie, s'il vous arrive de mériter mes rigueurs, faites intercéder pour vous votre nièce qui est un peu ma petite-cousine. Sacrebleu ! mes compliments, Mademoiselle, vous les choisissez bien vos nièces!. Quelle levée de punition refuserait-on à de si beaux yeux ?

— Voyons, Maxime, tu la fais rougir, la jolie nièce, intervint M^{me} de Caderval. Venez ici, ma chère Herminie, que je vous protège contre ce brutal !

Et, forçant la jeune femme à s'incliner pour recevoir un gros baiser maternel, elle se tourna vers son frère.

— Vous, Maxime, n'oubliez pas que c'est moi qui suis général et même généralissime ici. Je vous inflige deux heures de consigne... Rrr...omez !

A la fois égayé et penaud, Maxime, le doigt sur la couture du pantalon, fit mine de rompre en faisant le salut militaire, mais Herminie intercédâ pour lui en riant, et obtint sa grâce.

— Vous voyez, dit-il, belle Madame, que personne n'a rien à vous refuser.

A ce moment, Abel, un instant absent, rentrait tenant à la main une ravissante petite bête en laquelle les deux visiteuses reconnurent « l'idole de la maison ».

A la vue des deux étrangères, le griffon se mit à aboyer furieusement, en gigotant aux mains d'Abel pour essayer de se libérer.

— Pas très sociable, cette petite merveille ! dit Valérie.

— C'est, répondit Abel, que Taki adore exclusivement ses maîtres et qu'il en veut à tout nouveau venu susceptible de lui disputer leurs attentions. Ecoutez le reproche que m'adressent ses yeux : « Encore du monde ! des intrigantes, des intruses ! Je ne te suffis donc pas comme tu me suffis ! » C'est un amour bien exigeant je vous l'accorde, mais n'oublions pas ce détail : si j'étais très pauvre et que vous eussiez tous les milliards de la terre, mes amies, ce petit, comme tous les chiens, vous ferait le même méchant accueil.

— Un estomac sur quatre pattes ! grommela le général.

— Avec un cœur tellement maître de l'estomac, riposta Abel qu'on n'a jamais vu le caniche d'un mendiant aveugle l'abandonner pour un Crésus et ses plantureuses pâtées... Chez les hommes, ça se passe autrement, mon cher oncle !

La doctoresse et Herminie cherchaient à pacifier Taki en le caressant. Il se hérissa d'abord et protesta bruyamment en découvrant, entre les traits noirs de sa bouche et de son petit museau en colère, des quenottes blanches comme du lait et grosses comme des grains de riz. Mais comme Herminie passait une seconde fois la main sur les poils soyeux du petit animal en lui adressant de sa voix mélodieuse des petits mots d'amitié, Taki lui tendit subitement la patte en la dévisageant avec une complaisance inattendue du coin, en amande, de ses yeux magnifiques et vraiment humains.

— Par exemple ! s'écria M^{me} de Cadorval, il vous fait une déclaration à son tour, comme le général !

Et, attirant Taki sur ses genoux :

— C'est bien la première fois que tu fais tout de suite « camarade » avec une inconnue. Quelle enjôleuse, n'est-ce pas ?

Sur les genoux de la vieille dame, le petit chien se dressa de toute sa hauteur, une patte de devant sur l'épaule de sa maîtresse, l'autre repliée sur elle-même, tandis que d'un mouvement lent de pendule, il dodelinait de la tête et promenait un regard perplexe d'Herminie à M^{me} de Cadorval et *vice versa* :

— Que n'avons-nous nos kodaks, ma tante, s'écria Herminie, il est à croquer !

— Et que pense-t-il, que dit-il dans cette pose ? interrogea Valérie, s'adressant à Abel.

— Vous ne saisissez pas ? Regardez-le bien : il se donne la forme d'un véritable point d'interrogation. Il demande : « Qu'est-ce donc que cette dame qui me sourit et devant laquelle je sens tomber ma férocité jalouse !... Que fait-elle ici ? Y est-elle pour longtemps — pour toujours ? Expliquez-moi pourquoi elle me plaît tant et tout de suite, moi qui déteste les nouvelles connaissances ? »

Et comme pour justifier cette interprétation de son muet langage, le terrible Taki daigna se laisser transférer, sans résistance, aux bras d'Herminie qui eut beaucoup de peine à préserver son visage de ses frénétiques démonstrations d'amitié.

— De plus fort en plus fort, dit M^{me} de Cadorval, en se le faisant restituer. Voilà que vous allez me supplanter auprès de mon petit gardien ! Or, sachez-le, Herminie, ce n'est pas lui que vous emporterez du Manoir, mais un de ses enfants, dont un autre est destiné à M^{elle} Destournier, n'est-ce pas, Abel ?

— A condition, répondit le député en souriant, que M^{me} la doctoresse s'engage à lui épargner les horreurs de la vivisection.

— Je ne vivisectionnerai jamais que de vils bipèdes, dit Valérie, avec un regard comique dans la direction du général.

Marthe de Gauthiery rentrait avec le baume antisciatique commandé. Elle avait été chargée, en passant, par le capitaine, d'inviter Abel et les deux

dames à le rejoindre au plus vite, pour une partie concertée entre Suzanne et lui. Herminie qui quittait, la dernière, M^{me} de Cadorval en la remerciant avec effusion de lui avoir donné l'image maternelle pour compagne de chambre, jeta un cri de surprise à la vue de la précieuse miniature adossée à un petit chevalet, sur le marbre d'une console.

— Vous supposez que j'ai eu la cruauté de vous la reprendre, Herminie, dit la vieille dame. Rassurez-vous : elle vous restera durant tout votre séjour au Manoir. Celle-ci n'est qu'une copie.

— Une copie ! mais on s'y méprendrait !

Elle avait saisi le portrait et, l'examinant de tout près, ne vit de différence avec l'original que dans la fraîcheur des couleurs.

— C'est une réplique remarquable, en tous les cas ! Qui donc l'a faite ?

— Ça, c'est toute une histoire que je vous conterai plus tard, chère enfant. J'attends ma friction et vous, on vous attend impatiemment en bas. Un seul mot : votre visite me fait tant de bien que le baume aidant, je suis bien capable de descendre tout à l'heure et de passer l'après-midi avec vous tous. Adieu, mon cœur !

— Au diable, mon cœur ! marmotta le vieux général.

— Que dites-vous, terrible frère ?

— Je dis, sacrebleu, qu'il devrait être défendu d'être belle à ce point-là. C'est une torture pour un vieillard. Au revoir, ma sœur. On se retrouvera à déjeuner. Je vais traîner ma vieille goutte jusqu'à ma chambre, en maudissant cette merveilleuse petite-cousine qui rend heureux un seul homme

et fait crever d'envie tous les autres — même les ruines telles que moi !

— Trois jours de consigne, général, cria M^{me} de Cadorval, tandis que son frère s'éloignait clopin-clopant.

Le plus curieux, pensa-t-elle, pendant que Marthe la frictionnait, c'est que cette délicieuse Herminie semble plutôt agacée quand on vante sa beauté. Son mari doit être bien tranquille !...

Au rez-de-chaussée, où on l'attendait, M^{me} Saluces fut apostrophée par le capitaine.

— Les retardataires ont toujours tort, Madame. Nous avons décidé sans vous l'emploi de la matinée. Vite, votre manteau et votre toque que voici ! Vous allez nous suivre où il nous plaira.

Abel expliqua qu'on allait se rendre à pied jusqu'au grand étang — deux kilomètres de marche — dont la nappe, solidement gelée, formait une vaste clairière dans le bois cotoyé hier soir en auto. L'état du terrain interdisait le tour du propriétaire à travers le domaine, en voiture ou à cheval. Alors, rien de mieux qu'un peu de footing et une heure de patinage au clair soleil. Pour l'après-midi, plaisirs d'intérieur.

— Auxquels votre charmante mère m'a fait espérer qu'elle assisterait, dit Herminie.

— En allant à l'étang, annonça Suzanne, j'entrerai à la chapelle demander que votre espoir se réalise.

La doctoresse étouffa le rire qu'annonçait le pétitement de son regard.

On partit, les pieds emmitoufflés de chaussons, le sol étant glissant. Valérie portait un kodak en ban-

doulière ; un jeune et robuste domestique chargé de patins et de pliants, fermait la marche.

Au passage de la chapelle, Suzanne ayant insisté pour faire sa nouvelle commande au Bon Dieu, on l'y suivit. Tandis qu'elle allumait un cierge et faisait ses génuflexions devant l'autel, le Vendéen signalait à ses deux compagnes, parmi les pieux ornements, des portraits en pied, ceux des de Cadorval des deux sexes qui avaient fondé le petit sanctuaire.

A petite distance de l'orée du bois, transformé par la neige durcie en palais de stalactites, miroitait l'étang où on allait s'ébattre. Raoul voulut s'agenouiller devant le pliant d'Herminie pour l'aider à fixer ses patins. Il fut devancé par Abel.

A celui-ci, la doctoresse qui ne patinait plus, ne permettait qu'une demi-heure d'exercice, — à allure modérée encore ! — sur la surface gelée. Le Vendéen réclama, en conséquence, le privilège d'être le premier à donner la main à sa cousinette, laquelle hésitait à ses premiers pas, ayant négligé le sport hivernal depuis son mariage.

En attendant son tour, le capitaine s'élança sur l'étang avec sa femme et arracha un « bravo ! » à la doctoresse, restée sur le bord, par la hardiesse de son élan et le brio avec lequel Suzanne et lui pirouettèrent, traçant des 8 et des 3, en dansant un two-step sur le cristal de la pièce d'eau solidifiée. A trois reprises joua le déclic du kodak braqué sur eux.

La main gauche franchement posée sur le bras d'Abel, Herminie qui avait retrouvé son assurance, s'inspirait des recommandations de sa tante et réprimait l'envie de son cavalier de rivaliser de tours

de force avec l'autre couple. Le Vendéen et elle parcoururent l'espace avec des glissements lents et doux dont la grâce, comme rêveuse, contrastait avec les emportements de Raoul et de Suzanne. Ici encore apparaissait le goût d'Herminie pour le naturel. Jeune fille ou femme, elle s'était gardée de l'engouement, si général depuis la guerre, pour les danses excentriques et même pour la gymnastique rythmique. Les méthodes qui prétendent inspirer l'art des jolies poses et des mouvements harmonieux n'ont eu, jusqu'ici, qu'un résultat visible. Elles ont imprimé la même démarche oscillante, les mêmes gestes conventionnels à un nombre incalculable de femmes qui finissent ainsi par être aussi pareilles et aussi machinées qu'avions, autos ou marionnettes fabriquées en séries. Les leçons de maintien des vieux siècles ne créaient guère cette uniformité guindée qu'à la Cour ou chez une noblesse très limitée en nombre. Celles d'à-présent s'adressent à toutes les catégories sociales, au grand dam de l'individualité plastique et peut-être du charme moral, car le culte excessif de l'attitude corporelle empiète fatalement sur celui des qualités spirituelles qu'on néglige pour lui. Sans compter que le demi-nu obligé des cours de gymnastique rythmique habitue insensiblement la vierge à l'immolation de la pudeur, cette rose de la virginité.

Herminie, elle, tranchait par sa souplesse et sa grâce native et inapprêtée sur la plupart des jeunes femmes de sa génération ; et c'était un plaisir pour l'œil que de la suivre fuyant et ondoyant sans effort sur la glace, comme une biche heureuse dans un parc sans chasseur. Et inconsciemment, elle goûtait

le fin agrément de se sentir soi et non l'esclave d'une méthode omnibus.

Quand elle eut forcé Abel à la quitter, son terme d'une demi-heure écoulé, elle rejoignit les deux autres patineurs dans une course à trois au bout de laquelle Raoul voulut valser avec M^{me} Saluces. Celle-ci « l'ajourna », en riant, se disant engagée avant tout avec Suzanne. Les deux femmes tournoyèrent ensemble, l'élégante impétuosité de M^{me} Lescure faisant valoir davantage encore l'aisance simple et plus vraiment féminine d'Herminie. Puis, la nièce de Valérie accepta la main tendue du capitaine qui cria à la doctoresse : « Attention ! en garde le kodak ! » et entraîna le « sylphe de la compagnie » comme il disait, dans une longue suite de girations folles dont ils finirent par revenir, lui un peu pâli par la fatigue, elle presque à bout de souffle, mais les joues carminées de santé et d'innocent plaisir.

Valérie avait obligé de Cadorval, ses patins retirés, à se couvrir d'un châle épais et à faire les cent pas au bord de l'étang, après avoir vidé une petite fiole de cordial qu'elle avait préparé à son intention.

On reprit gaiement la route du Manoir.

— Combien de fois nous avez-vous instantanément néisés, M^{me} Saluces et moi ? demanda Raoul à Valérie.

— Zéro fois, dit-elle, en feignant un accent désolé.

— Nous n'étions donc pas gentiment assortis ?

— Si fait, mais il y avait eu d'autres bien assortis : M. de Cadorval et ma nièce, vous et votre femme — oh ! le couple parfait que vous faites ! — puis les

deux grâces et alors, hélas plus une plaque dans mon appareil !...

— Ce sera à recommencer, fit l'officier un peu dépité.

— S'il n'a pas dégelé d'ici à cinq jours, car vous repartez pour Alençon mardi prochain, m'avez-vous dit, et M. de Cadornal me signalait, il y a un instant, une saute de vent qui pourrait nous amener la pluie d'ici à ce soir.

— Au moins, vous nous avez kodakés à trois, Mademoiselle, et j'aurai une épreuve ?

— Il y aura des épreuves pour tout le monde, plus une compensation pour vous, capitaine.

— Peut-on savoir, demanda Suzanne ?

— Je me propose de vous portraicturer tous trois au Manoir : votre excellent mari, vous et votre ravissant gosse. Ça va, hein !

— C'est gentil comme tout, dit M^{me} Lescure. Au fait, si j'entrais, en passant, à la chapelle, demander que notre groupe soit bien réussi.

Valérie ne redoutait, de la part du capitaine, aucune incorrection sérieuse vis-à-vis d'Herminie. Il était gentilhomme et d'ailleurs attaché à sa femme et sans doute conscient de l'infaillibilité de M^{me} Saluces qu'il supposait tout aussi attachée à son mari. Mais, en saisissant toutes les occasions de détourner le jeune et brillant officier même d'une tentative de flirt auprès de son exquise fille d'adoption, elle épargnait à celle-ci le désagrément d'un sport sentimental qui flatte presque tous les hommes mais qui répugnait profondément à une femme trop pénétrée de la grande beauté de l'amour véritable pour souffrir qu'on en badinât avec elle.

D'autant que la doctoresse avait sur sa nièce certaines vues que nous savons.

Abel qui contait à Herminie comment, après l'avoir ausculté le matin, la doctoresse l'avait mis dans du coton, après sa demi-heure de patinage, dissuada M^{me} Lescure de la halte qu'elle projetait, la cloche du Manoir ayant commencé à sonner l'appel du déjeuner.

Un quart d'heure plus tard, on s'installait joyeusement avec M^{me} de Cadorval, le général Lescure et le petit Jacques, déjà plus valides, autour d'une table garnie de roses Maréchal Niel dont Herminie ne remercia le Vendéen qu'involontairement par la confession de ses yeux attendris.

Un grand feu de bûches projetait ses dansantes lueurs d'or sur les boiseries de la vaste salle à manger. La mère d'Abel demanda à M^{me} Saluces si elle ne se trouvait pas un peu dépaysée devant un mode de chauffage aussi archaïque. Sans doute, aux Avettes, où elle se rappelait la même vieillerie, M. Saluces et elle — les jeunes ! — y avaient-ils substitué le chauffage central comme tout le monde ?

— Détrompez-vous, chère Madame, répondit Herminie. Cette « vieillerie » m'est chère comme à vous.

— Nous avons les mêmes raisons, peut-être ? Dites-moi les vôtres.

— La principale, fit la jeune femme, est que l'ancien âtre flambant me semble comme un dernier lien avec le passé, avec la lignée des disparus.

— Justement un lien qu'il est presque cruel de briser. L'électricité, le téléphone, l'ascenseur nous

font déjà si étrangers à nos chers morts. Et pour les radiateurs, ces affreux accordéons de métal sont si laids, si laids qu'il faut les draper, les cacher honteusement !

— Tandis que ces magnifiques foyers ouverts, dit Abel, nous réunissent, nous groupent autour d'eux comme ils réunissaient, groupaient nos anciens, dont nous revoyons presque les visages se refléter dans les tableaux mouvants de ces flammes, de ces bûches qui s'écroulent et varient sans cesse de forme et de chaudes couleurs. Comme on s'explique bien que les anciens aient adoré le Feu visible, ce soleil du logis, comme un dieu !

— D'accord, fit la doctoresse. Mais écoutez une raison scientifique de préférer le vieux système au nouveau. C'est Herminie qui y a pensé la première de nous deux. Elle prétend justement que la vue du combustible ardent double son effet calorique ; alors que le moderne feu invisible le diminue. « Loin des yeux, loin des veines ».

— Et vous, savante doctoresse, vous approuvez ? demanda M^{me} de Cadorval.

— Absolument, répondit l'interpellée. Il y a là un phénomène de cette autosuggestion que la science moderne — un bon point, cette fois, pour la modernité ! — commence à classer parmi les vérités à approfondir.

— Rangez-moi parmi les autosuggestionnés, dit en riant Abel. Ayant froid, je n'éprouve de réconfort qu'à la vue du brasier rouge et crépitant où, comme dit notre cousine Herminie, l'imagination peut se tailler par surcroît tous les rêves possibles.

— Poète ! s'exclama Raoul.

— Oui poète ! grogna le vieux général.

— Nous voici quatre poètes, dit Abel : ma mère, M^{elle} Destournier, M^{me} Saluces...

— Nous sommes bien plus nombreux que cela ! dit Herminie.

— Comment cela, ma charmante ? intervint M^{me} de Cadorval.

— Mais, répliqua la jeune femme, vous avez tous lu les récits des explorateurs emprisonnés dans les glaces polaires. Tous, sans s'être donné le mot, nous content que pour se créer l'illusion de la chaleur, ils peignent des incendies ou des éruptions de volcan sur les parois de leur bateau ou de leurs huttes.

— De même, renchérit Raoul, que réduits à manger de pauvres conserves, ils rédigent les menus de succulents repas pour se faire accroire qu'ils dînent chez Lucullus.

La gaieté était générale. Même la lymphatique Marthe de Gauthiery était gagnée par le rire si frais et si communicatif d'Herminie que le général dévorait du regard, en maudissant *in petto* son âge et sa goutte devant la plus belle et la plus rieuse femme du monde.

M^{me} de Cadorval, s'étant fait conter les incidents du voyage de la veille, on en vint à parler du sénateur Bourion qu'il fut décidé d'inviter à dîner, avec les siens, pour le soir du surlendemain. Abel allait leur téléphoner, pendant qu'on prendrait le café dans une pièce contiguë à la salle à manger. Le général et son fils ayant pris le chemin du fumoir avec la doctoresse et Suzanne qui fumait aussi, et Marthe de Gauthiery étant allée vaquer à des choses domes-

tiques, M^{me} de Cadorval resta momentanément seule avec Herminie. Elle en profita pour expliquer à la jeune femme comment elle possédait une copie de la miniature de Mathilde de La Rochejaquelein.

Ce double était l'œuvre de son fils Abel qui l'avait fait, il y a quatre ans, un an avant son mariage.

— Un peintre de profession n'y eût pas mieux réussi, dit M^{me} Saluces.

— Moins bien, parce qu'il n'y aurait pas mis le sentiment d'Abel. Figurez-vous que ce grand garçon — il ne me cache rien — était absolument épris de la ravissante figure de votre mère ! Une inoffensive passion, respectueuse autant que rétrospective, mais si vive que je surpris un jour l'amoureux chantant en sourdine ce passage d'une vieille romance italienne à laquelle je faisais allusion hier soir :

Benedetta la tua mamma
Chi ti fatto tanto bella !

— Vous savez l'italien, chère Herminie ? Oui ? Alors traduisez vous-même.

La jeune femme rougit, et d'une voix un peu étranglée :

Bénie soit ta mère
Qui t'a faite si belle !

— C'est bien cela ; et il a rechanté cette phrase plusieurs fois, en achevant la copie. Jamais durant sa courte période conjugale, car c'eût été comme une infidélité envers sa pauvre femme ; mais cela lui est arrivé encore depuis la fin de son deuil.

Herminie hésita à formuler une question qui lui

brûlait les lèvres ; mais sa franchise coutumière l'emporta :

— Il fut un excellent mari, sans doute ?

— Oui, et il y eut d'autant plus de mérite, répondit la vieille dame, en baissant la voix, que j'ai eu quelque raison de soupçonner qu'il n'avait pour sa cousine que des sentiments de cousin ou de frère. Je suis si fière de parler de ce noble fils que j'ai plaisir à tout confier de ce qui le regarde à la fille de mon ancienne et inséparable amie Mathilde. La mort de mon mari m'avait laissée inconsolable ; j'étais devenue casanière et peu à peu presque impotente et ma solitude allait s'aggraver du fait de la carrière politique à laquelle Abel se préparait. Je souhaitais ardemment une compagne sympathique, par exemple en la personne de ma nièce Christine, la cadette de Marthe de Gauthiery, que j'aimais beaucoup pour sa tranquille aménité. Elle avait visiblement pour Abel plus que de l'affection et, supposant son sentiment partagé, je suggérai à mon fils un mariage qui la fixerait tout à fait auprès de moi. Mais certains indices qui échappent à tous les yeux, sauf à ceux d'une mère, me convinquirent, par la suite, que je m'étais méprise et qu'Abel s'était simplement sacrifié à mon désir, hélas !

— Sa femme en soupçonna-t-elle quelque chose ?

— Jamais ; mais maintenant que vous connaissez bien votre cousin, ma chère petite, vous savez pourquoi un vague remords se mêle à mon infinie tendresse maternelle. Et puisque sa vocation l'éloigne si souvent de moi et le rapproche de vous,

vous concevez que je le recommande à votre estime et à toute votre amitié.

Herminie retira sa main des mains de la vieille comtesse pour essuyer une perle liquide qui glissait de ses yeux.

— Chère enfant, murmura M^{me} de Cadorval, quelle petite sensitive vous faites ! M. Saluces me pardonnerait-il d'avoir fait pleurer vos beaux yeux?...

Herminie eut cette fois comme une fièvre dans le regard. Son doigt sur la bouche de la vieille dame, elle supplia :

— De grâce, chère amie de ma pauvre maman, ne me parlez plus de l'homme dont je porte le nom !

Puis, effrayée de la divulgation qui venait de lui échapper malgré elle, elle s'enfuit à l'instant où Valérie revenait du fumoir.

M^{me} de Cadorval, très agitée, déclara à la doctresse qu'elle croyait avoir touché maladroitement à une blessure secrète d'Herminie. La fille de Mathilde serait-elle malheureuse auprès de son mari — et au point qu'elle ne pouvait souffrir de l'entendre nommer ?

— Ce n'est que trop vrai, répondit Valérie ; mais puisque la pauvre enfant qui n'a jamais su feindre, vous a livré cette tristesse de sa vie, gardez-lui le secret, je vous en prie, jusqu'à...

— Jusqu'à ?

— Jusqu'à ce que je puisse vous demander votre aide pour lui rendre le bonheur.

— Pourquoi ne pas me la demander à l'instant, Mademoiselle ? Si vous saviez à quel point cette adorable jeune femme m'intéresse !

— Chut ! fit Valérie, en entendant se rapprocher le groupe du fumoir, je cours la rejoindre et compte vous la ramener dans quelques instants, provisoirement réconfortée.

Elle trouva Herminie dans leur appartement, occupée à effacer fébrilement les traces de son émoi.

— Ma chérie, dit-elle, je sais ce qui vient de se passer. Oui, tu aimes, tu te sais tout autant aimée et cela te fait de plus en plus mal, puisque tu t'entêtes à juger ton rêve irréalisable. Eh bien, nous n'avons pas le temps de nous expliquer en ce moment ; mais je te jure, foi de doctoresse, que les obstacles que tu supposes infranchissables seront franchis. Vite donc, ange de peu de foi, le sourire ! le sourire ! ou la salle de police, comme dirait le général !

A part elle, Valérie pensait :

— En somme, un nouveau pas vient d'être franchi. J'ai désormais, en la personne de M^{me} de Cadorval, une alliée qui peut devenir précieuse.

L'après-midi fut sans nuage au Manoir, sinon au dehors où les ondées prévues depuis midi dissolvaient la neige en s'escortant d'un vent violent qui promettait de sécher vite, après l'averse, les routes détrempées. On se réunit dans une spacieuse salle de jeux où le général, ennemi de toute nouveauté exotique, força son fils à lui tenir tête au billard, tandis qu'on initiait la châtelaine et Marthe de Gauthiery aux mystères du *Mah-jong*.

Les mêmes gaucheries que la veille en railway provoquèrent les mêmes gaietés, surexcitées encore par les éclats de rire du petit Jacques qui ne compre-

nait pas grand'chose au va-et-vient des pièces énigmatiques, mais se divertissait follement quand Valérie rabrouait M^{me} de Cadorval ou Marthe, lesquelles s'embrouillaient à qui mieux mieux. Assise aux côtés de la vénérable châtelaine, Herminie avait échangé avec elle une furtive et tendre pression de mains qui leur fut un baume à toutes deux.

A l'heure du thé, Abel s'absenta puis revint, précédé des joyeux abois de Taki et portant dans chaque main un des deux produits du joli griffon destinés à la doctoresse et à sa nièce qui s'en emparèrent avec ravissement et, séance tenante, les baptisèrent respectivement Nico et Frisque.

Une lancinante douleur de goutte acheva d'irriter le général, d'ailleurs battu par son fils au billard. Il pesta contre les jappements des petites bêtes qui exprimaient leur joie de vivre avec une frénésie de sensibilité inconnue des hommes, petits ou grands.

Taki avait un vrai sanglot dans la voix, en regardant Herminie dorloter Nico.

— Petit jaloux ! fit la jeune femme. Et pour le consoler, elle ajouta de sa voix, aussi caressante que ses mains :

— Ne te chagrine pas. Tu es intelligent et bon, ce qui vaut encore mieux, et tu es aimé autant que tes petits.

Le joli griffon comprit si bien que, d'un bond, descendu de son doux gîte, il se mit, dans une course ventre à terre à décrire des cercles sans cesse agrandis, au point qu'il risquait de fracasser sa fragile petite tête contre quelque angle de meuble.

Abel avait fermé les yeux, craignant ce désastre. Quand Taki se fut brusquement arrêté haletant, les prunelles hagardes, de Cadorval le souleva et le reporta à Herminie.

— Sentez, dit-il, les battements fous de son petit cœur. Un rien de plus et ce petit cœur allait se briser, — se briser de joie pour les quelques mots tendres qui ont apaisé sa jalousie et flatté sa fierté. Quel être de notre espèce a-t-on jamais vu éprouver et manifester un tel délire d'allégresse?

— J'en sais un qui en serait bien capable, plaisanta Raoul, avec un regard significatif dans la direction d'Herminie...

La doctoresse lui coupa la parole :

— Les petits chiens, dit-elle, sont dans tous les cas le salut des ménages sans enfants, qu'ils remplacent, d'ailleurs, avec avantage, car ces enfants à quatre pattes ne tournent jamais mal, eux, nous venons de le voir...

— Oh ! protesta Suzanne, vous pensez que mon petit Jacques pourrait mal tourner. Tenez ! si cette terrible pluie cessait, je courrais à la chapelle prier pour qu'il n'en soit rien.

— Ce sera pour demain matin, dit son mari en riant. Au fait, si tu inscrivais ça sur ton carnet de ménage pour ne pas l'oublier.

Feignant de ne pas saisir l'ironie du conseil, Suzanne nota flegmatiquement sur un agenda la pétition à présenter au régent de l'univers.

Elle prit volontiers part, d'ailleurs, à l'hilarité générale suscitée par son geste.

Des observations échangées ensuite sur les mérites et démérites de l'espèce canine, on ferait

une monographie du chien que l'auteur de ce livre tentera peut-être quelque jour et dont la conclusion serait fournie par ces réflexions du Vendéen :

— Un des symptômes qui permettent, malgré tout, de garder confiance dans l'avenir du monde, c'est la place importante qu'y occupe le chien depuis une vingtaine d'années. De grands ou populaires écrivains, Anatole France, Maeterlinck, Octave Mirbeau, Colette Willy n'ont pas dédaigné de faire figurer ce dévoué ami de l'homme parmi les personnages de leurs livres ou de leurs pièces de théâtre. On crée des asiles pour chiens abandonnés, des cimetières canins. On décore et on statue même tels d'entre eux dont le courage et l'intelligence contribuèrent à notre grande victoire sur les Barbares. De grands esprits luttent avec la certitude de triompher prochainement, pour préserver cette élite animale des tortures de la vivisection. Bref, la société devient de plus en plus consciente et reconnaissante de la valeur morale de cette supérieure humanité quadrupède. Elle progresse donc vers le mieux et si son détestable régime politique n'était pas là pour mettre les bâtons dans les roues...

— Le monde bipède serait aussi parfait et périrait faute de sujet de conversation, fit Raoul très égayé.

— Ça vaudrait mieux que de voir s'éterniser le monde abominable d'aujourd'hui, grogna le vieux général. Il évoqua le récent et cynique aveu du *plus honnête* parmi les ministres, à qui on reprochait de trahir une ancienne promesse électorale : « Le rôle du député est de promettre aux électeurs tout ce qu'ils désirent ; le rôle du député devenu

ministre de le leur refuser » et, anathémisant les vices et folies politiques des « temps nouveaux », il entraîna le Vendéen dans un débat dont l'effet commençait à empourprer dangereusement les pommettes d'Abel, quand la doctoresse, qui était allée chercher son kodak, mit le holà en procédant à une série d'opérations photographiques auxquelles personne, pas même les petits chiens, n'échappa.

— Encore une preuve, dit-elle, que les temps nouveaux ont du bon tout de même. Du vieux passé, on ne conservait autrefois que des images froides, compassées, dans l'interminable pose devant le peintre. Les instantanés de la photographie d'aujourd'hui laisseront à nos descendants des images vraiment vivantes, palpitantes de naturel et de vérité, saisies sur le vif tous les jours. Avec un album d'instantanés, alimenté régulièrement, on connaîtrait l'histoire exacte et complète d'un homme ou d'une famille depuis le berceau jusqu'à la tombe.

Après un dîner très animé, M^{me} de Cadorval pria Abel de lui faire entendre un morceau de violon ; et peut-être que sa nièce de Gauthiery, excellente accompagnatrice au piano, voudrait bien céder cette fois le clavier à Herminie, dont la réputation de musicienne n'était pas un secret au Manoir. Il fallut insister, car la jeune femme craignait de mal accorder son jeu à celui de son cousin, sans répétition préalable. Elle exécuta la partie de piano d'une nocturne de Chopin écrite pour les deux instruments. Elle s'en tira à la satisfaction de tous, sauf d'elle-même, car elle s'était sentie plusieurs fois distraite par le sentiment profond avec lequel son partenaire interprétait les mélancolies de

l'immortel compositeur polonais. D'aspiration à la virtuosité technique, nulle trace chez Abel, mais que de pure émotion ! Son véritable archet était son âme assurément. Et comme il avait eu raison de lui dire que la musique est le plus sublime de tous les arts, puisque seul, dans sa fluide imprécision, il exprime les exaltations mystérieuses qui se dénatureraient en se matérialisant dans le langage articulé.

— Et maintenant au tour de la cantatrice ! fit la vieille châtelaine.

Herminie se refusa exceptionnellement. Elle était en proie à un léger mais réel enrrouement.

La doctoresse fut sommée d'en guérir sa nièce dans les quarante-huit heures ; car le surlendemain, on comptait régaler les Bourion, après le dîner, du chant du rossignol. Le capitaine, qui barytonnait agréablement, proposa à Herminie d'étudier un duo à chanter avec lui. Elle se déclara inapte à autre chose qu'au solo ; et la doctoresse obligea l'officier à se faire entendre avec sa chère Suzanne, dont la voix n'était pas déplaisante, au demeurant.

En se retirant la première, la châtelaine signifia à Valérie qu'elle aurait grand besoin le lendemain matin de ses conseils médicaux, dont elle s'était si bien trouvée toute cette journée. Elle l'attendrait très tôt, puisqu'il était convenu que tous les valides se mettraient en route dès neuf heures, si la température s'y prêtait, pour la visite du domaine, puis du mont des Alouettes.

Ce livre n'ayant pas l'ambition de devenir un guide de touristes ou une succession de tableaux

pittoresques, il négligera la description des nombreux et jolis sites vendéens que, durant leur séjour à Pouzauges, M^{me} Saluces et la doctoresse parcoururent sous l'escorte que l'on sait. On pérégrinait le plus souvent en auto. Une seule fois, la veille du départ de Raoul et de Suzanne pour Alençon, ceux-ci cavalcadèrent avec Herminie dont l'incomparable grâce d'écuyère arracha au général des exclamations de colère contre le destin qui le faisait si vétuste et poussif, dans le voisinage de tant de jeunesse et de séduction.

Un jour, durant une trêve complète de son mal, M^{me} de Cadorval exprima le désir de conduire Herminie aux Sables-d'Olonne dans une limousine, dont Abel et le petit Jacques occuperaient les deux autres places libres. C'était sa toute première et unique promenade en auto, entreprise pour le seul plaisir d'avoir à ses côtés la fille de Mathilde. Elle détestait la voiture mécanique dont la vitesse de bolide brûle tant de paysages attrayants, qui est de la « vie enragée » et dont l'aspect reste barbaquement inesthétique, quoi qu'on fasse. Elle n'usait elle-même que de la victoria ou de la calèche, avec attelage de beaux steppers ayant une allure autrement mesurée, gracieuse et logique, que le lourd véhicule à essence qui semble en proie à la boulimie de l'espace, tant il en dévore.

— Et, ajouta Herminie, la voiture attelée n'est-elle pas, comme le grand feu de bûches, un autre anneau de la chaîne qui nous relie au passé ?

Le passé — celui de sa mère et de ses plus lointains ascendants — elle le confrontait, pour la pre-

mière fois, avec un pieux attendrissement sur cette terre vendéenne dont Abel, au défilé de ses sites ou de ses monuments vénérables, lui dévoilait l'esprit, lui contait l'histoire et les légendes, naïves ou farouches. En tout, l'âme des choses, plutôt que les choses mêmes, passionnait la belle descendante des La Rochejaquelein. En visitant les terres du domaine, elle avait, certes, eu plaisir à envisager la variété des aspects, la belle ordonnance des jardins, des métairies, des fermes et des cultures desservies par l'outillage agricole le plus moderne ; mais elle était surtout heureuse de noter l'altruiste souci d'hygiène et de bien-être qui valait aux plus humbles des serviteurs des de Cadornal de vivre une vie pleine d'aise et de dignité et à leurs maîtres d'être chéris comme des bienfaiteurs. « Le véritable démocrate, pensait-elle, est un article qui, décidément, se rencontre rarement sous son étiquette ».

A la grande école modèle, créée au centre du domaine pour les enfants des fermiers et pour les orphelins, elle admira comment l'éducation marchait de pair avec l'instruction, comment l'humble jeunesse était préparée, selon les capacités de chacun, soit aux métiers manuels, soit aux carrières libérales, par des cours d'enseignement secondaire, puis supérieur, dont faisaient les frais les de Cadornal et quelques amis, — petit syndicat de Mécènes qui suivait ses protégés dans la vie et fournissait aux mieux doués, si pauvre que fût leur origine, les moyens de satisfaire toute légitime ambition.

Sans doute, la pure volupté qu'éprouvait la jeune femme à aspirer cette âme des choses et des gens — l'âme des de Cadornal — ne serait bientôt plus que

comme le songe d'une seule nuit. Mais sa mémoire la garderait et lui offrirait, avec elle, un constant refuge contre la cruauté de vivre loin de ce milieu noble et charmant, le cœur lourd d'un amour sans espoir qu'elle en voulait presque à sa tante d'attiser.

XI.

Les intrigues de la doctoresse.

Valérie avait tout confié, à la vénérable châtelaine, du désastre conjugal de sa nièce, sous la seule condition qu'Abel n'en apprît rien que s'il en arrivait à le soupçonner ou à s'en enquérir directement, car pour rien au monde — la doctoresse le savait bien — la fière Herminie n'eût voulu que la révélation lui en vînt sans qu'il la provoquât. Tant pis, ou plutôt tant mieux si l'aimé devait ignorer toujours que la femme de Saluces était moralement libre. Elle n'aurait pas à livrer une lutte déchirante et stérile pour se refuser à l'acte de libération totale que sa conscience et la crainte de quelque infâmie de Saluces lui interdisaient. Et elle n'en adorerait pas moins le Vendéen, tout bas, comme dans le poème de Sully Prudhomme :

Ne jamais le voir, ni l'entendre
Ne jamais tout haut le nommer,
Ouvrir les bras pour les lui tendre,
Sur le vide les refermer
Et pourtant toujours les lui tendre,
Toujours l'aimer.

Elle ne saisissait pas encore le sens précis du manège de Valérie qui, maintenant la forçait à

répéter avec Abel, pour la chanter devant les Bourion, une élégie écrite pour la voix et le violon, qui s'y unissaient en un véritable duo d'amoureuse extase ; mais la vieille châtelaine ayant joint sa prière à celle de la doctoresse, elle avait bien dû céder.

Au jour dit, une auto amena au Manoir le sénateur Bourion, son agréable femme et leurs fils, deux jeunes hommes du dernier cri, archi-corrects de tenue mais moins soignés au moral, et dont l'aîné, Antoine, se destinait à la carrière publique de son père. Durant tout le dîner, M^{me} Saluces remarqua que sa tante ne manquait aucune occasion d'accoupler son nom et celui d'Abel. A l'heure du café, dans le salon bleu, la doctoresse apporta du cabinet photographique un tas d'épreuves des instantanés pris durant la matinée du patinage et gratifia le sénateur de deux d'entre eux représentant Herminie appuyée à l'épaule du Vendéen puis évoluant avec lui sur la glace.

Dans le duo de violon et de chant imposé par la volonté de la doctoresse, la jeune femme et le violoniste furent admirables d'expression.

— Tu me compromets à plaisir, méchante tante, devait à ce propos lui dire, le lendemain, Herminie, mi-rieuse, mi-sérieuse. *Quo vadis?*

— Vers une victoire, je crois, chère enfant. Et j'espère que les événements ne tarderont pas à te faire tout comprendre et approuver.

Or, à la fin de la semaine suivante, deux heures avant que le trio ne quittât le Manoir pour retourner à Paris, Valérie reçut de là-bas, un billet anonyme dont la provenance sautait aux yeux :

« Une entrevue avec M^{lle} Destournier était indispensable dès son débarquement au boulevard Malesherbes. Il y avait péril en la demeure. Par des indiscretions verbales et photographiques, on savait les vives sympathies nouées par M^{me} S. et M. de C. Il y avait de la poudre dans l'air. Il faudrait y parer d'urgence. »

Valérie se frotta les mains. Tout se passait selon ses calculs. A peine rentré à Paris, le bien intentionné mais un peu épais Bourion avait fait part à Saluces de « l'entente cordiale » qu'il avait remarquée durant le voyage vers la Vendée, puis au Manoir même. Il avait poussé l'étourderie jusqu'à exhiber au député de l'Oise les images qui en témoignaient. Et déjà, le bossu Florencie insinuait une vague menace destinée à conduire à quelque proposition de divorce que cette paire de coquins tenterait d'exploiter à l'aide d'un habile chantage. Tout semblait aller pour le mieux, il n'y aurait, apparemment, qu'un prix à débattre.

Mais la doctoresse s'abstint de faire part à sa nièce de l'anonyme avis. Elle attendrait que l'astucieux bossu eût vidé le fond de son sac, dans l'entrevue qu'il suggérerait. Et puis la fine mouche escomptait quelque parole ou démarche d'Abel qui aiderait à précipiter les choses. Il avait longuement conféré la veille au soir avec sa mère, et de ce conciliabule, il était sorti avec un regard qui enveloppait Herminie de tant de joie mal déguisée qu'il eût fallu être aveugle pour n'y pas voir l'aube d'une soudaine et grande espérance.

Au départ de ses invitées et de son fils, M^{me} de Caderval pressa Herminie avec effusion sur son

cœur en l'appelant « ma chère fille » avec un éloquent regard d'intelligence à l'adresse de Valérie.

On se mit en route. Dès l'installation dans le train, la main de la jeune femme, en tirant un mouchoir de son réticule, heurta un petit paquet inconnu et l'ouvrit, en jetant un cri de surprise. C'était la copie de la miniature maternelle, qu'on y avait subrepticement glissée. Elle s'accompagnait de la carte de M^{me} de Cadorval qui y avait tracé les paroles de la romance italienne :

Benedetta tua la mamma
Chi ti fatto tanto bella !

— Ma mère, expliqua Abel, a pensé que vous auriez le cœur gros, en quittant le Manoir, d'y laisser une image qui vous est naturellement si chère. Alors, elle a décidé de vous en offrir la copie. Quant à la citation, elle s'applique aussi bien à vous... paraît-il... qu'à la chère disparue.

Herminie rougit, tandis que des larmes embrumaient les yeux couleur d'âme ; avec son impulsivité coutumière, elle saisit la main d'Abel et l'effleura d'un timide baiser, en disant :

— Pour votre mère !...

Puis, sa délicieuse tête sur l'épaule de Valérie, elle exhala, les yeux fermés, un long soupir, comme un sanglot étouffé : « Tant d'amour et de bonheur qui ne seraient jamais qu'un rêve ! » pensait-elle.

La doctoresse chercha et trouva une diversion. Nico et Frisque, les deux petits griffons dont Abel leur avait fait présent étaient dans le train, sous la garde de Monique et de Thomas. Si on allait rendre visite à ces jeunes seigneurs?... On s'y rendit.

Monique tendit à « la jolie dame » un des jumeaux au soyeux poil nuance café au lait, tandis que Thomas mettait l'autre aux mains de Valérie.

Ce furent des caresses frénétiques de ces frétil-lants petits bouts d'êtres à leurs nouvelles maîtresses, puis une course folle tout au long du couloir. Des voyageurs, attirés par les abois, mettaient le nez aux portières de leur voiture pour voir s'ébattre ces charmants nains à quatre pattes manifestant le paroxysme de la joie d'être.

Comme à l'aller, le Vendéen agrémenta le voyage de retour d'une série d'agréables surprises. Et cependant une idée fixe l'obsédait que la doctoresse lut dans ses yeux. Après le déjeuner servi derechef sur les tables gigognes, Valérie invita leur cavalier à aller fumer avec elle une cigarette, tandis qu'Herminie reposerait. De lui-même, Abel l'entraîna dans un compartiment inoccupé, pour lui annoncer qu'ayant pressé sa mère de questions, il lui avait arraché la vérité sur la rupture de M^{me} Saluces avec son mari. Tout son cœur, à lui, l'attirait vers son adorable cousinette. Ses préjugés contre le divorce étaient-ils si rigoureux qu'elle repousserait cette occasion de faire un immense bonheur et peut-être de le partager ? Ces préjugés, sa mère et lui en avaient été tourmentés aussi, mais n'hésiteraient pas à les sacrifier en des circonstances aussi exceptionnelles que celles-ci. M^{elle} Destournier les croyait-elle plus insurmontables chez sa nièce ?

— Ils sont très fortement ancrés en elle, répondit la doctoresse, mais je ne désespère pas de les vaincre et vous m'y aiderez, j'en suis sûre.

Abel lui exposa alors rapidement son dessein :

dès qu'il serait débarrassé du grand débat féministe à la Chambre, il accourrait aux Avettes où, en présence de Valérie, il se déclarerait et supplierait la jeune femme de se désenchaîner totalement pour l'épouser. Ils seraient à deux pour donner assaut à ses scrupules. Qu'en pensait Valérie? Préparerait-elle la bien-aimée à sa démarche?

— Affaire de tactique, cela, dit M^{elle} Destournier. « L'attaque brusquée » vaut parfois mieux. Nous verrons.

Elle ajouta que tout dépendait de la tournure de certain entretien important qu'elle devait avoir à Paris, touchant certaines difficultés, autres que l'objection de principe, qui pourraient entraver le divorce ou le retarder. Dans tous les cas, avant son départ de Paris avec Herminie pour les Avettes, on en recauserait. Et, en attendant, elle déclara, avec une émotion profonde, qu'une pareille union ne ferait pas deux bienheureux, mais trois, car elle, Valérie, les savait si merveilleusement prédestinés l'un à l'autre et condamnés à tant de douleur, s'ils n'écoutaient pas l'appel de leur destin, que le jour de leur mariage serait le plus beau jour qu'aurait connu sa pauvre vie, à elle.

— Je m'en doutais ! dit avec effusion le Vendéen. Croyez bien, Mademoiselle, que tous vos efforts pour cacher les grâces infinies de votre cœur, sous les spirituelles fantaisies de votre esprit, ont échoué auprès de moi. Je vous observe et vous admire depuis le premier jour. Voulez-vous un aveu?... L'affection que vous m'inspirez est telle que si je n'avais pas connu cette exquise Herminie, j'eusse été capable d'appeler, comme Faust, le diable à

mon service pour que... il me rendît acceptable à M^{elle} Destournier.

Comme en période de giboulées, il y eut à la fois de la pluie et du soleil, sous le front de la doctoresse.

— Dites tout de suite, s'écria-t-elle, que puisqu'Herminie il y a, vous me confinez avec plaisir dans le rôle de Dame Marthe. Oh ! ne protestez pas ! Vous venez si gentiment de dire son fait à ma vieille que vous êtes tout pardonné. Et même je vous en sais grand gré. Jamais, depuis mon doctorat, mes oreilles n'avaient connu la douceur d'une déclaration. Pour être conditionnelle, celle que vous venez de me faire me console de bien des choses et je la garderai précieusement au fond de moi, car vous pensez bien !.. si Herminie savait, quelles scènes de jalousie à trois !..

Et elle éclata de rire, d'un rire mouillé décelant un subtil émoi de vieille fille, brusquement dédommée de son printemps perdu par le rayon d'or pâle qui venait de passer sur les cheveux grisonnants de son automne.

... Nulle surprise ne fut marquée par Herminie, quand, après l'arrivée à Paris, elle eut appris de la bouche de sa tante l'aveu et les intentions d'Abel. Mais elle sembla d'abord en proie à une panique, où le désespoir le disputait à la joie. Elle eut tant voulu prolonger indéfiniment la délectation muette à laquelle l'explosion de la vérité porterait, croyait-elle, un coup fatal, tant lui paraissaient encore invincibles les objections de principe et de fait — celles-ci surtout — à sa libération. La doctoresse finit toutefois, par vaincre sa répugnance pour l'entrevue aux Avettes proposée par le bien-aimé.

— Je serai là en tiers, dit Valérie, pour vous aider à peser sagement tous les pour et les contre. Je me serai, d'ailleurs, enquis, d'ici là, des dispositions de l'ennemi. Je ne te demande, provisoirement, que le silence et la patience, est-ce trop ?

Mais quatre jours s'écoulèrent avant que Julien Florencie n'obtint « audience » auprès de la vieille fille qui ne voulait pas lui donner l'impression d'une femme anxieuse et pressée. La palabre eut lieu quarante-huit heures avant la grande séance féministe du Palais-Bourbon pour laquelle de Cadornal avait assuré à ses deux amies des places dans la tribune présidentielle. Le claudicant secrétaire de Saluces y apporta toute sa cautèle, son intelligence, le clignotement perpétuel de ses yeux et quelque gêne qui s'efforçait à se colorer d'humilité.

Dès l'abord, il fit clairement comprendre que la besogne, dont l'avait chargé le député de l'Oise, était trop délicate (« trop honteuse », traduisit mentalement Valérie) pour que celui-ci osât s'y risquer lui-même et ne restât pas jusqu'au bout dans l'ombre derrière la « personne interposée ».

Le fait nouveau, la doctoresse le connaissait bien, n'est-ce pas ? L'évidente, l'indéniable inclination mutuelle de M^{me} Saluces et de M. de Cadornal devait les conduire infailliblement — si ce n'était déjà fait — à souhaiter et rechercher la dissolution du premier mariage. Gros sujet de préoccupation pour le patron de Florencie. Le frein qu'il avait mis à ses dépenses s'était, hélas ! bien relâché. Le prochain relevé de la banque Morisseaux révélerait qu'il avait retiré de celle-ci tout ce que M^{me} Saluces y avait laissé. Malgré qu'il touchât la moitié du revenu

des Avettes, il commençait à s'endetter. Et avec ses dépenses galantes, ses besoins s'enflaient de toutes les largesses à prodiguer pour la propagande de son parti, en vue des prochaines élections générales. Or le divorce sonnerait sa ruine, à raison de la clause du contrat conjugal qui, en pareil cas, restituait à M^{me} Saluces la totalité de son apport dotal. Il pourrait donc se voir obligé de le contrarier, de le retarder indéfiniment, en s'aidant de toutes les ressources de la chicane légale...

La doctoresse joua la surprise. Elle avait bien remarqué que M. de Cadorval et sa nièce n'étaient pas indifférents l'un à l'autre, mais de là à prévoir ce que ce « bon M. Florencie » — oh ! pardon — ce que M. Saluces prévoyait, il y avait peut-être une forte marge. Mais enfin, puisque « tout arrive », elle était disposée tout de même à entendre les conditions auxquelles le député de l'Oise subordonnerait une attitude favorable à la libération éventuelle de sa femme. Autant jouer cartes sur table, tout de suite.

— C'est mon avis, fit le bossu avec empressement et — à voix plus basse — un avis qui s'inspire plus encore, croyez-le, de l'intérêt de la charmante M^{me} Saluces que de celui de mon patron.

Et après quelques précautions oratoires, il annonça que la première des conditions de Saluces à un prompt divorce pour incompatibilité d'humeur, serait la renonciation d'Herminie à la restitution de sa dot, c'est-à-dire de la propriété totale des Avettes qu'on se partagerait par moitié.

— A combien votre estimable patron estime-t-il

les Avettes? demanda tranquillement Valérie en ajustant son lorgnon?

— A une quarantaine de millions qu'une expertise pourrait, d'ailleurs, fixer.

— De sorte que ma nièce aurait à trouver vingt millions liquides ou, comme elle ne les possède pas, à vendre les Avettes pour les réaliser. Vous, jeune homme, qui êtes la justice même, ne trouvez-vous pas cela un peu... excessif?

— Hélas ! Mademoiselle, si encore mon patron s'en tenait là !

— Quelle bagatelle rêve-t-il encore? la lune peut-être? fit Valérie.

— D'abord, Mademoiselle, répondit le secrétaire dont les petits cils battirent de plus en plus, une chose que je suis on ne peut plus confus d'avoir à vous dire, puisque, — bien malgré moi, je vous le jure ! — elle me concerne.

— Ne sommes-nous pas « camarades », Monsieur Florencie? Parlez hardiment !

— Vous savez que M. Saluces s'est mis en tête, pour les élections générales de me bombarder candidat à un siège de la Chambre où il prétend que je lui serais, comme à son groupe, d'une grande utilité.

« Ta commission sur les vingt millions que tu l'auras aidé à nous extorquer, mon petit bonhomme ! » soliloqua mentalement la doctoresse.

Puis tout haut :

— Excellente idée ! mais quel rapport a-t-elle avec notre sujet?

— Celui-ci : il y a dans la députation de la Vendée (il n'y en a pas dans celle des républicains

conservateurs de l'Oise) un siège dont le titulaire actuel ne se représentera pas. M. Saluces ambitionne ce siège pour mon humble personne et il n'y a que l'influence de M. de Cadorval qui puisse me faire admettre sur sa liste.

— Tiens, fit Valérie, franchement interloquée, est-ce que des préoccupations d'ordre aussi privé influent souvent sur le choix des candidats « au service du pays » ?

— C'est constant, hélas !

— Soit, dit la doctoresse sans sourciller. Vous savez qu'en principe je ne vous veux que du bien. Et c'est... tout ce qu'exigerait M. le député de l'Oise ?

— Il y a encore quelque chose, une chose minime ou considérable, selon les points de vue.

— Dites !

— Il faudrait qu'après les élections générales, M. de Cadorval se ralliât au programme politique de la majorité des républicains conservateurs, pour que cessât toute dangereuse discordance entre le chef et les troupes...

— Donc, qu'il fît de ses convictions personnelles un paillason sur lequel M. Saluces et ses amis s'essuieraient les pieds ?

— Pas nécessairement, Mademoiselle ; plutôt que de payer son mariage à ce prix, il aurait la ressource de résigner la direction du groupe républicain conservateur.

Faisant violence à son écœurement, la négociatrice répliqua d'un ton aimable que tout cela demandait mûre réflexion, que « rien ne brûlait », que quant

à la seconde condition de Saluces, — la condition Florencie — elle n'y voyait, pour sa part, pas grand inconvénient et aiderait volontiers à sa réalisation, moyennant que son interlocuteur gardât le secret le plus absolu sur toutes ces choses, vis-à-vis de M^{me} Saluces et de M. de Cadorval lui-même, tant qu'elle ne l'aurait pas délié de la consigne du silence.

Et elle laissa le bossu aussi enchanté d'elle qu'elle se sentait dégoûtée de lui. Elle avait prévu le chantage d'argent, non l'autre : celui qui réclamait d'Abel une capitulation de conscience dont elle le savait incapable. Pour découvrir le moyen d'échapper à ces odieuses exigences, elle se donnerait un peu de temps et n'en parlerait à Herminie qu'aux Avettes, quand il serait trop tard pour elle de reculer devant l'entrevue avec Abel et l'examen, à trois, de la situation.

Toutes deux revirent encore une fois de Cadorval avant la séance de la Chambre où elles devaient l'entendre. Il les avait conviées à déjeuner chez lui, rue Bonaparte. Elles le trouvèrent achevant une dictée à une sténo-dactylographe, orpheline de parents très pauvres, qui avait été élevée à l'école-modèle du Manoir et venait de se fiancer à un jeune et brillant ingénieur, d'origine aussi humble qu'elle et qui était le produit du même foyer de bonté et de culture. Abel leur fit goûter le charme intime de son coin de la rive gauche de la Seine et un repas de garçons, servi avec des soins minutieux par Thomas et Monique, laquelle s'inquiéta du manque d'appétit de « la jolie dame » dont elle eût embrassé les pieds si elle avait trouvé la force d'oser. En se

quittant, on se confirma le rendez-vous au Palais-Bourbon pour le lendemain.

Herminie soupirait. Elle avait remarqué qu'au cours du déjeuner, l'empressement d'Abel auprès d'elle et de sa tante avait eu plus d'une distraction. Son visage s'enfiévrant et devenait lointain, dès la moindre allusion à la partie qui allait se jouer à la Chambre. C'était alors comme une éclipse d'amour sous un nuage hostile. Brusquement, la politique apparut à la jeune femme comme une méchante rivale. Et elle se sentit au cœur une légère morsure dont elle souffrait, tout en se jugeant absurde.

XII.

Une après-midi au Palais-Bourbon.

Vingt-quatre heures plus tard, M^{me} Saluces et sa tante se trouvaient ponctuellement aux places qui leur avaient été assignées. Elles eurent la surprise de voir s'installer derrière elles, le sénateur Bourion et un de ses collègues Laurent Palmarède, désireux comme lui de ne rien perdre d'un grand débat dont l'assemblée du Luxembourg devait être finalement l'arbitre. Toutes les tribunes publiques étaient comblées, avec une abondance inusitée d'éléments féminins. Le rapide coup d'œil de la doctoresse eut vite fait de discerner, pas très loin d'elles, la tête grimaçante de Julien Florencie, et, dans l'hémicycle, le groupe républicain conservateur, assis aux confins du centre et de la gauche radicale et que dominaient le buste haut, la léonine crinière et l'ample front pâle de son chef. Herminie aperçut que la boutonnière de sa redingote avait arboré une rose : une Maréchal Niel. En échangeant de loin avec lui un salut discret, elle rougit et sourit d'aise, en se reprochant son mouvement de jalousie de la veille.

De son haut perchoir, le Président de la Chambre, qu'avait annoncé le classique roulement de tambour, donna la parole à un des secrétaires qui lut le procès-

verbal de la séance précédente, où le débat sur le projet de suffrage bisexuel avait été amorcé. Puis il prononça l'éloge funèbre du député Jougnaux, dont on venait d'apprendre la mort. Tour à tour, chaque chef de groupe se leva pour s'associer d'une voix vibrante à l'hommage rendu à la mémoire du cher, du bon, du brillant collègue défunt, sympathique même à ses adversaires. Comme pour les funérailles d'Hortelou, Abel s'abstint, cédant la parole à Saluces pour le coup d'encensoir à administrer au cadavre.

— Quel était ce Jougnaux ? demanda Herminie à Bourion.

— Un anarchiste doublé d'un véritable pître, uniquement réputé pour ses violentes interruptions, et ses gros lazzis.

— Ses adversaires qui viennent de le porter aux nues, ne pensent donc pas un mot de ce qu'ils disent ?

— Le protocole parlementaire, Madame ! dit Palmarède. Le grotesque Jougnaux, dont on s'amusait, en le méprisant, n'était-il pas un des élus du suffrage universel ?... Le peuple souverain, comme les anciens rois de droit divin, a ses bouffons, dont les grelots de folie tintent joyeusement à ses oreilles.

— Et, dit Herminie, il faut que tous les courtisans aient l'air de le pleurer, le bouffon qui les malmenait, pour ne pas déplaire à leur souverain ?

— Justement.

Ayant constaté que l'ordre du jour portait la suite de la discussion du projet féministe, le Président donna la parole au jeune député socialiste Gaspard Mouy, le cou ostensiblement étranglé par un foulard

rouge qu'on ne lui voyait qu'à la Chambre ou chez ses électeurs lyonnais. Tandis que Gaspard Mouy gagnait la tribune où il allait, avec de grands tremolos, soutenir que dans la Déclaration des Droits de l'Homme, le mot « homme » avait un sens générique englobant les droits — toujours méconnus cependant — de la femme, le sénateur Palmarède glissait entre les mains de Valérie la copie polygraphiée d'un sonnet satirique visant cet emphatique démocrate — arbitre des élégances dans le privé. La doctoresse et sa nièce lurent à deux :

L'Ami du Peuple.

Prolétaire ingénu que plaint, excite, enivre
Le dévoué rhéteur, du Lyonnais venu,
Pour flétrir les bourgeois qui s'engraissent à vivre
Des sueurs qu'à la peine émet ton torse nu.

Quand il quitte ton bourg, hâte-toi de le suivre,
L'apôtre qui chez toi paraît si mal vêtu
Qu'à ta propre pitié sa misère le livre,
Puisqu'il ne t'a rien dit de son gras revenu !

Tu le verras chez lui, loin de ton morne bouge
Lâchant avec dégoût son miteux foulard rouge,
Se cravater de blanc, se chausser de vernis,

Pour filer en auto fleurie et de grand style
Vers tel Palace en fête à riant péristyle,
Où pullulent la truffe et les belles Ninis...

Bourrée de lieux communs et de flagorneries à l'adresse des femmes du peuple, la longue harangue de Gaspard Mouy fut chaudement applaudie par l'extrême gauche et même par plusieurs des répu-

blicains conservateurs feignant de prendre au sérieux ce jeune et remuant démocrate qu'on savait dénué de toute autre conviction que celle-ci : « arriver et pour cela mettre le plus de monde possible, hommes ou femmes, dans son jeu ».

Eustache Fort, de l'extrême droite, lui donna la réplique. Il combattit le projet à un point de vue purement opportuniste. La question de droit pâlisait à côté de la question de fait. A travers toute notre histoire, les pouvoirs législatif et exécutif avaient été le monopole des mâles. Les lois saliques allaient jusqu'à exclure l'autre sexe du partage des successions particulières comme des successions politiques. Créer la suffragette quand — depuis la guerre surtout — la femme constitue la majorité de la population, ce ne serait ni plus ni moins qu'une redoutable révolution — dans les ténèbres. Fréquemment interrompu, Fort n'en développa pas moins sa thèse, avec un luxe de considérations historiques qui pouvaient avoir leur valeur, mais provoquèrent de nombreux bâillements et finirent par se perdre dans un bruit de conversations sur le cours du change, les folichonneries du bal des Quat'z Arts ou la pluie et le beau temps.

Palmarède, bien documenté, glissa à l'oreille d'Herminie qu'Eustache Fort était un gros filateur employant de nombreuses femmes au rabais. Ah ! non, qu'il ne voulait pas de la suffragette !.. elle ferait voter le minimum de salaire poussé au... maximum !

Il ne fallut pas révéler aux deux dames la pensée de derrière la tête de Chaussignac, centre-droitier, neveu d'un évêque. Il l'étala naïvement dès ses premiers mots : « Où était le salut d'un pays tel que

la France? Dans la foi. La foi avait ses plus nombreux et fervents adeptes chez les femmes. Électrices, elles ramèneraient le pays vers Dieu. »

— C'est-à-dire vers les conservateurs bien pensants, nuance Chaussignac, murmura Valérie.

Sa nièce, observa que ce plaidoyer religieux et *pro domo sua* ne provoquait aucune marque de désapprobation à l'extrême gauche.

— C'est, lui dit Palmarède, qu'elle voit en Chaussignac un allié inconscient. En travaillant pour l'émancipation politique des filles d'Eve, ne travaille-t-il pas, sans le vouloir, au renforcement de la clientèle socialiste, les ouvrières sans croyance étant aussi nombreuses que les paysannes dévotes ?

Un bref discours anti-féministe du député Serrure suivit.

— Celui-là, expliqua Bourion, doit uniquement son mandat à sa grosse fortune et sa fortune à son mariage avec une femme assez âgée pour être sa grand'mère. Sa vénérable femme, qui l'a élevé de la misère au luxe, en est venue à le mépriser. Il craint de sa part un vote de vengeance, de flétrissure, si elle devient électrice.

— La parole est à M. de Cadorval, annonça le Président.

Un grand silence se fit, tandis qu'Abel montait posément à la tribune, un mince paquet de notes à la main. Le silence ! L'attention !... Herminie se rappela cette ancienne parole de son père : « Si tristement que soient composés les Parlements modernes, celui de France a une supériorité sur tous les autres ; c'est le seul qu'impressionne parfois, jusqu'à influencer sur son vote, un beau

discours exprimant — chose si rare — une conviction profonde et *désintéressée*.

Le Vendéen commença par déclarer nettement que l'opposition qu'il allait faire au projet en discussion, n'engageait que lui. Ses objections à la mesure envisagée allaient tenter, sinon opérer, des conversions jusque dans son propre groupe (*Rires*). Puis, entrant au vif de son sujet, il rectifia le mot *réforme* qu'il venait de prononcer. L'octroi du bulletin de vote aux femmes ne serait pas une réforme mais simplement l'extension, aux dernières limites, de la plus néfaste des plaies modernes : le suffrage universel. (*Vives protestations sur de nombreux bancs*). Oh ! il savait bien à quel fétichisme, généreux chez les uns, moins altruiste chez les autres, il allait se heurter en implorant la Chambre de ne pas rendre le suffrage universel plus universel encore.

— *Une voix enrouée*. — Vous êtes de ses élus, sacrebleu !

L'orateur. — Précisément et je n'ignore pas qu'en le condamnant, je m'expose à ses foudres.

Une voix. — Pourquoi l'avez-vous sollicité, le suffrage populaire ?

L'orateur. — Pour pouvoir lui dire son fait en face, ici, chez lui ! (*On crie* : Nous ne vous le permettrons pas.)

L'orateur. — Vous me le permettrez, mes chers collègues ; autrement vous autoriseriez cette supposition que vous avez étouffé des arguments sans réplique. Vous me le permettrez, ne fût-ce que pour avoir l'occasion de me convaincre d'erreur. Souffrez que j'envisage moi-même comme une erreur cette

pensée commune à bien des hommes : « Le S. U. est intangible et impérissable du seul fait de son existence et de sa durée. » Non, ce n'est pas une indestructible arche sainte. Le premier géologue venu sourirait d'entendre conférer ainsi l'immortalité à n'importe quelle loi humaine. Les lois sont aussi fragiles que leurs auteurs. Ceux qui les font oublient que notre planète a derrière elle des milliers de siècles durant lesquels elle s'est parfaitement passée du S. U. et devant elle d'autres milliers de siècles pendant lesquels elle aura des milliers de fois le loisir, l'envie et la volonté de chercher et de trouver quelque chose de mieux ou de moins mauvais. Dans cet océan des temps, sans cesse en évolution, pour combien de gouttes d'eau comptent cinquante ou cent ans de régime électoral ?

L'autorité sereine d'Abel et le ton courtois dont s'enveloppait son ironie en imposèrent momentanément à l'assemblée déjà très nerveuse.

De Cadorval reprit, après une furtive caresse à la rose de sa boutonnière :

— Les nombreuses dames qui parent nos débats de leur présence, ne me feront pas l'injure de croire que je viens ici faire leur procès. Leur sexe vaut bien le nôtre. (*Bravos ironiques à gauche*). Je veux dire qu'au point de vue des capacités électorales et législatives, il renferme une aussi énorme proportion de non-valeurs que le genre masculin et la même petite élite compétente — une élite supérieure, du reste, à la nôtre, puisqu'à leur sagesse, à l'élévation de leur caractère, les descendantes de Jeanne d'Arc et les contemporaines de M^{me} Curie joignent des vertus que l'homme ne pratique guère.

Ce que je veux dénoncer, à la lumière de l'expérience, c'est le détestable règne — qu'on veut renforcer — du Nombre prévalant sur la Valeur, de la Quantité substituée à la Qualité. J'aperçois d'ici parmi mes honorables collègues, le père de onze enfants — cinq garçons et six filles — dont l'aîné a treize ans et le cadet quelques mois. Que penserait-il, si on l'invitait à abandonner la direction de sa maison, de sa famille, à sa progéniture, parce qu'elle est au nombre de onze et que lui et sa femme ne font que deux ? Voilà la dangereuse folie que nous avons commise, le jour où nous avons institué le S. U., et c'est la folie que l'on nous convie à amplifier encore, car tel qu'il fonctionne, le S. U. a confié la gestion de la maison aux cinq petits garçons qu'on nous prie maintenant de renforcer des six fillettes, pour achever de submerger sous le nombre la raison, la culture, l'expérience des deux adultes et jusqu'aux inspirations de leur amour paternel et maternel. (*Ricanements*).

Monsieur Gaspard Mouy. — Il n'y a que des adultes qui votent.

L'orateur. — Quelques-uns seulement. La masse électorale qui, par votre entremise, exerce le pouvoir législatif et même exécutif, n'est au point de vue du discernement politique, qu'une légion d'enfants en bas-âge, une immense *nursery* dont beaucoup de membres n'ont pas dépassé le stade du biberon. (*Violentes protestations.*)

M. Gaspard Mouy. — Vous oubliez, Monsieur, que le S. U. est la simple consécration du grand principe d'égalité jailli, il ty a près d'un siècle et demi de la sublime Révolution française!

Le président à M. Mouy. — N'interrompez pas l'orateur.

L'orateur. — Pour ma part, M. le Président, je sais gré à mon honorable collègue de ses précieuses interruptions. Il souffrira que je lui dise que sa mémoire est en défaut. La consécration du principe de l'égalité est bien plus ancienne. Elle remonte à l'antiquité, au temps où un citoyen de l'Attique mettait tous les hommes à l'unique mesure d'un même lit, coupant toute tête ou toute paire de pieds qui le dépassaient par l'effet de la nature. (*Rires et tumulte*). Et voilà précisément l'œuvre du S. U. qui ampute les différences de taille naturelles.

Plusieurs voix. — Vous insultez le peuple !

L'orateur. — Ce n'est pas mon dessein. Je crois aimer le peuple presque autant que la plupart des membres de cette Chambre, mais d'autre façon, j'en conviens avec humilité. Je l'aime comme la grouillante petite population des *nurseries*. Et c'est avant tout dans son intérêt, que je rêve de lui enlever le gouvernement de la nation où le suffrage bisexuel doublerait et davantage encore, le nombre des enfants et le péril que nous courons de les voir détruire tout l'édifice, en jouant, malgré les parents et grands-parents, avec les allumettes...

M. Gaspard Mouy. — Aristo ! Cynique réactionnaire !

Le Président. — M. Mouy, ne me forcez pas de vous rappeler à l'ordre !

L'orateur. — Qu'il soit fait grâce à l'honorable interrupteur. « Aristo » est peut-être un peu dur...

Une voix enrouée. — N'êtes-vous pas « M. le comte ? »

L'orateur. — Je l'avais oublié... Quant à l'épithète de réactionnaire, loin qu'elle m'offense, je l'accepte et même la revendique (*Cris* : Ah ! ah !) comme autrefois les révoltés des Pays-Bas contre l'oppression espagnole ramassèrent l'épithète de « gueux » pour la mettre à leur chapeau. Nul de vous n'ignore qu'en chimie, en médecine, en mécanique, la réaction est tenue pour une opération nécessaire, inévitable et bienfaisante. C'est dans le seul domaine politique, où hélas ! tant de choses et de vocables se faussent, que le mot « réaction » est dénaturé, détourné de son véritable sens pour prendre une acception péjorative...

Le chef de l'extrême gauche, debout. — Prouvez-nous que sous le régime du plus grand nombre, la maison risque de brûler.

L'orateur. — C'est par malheur trop facile. A la base du S. U. pour tous et toutes, se trouve le mensonge, le doux mensonge, si vous voulez, d'une égalité contre laquelle protestent les lois impérieuses de la nature, de la vie pratique et même de la mort ; car si vous réservez les honneurs du Panthéon à quelques-uns seulement, à d'autres vous préparez des mausolées de hauteur très variables, et à beaucoup d'autres la triste fosse commune. Et si le mensonge est à la racine du S. U., celui-ci est fatalement à la racine de tous nos maux actuels et de tous nos désastres prochains.

Une voix. — Il y a donc encore des chouans ?

L'orateur. — Plus dans le sens que l'honorable interrupteur donne aux anciens révoltés de Vendée dont j'ai l'honneur de descendre ; mais, par la volonté du S. U., il y a dans cette assemblée, trop

d'enfants, ou d'adultes dociles aux caprices de la *nursery* pour...

Une voix. — Assez d'images ! Vous calomniez abominablement l'admirable classe des travailleurs, des prolétaires. Au moins, dites franchement que, selon vous, il y a ici trop de primaires.

L'orateur. — Je vous l'ai dit plus poliment. (*Violent tumulte*).

De nombreux députés quittent leurs bancs et tentent l'assaut de la tribune.

M. Gaspard Mouy (*qui cherche à escalader la tribune, en montrant le poing à l'orateur*). — Retirez « primaires » !.. M. le Président, je demande la parole pour un fait personnel.

L'orateur. — Oh ! mon cher collègue, vous n'étiez pas visé. Chacun sait que vous avez poussé vos études jusqu'à la quatrième latine et que votre intelligence supplée...

M. Gaspard Mouy et d'autres assaillants de la tribune. — Enlevons-le ! enlevons-le !

Agitation indescriptible qui gagne la sonnette présidentielle. Les huissiers se précipitent pour protéger l'orateur. Le Président, après avoir infligé un rappel à l'ordre à M. Mouy, se couvre, fait évacuer les tribunes et suspend la séance.

En attendant sa reprise, les sénateurs Bourion et Palmarède tenaient compagnie dans le couloir à la doctoresse et à Herminie. Valérie déguisait sous la sarcastique gaieté de ses observations l'impression de mal de mer que cet orage parlementaire lui avait causée. Sa nièce, très pâle, des éclairs d'indignation dans les yeux, balançait entre l'envie de fuir le spectacle de tant de grossières violences et

celle de tenir jusqu'au bout, pour assister, du secret fluide de son cœur, la parole d'Abel, si courageuse, si claire et si « gentilhomme » jusque dans les plus cinglantes leçons qu'elle donnait.

Les compagnons des deux dames les instruisirent de plusieurs dessous piquants. Roger Naveaux, l'ultra-démocrate qui, tout à l'heure, défendait l'admirable classe des travailleurs et qui court sus tous les jours à l'infâme capitalisme, possédait une trentaine d'immeubles, outre sa luxueuse habitation personnelle de Paris. Or un tailleur de pierres ayant consacré toutes ses économies à l'achat d'un terrain contigu à ce somptueux logis, pour y exercer son métier à son compte, Naveaux était en train de recourir aux pires menaces pour se débarrasser de ce voisin, trop bruyant au gré de ses délicates oreilles, et alors que, dans le journal *Vox Populi, Vox Dei*, il célébrait constamment « la noble chanson du travail ».

— Quant au semi-communiste Lavergne, qui a si violemment pris notre Cadorval à partie, dit Bourion, voici un de ses traits : ayant acheté une auto, il a fait dresser son jardinier comme chauffeur, tout en ne lui payant qu'un salaire pour les deux emplois, si bien que les syndicats ouvriers, avertis, ont dû intervenir pour faire cesser cette exploitation de l'ouvrier par son plus attitré champion.

— M. de Cadorval sait-il ces choses ? interrogea Herminie.

— A Paris, elles sont le secret de Polichinelle ; mais ce diable d'Abel est beaucoup trop scrupuleux. Il ne veut pas descendre aux personnalités, même

quand elles sont aussi instructives. Si vous avez de l'influence sur lui, dites-le lui donc !

— Si j'avais de l'influence sur mon cousin, fit M^{me} Saluces, j'en userais, au contraire, pour l'encourager à négliger, comme il le fait, les personnalités et à se montrer en cela, comme en tout, supérieur à ses ennemis.

— Bien envoyé, mon trésor ! chuchota la doctoresse.

A ce moment passèrent et saluèrent Saluces et le bossu, qui l'avait rejoint depuis la suspension de la séance.

Le député de l'Oise qui tenait deux cartes de visite à la main, fit signe qu'il était attendu d'urgence.

Il avait en effet à subir la visite de deux de ses électeurs venus pour le sommer, sous peine de désertion au jour du scrutin, d'avoir à obtenir sans plus de délai, le bénéfice d'un bureau de tabacs pour une veuve : leur sœur et belle-sœur dont ils brûlaient d'endosser ainsi la charge à l'Etat.

— Une chose qui me frappe, particulièrement, dit Herminie c'est le contraste qui existe entre le cadre grandiose de la représentation nationale et son personnel. Serais-je pétrie de préjugés ? Dans tous les cas, j'éprouve ici la sensation d'une discordance vraiment choquante entre le majestueux aspect du Palais-Bourbon, de sa noble et sévère architecture, de ses colonnes et de ses statues de marbre, de toute sa belle et classique ordonnance et cette assemblée d'hommes qui, à quelques exceptions près, y rivalisent de débraillé dans la tenue, le langage et la conduite. On dirait un jazz-band dans le temple de Delphes.

Palmarède, qui ne manquait pas de goût, sourit et réfléchit.

— Très juste, dit-il au bout d'un instant. Le Palais Bourbon, comme tous les locaux parlementaires d'Europe et d'Amérique, a emprunté son style à l'ancien Sénat des Romains qui l'avaient emprunté eux-mêmes, en l'amplifiant, aux arts étrusque et grec. Un milieu d'aspect aussi imposant voulait le genre de costume et d'éloquence qui prévalurent aussi bien au Sénat de la République romaine que dans celui des Césars. Si le laticlave à clous d'or, porté au-dessus de la toge bordée de pourpre, y était obligatoire, la correction de l'attitude et l'élévation de l'éloquence ne l'étaient pas moins ; et rarement l'harmonie se rompait entre les personnes et le milieu.

— Tout de même, hasarda sarcastiquement Valérie, la toge ne s'accorderait guère avec le veston et le vocabulaire voyoucratique de tant de nos « honorables » démocrates.

— La magistrature et le barreau la conservent bien à travers tout, objecta Herminie.

— Oui, fit Palmarède, mais ils gardent aussi, en somme, l'ancien appareil oratoire.

— Ce que je voulais dire, fit Valérie, c'est qu'il y a tout bonnement malentendu sur le choix du lieu et que pour être bien à sa place, la Chambre d'aujourd'hui devrait siéger tantôt aux Halles, tantôt à l'Aventin de Montmartre, selon qu'elle est de mauvaise ou de bonne humeur.

Herminie songeait.

— Ai-je bien compris mes lectures ? dit-elle. Je crois y avoir appris qu'à une époque bien plus

révolutionnaire encore que celle-ci, les assemblées politiques françaises avaient encore le respect d'elles-mêmes...

— Vous voulez dire, Madame, fit Palmarède, que les orateurs de l'Assemblée nationale et de la Convention, tout en rompant sur tant de points avec le passé et ses traditions, se gardaient bien d'en faire table rase ?

— Précisément. Combien ai-je lu de discours de Saint-Just, de Camille Desmoulins, de Robespierre lui-même, sans parler des Girondins, qui se réclamaient de l'antiquité et de ses leçons à tout bout de champ et empruntaient leurs exemples, leurs images à Brutus ou à Léonidas, citant sans cesse les belles périodes de Cicéron et de Démosthène, et s'efforçant même de s'y égaler...

— Rien de plus exact, confirma Palmarède ; je ne sais plus quel historien a dit des débats de l'Assemblée nationale qu'ils participaient du Forum romain, aux jours de Claudius et de Cicéron, et que Mirabeau y était « l'homme antique dans les controverses modernes. » Et à la Convention, où le jeune Tallien portait avec ostentation la carmagnole, on avait beau voir sans cesse les éclairs du tranchant de la guillotine qui prétendait faire jaillir un monde nouveau du sang de l'ancien : paroles, gestes, attitudes s'efforçaient à se modeler sur les grandes époques de Rome et d'Athènes qui nous ont légué les types des assemblées délibérantes, de leur décor et de leur souci du bien-dire. On s'y injuriait, on s'y dénonçait même au bourreau avec élégance presque ; tout le monde y avait le sens de la dignité, avec la

culture qui révèle aux plus violents réformateurs, l'enchaînement fatal des siècles ; mais voilà !...

— Mais voilà, compléta la doctoresse, la majorité qui siège ici est une majorité de primaires déléguée par des primaires. Combien d'élus de la *nursery* soupçonnent la toge et le laticlave, ou Cicéron ou Démosthène et ce que gagne en force un langage qui a fait sa toilette, pour mériter d'être appelé « parlementaire ». C'est jeune et ça ne sait pas, comme dit — oh ! plus élégamment — notre ami de Cadorval... Mais, Messieurs, expliquez-moi donc la rage épistolaire de tant de nos députés ?

Elle avait compté plus d'une centaine de ceux-ci qui, depuis le début de la séance, et au fort même du vacarme, noircissaient diligemment du papier à lettres.

— Oh ! dit Bourion, qui lut la malice dans les yeux pétillants de M^{elle} Destournier, n' imaginez pas qu'ils soient tous en train d'écrire à leur marchand de vins ou à leur maîtresse. Quelques-uns demandent simplement des instructions à leurs principaux commettants ou à leurs agents électoraux.

— Des instructions ?

— Mais, oui, sur la façon dont ils devront voter au jour du scrutin.

— Ils n'ont donc pas de convictions personnelles ? s'écria Valérie feignant la surprise.

— Aucune...

— Et ils ne cherchent pas à s'en faire une, en écoutant le pour et le contre ? intervint Herminie.

— Laissez-moi vous féliciter, Madame, de votre

charmante candeur, dit en riant Palmarède. Notre ami Saluces l'a bien ménagée !

— Pas tant que vous croyez, répliqua vivement la doctoresse. Mais autre chose : pourquoi la plupart des députés et sénateurs — oh ! je connais des exceptions — se servent-ils du papier à en-tête parlementaire pour écrire à leur maîtresse ou à leur marchand de vins ?

— La vie est chère, Mademoiselle, et y a-t-il de petites économies ? Je sais de nos collègues dont les femmes et les filles elles-mêmes emploient le papier de la Chambre et du Sénat pour correspondre avec leur corsetière ou leur couturier, voire avec l'épicier de la famille. Se réclamer de la Chambre des députés ou du Sénat de France, ça ne fait point mal dans le paysage, et puis, je le répète, c'est de la sage économie...

— Faite aux dépens du contribuable. Dites donc, Monsieur le Sénateur, est-ce que cette jolie petite consommation de papier « usurpé » figure au budget général des dépenses ?

— Oui, Mademoiselle, mais sous une rubrique...

— Où personne ne voit goutte, je parie ?

— Naturellement, Mademoiselle. Seriez-vous aussi délicieusement... inavertie de ces choses que M^{me} votre nièce ?

La franchise d'Herminie éclata :

— Sur ce point, cher Monsieur, ma candeur s'est dissipée il y a longtemps. J'ai un jour — il doit y avoir trois ans bientôt — fait jeter au feu près d'une demi-rame de papier à lettres de la Chambre qui s'était... fourvoyée aux Avettes.

Les deux sénateurs s'entre-regardaient, quand

un roulement de tambour et un mouvement précipité les avertirent de la reprise de la séance. Chacun regagna prestement sa place. Le Président, en rendant la parole au député de la Vendée, exprima l'espoir qu'il serait écouté, cette fois, dans le calme que commandaient le respect des opinions et la dignité de la Chambre.

Avec un vague sourire, Abel suggéra que de nouvelles scènes de désordre donneraient une nouvelle justification à ses critiques contre le S. U., responsable de la conduite de ses élus. Il n'avait voulu blesser personne en dénonçant les vices de ce régime du Nombre, de la Cohue qui, sous prétexte d'égalité, abaisse l'élite au niveau de la lie (*Murmures*), alors qu'il faudrait, par l'éducation, élever peu à peu la lie, dans son intérêt même, à la plus grande hauteur possible.

Si, sous l'ancien régime monarchique, on eût confié l'exercice effectif du pouvoir royal au bambin appelé à succéder à son père décédé, il eût fallu plaindre cet innocent des aventures insensées où il eût entraîné l'Etat, faute d'une Régence, d'une tutelle chargée de gouverner jusqu'à la majorité de l'enfant. En cela, la République agit plus étourdiment que la monarchie. Elle met son gouvernail aux mains d'une grouillante multitude de mineurs que le vote bisexuel multiplierait encore ; elle se fait l'instrument de toutes les ignorances, de tous les égoïsmes, de toute l'amoralité du bas-âge cérébral. S'il n'est pas de crime de lèse-patrie qui ne finisse par obtenir de vous l'amnistie, c'est que vous émanez d'un pareil corps électoral qui s'amuse à casser et à piétiner les plus beaux jouets, comme

le Pulcinello de son guignol rosse et met en pièces le commissaire. (*De l'extrême gauche, on hurle : « La ferme ! la ferme ! »*).

Le Président rétablit difficilement le silence.

L'orateur. — Si encore on n'avait à reprocher au S. U. que des excentricités de l'espèce ! Mais ses fantaisies mettent en péril jusqu'aux conditions *sine qua non* de notre existence nationale.

Plusieurs voix. — Des faits ! des faits !

L'orateur. — Je viens d'en citer un : l'amnistie de crimes qui devraient paraître inexpiables et dont on prépare la récidive pour demain en les absolvant aujourd'hui. Mais en voici un autre, encore plus grave. Au lendemain d'une effroyable guerre qui devrait avoir guéri de leur aberration les plus obstinés pacifistes, — ces inconscients fourriers de l'invasion, — que voyons-nous ? Le service militaire, réduit aux plus imprudentes limites, menacé même d'être sacrifié à l'utopie du désarmement total, par les servants de cette masse d'électeurs-enfants qui ne demandent — c'est de leur âge — qu'à être dispensés de tout devoir possible, parce qu'à l'école, à la caserne, on ne peut plus jouer.

Le leader de l'extrême gauche debout. — Vous offensez encore une fois le peuple. Il s'est levé tout entier en 1914. (*Applaudissements prolongés*).

L'orateur. — Je vais plus loin que vous : Il se lèverait tout entier encore, dès l'instant où le péril serait là, tangible, indéniable, comme la *nursery* aide à faire la chaîne contre l'incendie que son jeu d'allumettes a suscité. Mais à défaut d'un parfait entraînement préparatoire, à quoi leur servirait ce

patriotique sursaut de la dernière minute? Hélas ! les enfants ne vivent jamais que dans la minute présente et pour des satisfactions immédiates. Ils ne savent rien de l'immense passé, de ses leçons et de tout ce qu'on peut en déduire pour l'avenir et ses pièges. Le monde date pour eux — et pour vous qui faites toutes leurs volontés, quand vous ne les inspirez pas... (et c'est si facile !) (*Violentes interruptions*)... le monde ne date pour eux que du jour de leur naissance, et dans le futur, ils ne voient, fatalement, pas plus loin que le bout de leurs petits nez. Sous le régime du S. U. vous légiférez exclusivement au gré de l'instant qui passe comme si vous n'aviez pas à répondre du legs des siècles antérieurs et de la sécurité de milliers de générations à venir.

Une voix enrouée. — La sécurité est dans la fraternité universelle.

Gaspard Mouy. — Dans le culte de l'humanité, qui est la patrie élargie.

L'orateur. — Fraternisation universelle ! Paix éternelle ! Et dire que les voix qui nous exhortent à cette confiance dans l'étranger, sont les mêmes qui vont prêchant la guerre des classes, la guerre entre Français, entre frères de sang. (*Applaudissements à droite, huées à gauche*). Oh ! nous sommes d'accord. Toutes les patries fondues en une seule et harmonieuse unité humanitaire, c'est un vieux et très beau rêve : demandez aux mânes de Fénelon. Mais avec une puissante nation de proie à notre porte et d'autres que l'intérêt ou la haine peuvent lui associer, vous savez bien que ce n'est qu'un rêve à échéance incalculable. Et vous ne le faites luire comme la réalité de demain que parce que le S. U.

vous y force. Il faut bien nourrir la *nursery* des bonbons et des contes de fées qu'elle réclame ! Mais à quels désastres, à quelles atroces guerres nouvelles nous entraîne ce S. U. venu trop tôt, avec ses illusions *ad usum delphini* !... Oui, je me tiens à mon image première. Maîtresse de la maison nationale à l'exclusion des parents, l'enfantine masse électotale, totalement ignorante de la valeur absolue ou relative des choses, troque constamment les tableaux, le mobilier du patrimoine familial et jusqu'aux chiens de garde de la demeure ou les verrous de sa porte contre une douzaine de pommes, un sac de billes, voire — dans le cas de la fraternisation et de la paix universelle — contre la simple promesse de la lune dans un seau d'eau, offerte à son ingénuité par les trafiquants sans scrupules qui l'exploitent. Ce seul grief suffirait à condamner le S. U. Si la corruption (*Une voix* : — *L'ancien régime ne comptait-il que de petits saints ?*)... si la corruption a été de tous les régimes et de toutes les époques, elle n'a jamais plus intensément sévi que sous le régime du Nombre, par lequel elle se multiplie. (*Vociférations prolongées*). Le bulletin de vote n'y est pas le signe d'un pacte de collaboration générale au bien-être et à la grandeur morale de la collectivité, mais une monnaie d'échange vendue et achetée au seul bénéfice d'innombrables appétits particuliers. (*Des poings se tendent ; on crie : vous nous mettez tous dans le même sac !*)

L'orateur (haussant les épaules). — Pas tous. Naturellement, comme toute règle, celle de notre société de dépravation mutuelle offre d'honorables exceptions chez les électeurs et les élus, mais bien

trop peu pour qu'elles puissent empêcher ces conséquences de la règle : abaissement général des caractères, course universelle aux faveurs, éhonté parasitisme budgétaire, gaspillage inouï des deniers publics, désordre économique et social propice, jusque sur ce sol, si beau, de la France, à l'éclosion de la pourriture exotique qui s'appelle le bolchevisme. (*Tempête d'imprécations à gauche. Le Président menace de lever la séance*).

Des voix. — Concluez ! concluez !

L'orateur. — Messieurs, si la Chambre n'étouffait pas si souvent la voix qui veut lui parler raison, j'aurais déjà conclu...

Naveaux (ricanant). — A la suppression du S. U., évidemment ?

L'orateur. — Oui et non.

Une voix. — Normand, va !

L'orateur. — Vendéen, simplement. Messieurs. Le fléau électoral de notre époque me semble à moi-même indestructible en son principe. Comment y toucher sans danger pour la tranquillité du pays ? L'aveugle masse dessaisie de son jouet, de son bulletin de vote, mettrait le feu à la maison nationale, au risque de tomber la première dans le brasier. Mais on peut neutraliser le terrible mal.

Gaspard Mouy. — Par des vessies, en place de lanternes ?

L'orateur. — Par un retour à la vérité, par un système timidement essayé dans un autre pays, puis abandonné parce que, avant d'avoir pu donner ce qu'on était en droit d'en attendre il a été d'abord

saboté, puis escamoté et remplacé par le suffrage égalitaire, grâce, paraît-il, à des manœuvres frisant le Coup d'Etat...

Le chef de l'extrême gauche. — Le suffrage plural, alors ?

L'orateur. — Précisément ; mais un suffrage plural de grande amplitude qui, en cotant les valeurs individuelles de 1 à 100, tiendrait bien plus largement et efficacement compte des inégalités de culture, de mérite, d'antécédents, que celui qui fut expérimenté par nos excellents voisins, les Belges, et trop vite sacrifié à une intrigue démagogique. Dans ce système, c'est le Nombre que submergera la valeur, l'Elite...

Une voix. — Définissez l'élite !...

L'orateur. — Les hommes et même les femmes les plus instruits ; tous ceux ou celles qui par leurs œuvres ou leur conduite, dans n'importe quelle branche d'activité, se sont montrés supérieurement intelligents et intègres ; tous ceux ou celles qui ont rendu des services indiscutables au pays ou à l'humanité (le vote de M^{me} Curie, par exemple, compterait pour 100)...

Gaspard Mouy. — Et le vôtre ?

L'orateur. — Je l'ignore, ayant négligé de m'appliquer personnellement mon mode de calcul... Et je reprends ; seront encore multivotants tous ceux et celles, fût-ce les plus humbles, qui ont donné de ces preuves d'altruisme, de dévouement au prochain que l'Institut de France honore chaque année ; tous ceux ou celles qui, durant la décisive épreuve de 1914-18, ont témoigné sur les charniers, ou dans les hôpitaux et écoles de rééducation, de leur esprit

de sacrifice à la communauté ; de cet esprit de sacrifice sans lequel il n'y a ni bon électeur, ni bon élu ; tous les parents de familles nombreuses qui, ayant élevé dignement et honorablement leurs enfants, se sont ainsi montrés aptes à participer à la direction de la famille nationale, tous ceux et celles...

Une voix enrouée. — Il y en a encore beaucoup ?

L'orateur. — Suffisamment pour noyer le suffrage unique des ignorants et inconscients dans celui des gens capables de faire abstraction de l'instinct égoïste, en votant, légiférant et gouvernant pour la France (*Ricanements*).

Le chef de l'extrême gauche. — Je vous défie de traduire vos songes en texte de loi !

L'orateur. — Vous allez regretter votre imprudence, cher collègue. J'ai formulé ces songes dans un projet précis que je vais déposer sur le bureau, comme amendement à votre projet de suffrage bisexuel et égalitaire et cela me dispense d'abuser davantage de votre attention. Mais il me faut ajouter que dans ses limites actuelles, mon texte me semble encore incomplet (*Ah ! ah !*) incomplet en ce sens que je me propose, dans la suite, de lui donner un corollaire : un projet de réforme de l'enseignement dont l'effet serait de faire progressivement disparaître toutes celles qu'on peut effacer des inégalités de culture, de mentalité, de moralité qui...

Une voix. — Encore une chimère pour les habitants de la lune.

L'orateur. — Une chimère déjà réalisée sur une très modeste échelle, par une initiative privée... en Vendée et qu'il s'agit de généraliser dans tout le

pays avec l'aide des fonds publics, pour effacer des inégalités qui rendent tant de Français et de Françaises indignes d'exercer avec sagesse et désintéressement le devoir — je ne dis pas le *droit* — électoral. (*Applaudissements au centre*).

Naveaux. — Vous insultez les Français et la France !

L'orateur. — Aucun reproche ne me serait plus amer, si je le croyais mérité. Insulter mon pays ! Malgré ses défaillances actuelles et celles qu'il a pu avoir, je n'en connais pas un qui, dans l'ensemble de son histoire, ait plané aussi haut, par son génie, par son cœur, par le nombre, la générosité et l'audace de ses initiatives, par son héroïsme, par sa modestie et sa modération aux jours de victoire, son courage et sa dignité dans la détresse et la défaite. Et c'est précisément pour cela que je voudrais que rien n'obscurcisse plus ce phare du monde. C'est la France, supérieure en ses élans humanitaires, comme en presque toutes choses, à toutes les autres nations, qui institua la première le S. U. égalitaire ; c'est pour elle que j'ambitionne l'exemple d'abjurer sans crainte cette erreur chevaleresque mais peut-être mortelle. (*Nombreuses clameurs*).

Une voix à l'extrême gauche. — Pour vous faire pardonner vos insultes à la France, vous voilà ravalant tous les autres peuples !...

Sur un signe de son chef, toute l'extrême gauche, debout, entonne l'*Internationale*, et l'hymne achevé, vocifère : « A bas la réaction nationaliste ! vive la solidarité universelle ! ».

L'orateur (les bras croisés, les joues en feu). — Mes chers collègues, vous me fournissez le motif

d'une brève péroraison : si le Palais-Bourbon semblait un lieu bien choisi pour des manifestations lyriques, le réactionnaire que je me flatte d'être, vous répondrait par un couplet de la *Marseillaise* et ce cri : « Vive la solidarité entre Français ! » Mais comme cette assemblée n'a pas mission d'être un théâtre d'enfants et pour enfants, je me borne à signaler vos chants et vos cris comme un argument dernier en faveur de la réforme que je préconise pour modifier profondément les sources où se recrute le Parlement de la France. (*Salve d'applaudissements à droite. A l'extrême gauche, explosion de cris si hostiles que le Président lève la séance, en renvoyant la suite du débat au lendemain.*)

La doctoresse avait observé avec peine que malgré sa tranquillité apparente et la sobriété de ses gestes, de Cadorval avait maintes fois donné des signes de fièvre, de flambées d'autant plus douloureuses et dangereuses, qu'elles « brûlaient en dedans » et s'interdisaient de s'extérioriser.

Herminie tremblait de toutes les émotions : d'admiration sans réserve pour les idées du bien-aimé et l'éloquence simple de leur forme ; de crainte pour sa santé ; d'horreur pour les goujateries de ses adversaires. Et encore une fois, elle éprouvait aussi, sous le sein gauche, la subtile morsure de jalousie, en songeant que, depuis deux heures, Abel n'avait pu avoir aucune pensée pour elle ; qu'elle avait cessé d'exister pour lui, tout entier à... la politique.

Comme si le Vendéen eût deviné son souci et voulût au moins l'atténuer, il leva les yeux vers elle et Valérie, en descendant de la tribune et, malgré

qu'une trentaine de députés l'entourassent pour le féliciter, sourit et porta discrètement la main à la boutonnière de sa redingote pour y effleurer la rose préférée de son amie.

Escortées de Bourion et de Palmarède, les deux dames voulurent profiter du beau temps pour effectuer à pied le trajet du Palais-Bourbon au boulevard Malesherbes. L'air pur aiderait à chasser les miasmes de cet après-midi parlementaire. Leurs cavaliers s'attardaient à recevoir et rendre les poignées de main ou les saluts de beaucoup de députés, — conservateurs-républicains entre autres — qui s'en allaient, leurs serviettes de cuir bourrées de documents et sans doute de papier à lettre à en-tête de la Chambre. Leur attention fut attirée par le bruit de grossières remontrances adressées par un personnage très autoritaire à un valet de pied, en rutilante livrée, à qui il reprochait, comme au chauffeur d'une somptueuse limousine, de l'avoir fait attendre une minute de trop. Palmarède expliqua :

— C'est Gormier, l'ultra-démocratique sous-secrétaire d'Etat aux finances. Sa limousine, son chauffeur et son valet de pied, défrayés par l'Etat, servent tous les matins à conduire ses deux filles au lycée et, l'après-midi, à convoyer sa femme chez ses amies et ses fournisseurs. C'est sa femme qui aura gardé la voiture une minute de trop : c'est le vil chauffeur et le vil valet qui écopent. Ah ! un détail... Ce sous-secrétaire d'Etat, quand il passe devant l'Arc de Triomphe, s'abstient obstinément de saluer la tombe du Poilu inconnu, « sa dignité

d'homme libre lui interdisant de se soumettre à la tyrannie de n'importe quelle obligation »...

A ce moment, Saluces parut avec Florencie. Il proposa à Herminie, à Valérie et à leurs compagnons, des places dans son auto. L'invitation fut déclinée : on avait soif de brise salubre, après avoir respiré durant tant d'heures une atmosphère saturée de gaz asphyxiants.

XIII.

Aux cîmes de l'amour.

Le crépuscule de ce jour-là trouva M^{me} Saluces et sa tante en tête à tête, jouant, dans le petit salon d'Herminie, avec les ravissants griffons, Nico et Frisque, ou devisant de leur retour aux Avettes, fixé au surlendemain.

GrosPierre se présenta apportant sur un plateau un billet à l'adresse de Valérie et un paquet destiné aux deux dames — le tout émanant du Vendéen. Il mandait à la doctoresse que, rentré un peu souffrant de la Chambre, il serait, hélas ! consigné chez lui le lendemain, donc empêché de venir présenter à M^{lle} Destournier et à sa cousine ses souhaits de bon voyage. Il avait compté leur apporter lui-même les petits objets qu'il leur faisait remettre par Thomas (deux mignonnes laisses avec colliers en vieil argent pour Nico et Frisque). Si ces dames l'y autorisaient, il aurait la joie de se rendre aux Avettes pour vérifier l'effet de ces chaînes aux cous des petits jumeaux, dans huit jours, le 27, car le scrutin sur le projet féministe aurait lieu le 25 ou le 26 au plus tard. En attendant, sa légère indisposition n'avait lieu d'inquiéter personne ; une trentaine d'heures de repos en auraient raison.

Herminie lui sut gré du tact qui le déterminait à s'adresser à la doctoresse plutôt qu'à elle-même et à voiler le but réel — le seul but — de sa prochaine visite aux Avettes, mais elle ne put dissimuler son anxiété.

— Ah ! cette politique ! soupira-t-elle. Je la soupçonne de lui faire le plus grand mal.

— Elle est la grande coupable en effet, fit Valérie. C'est ta seule rivale possible... Mais quelle vilaine, quelle indigne rivale !..

— Oh ! une rivale ! protesta la jeune femme ! Il faudrait pour cela que nous fussions unis, lui et moi, et tu sais tout ce qui s'y oppose... Tu le sais mieux que moi.

— En effet, ma chérie, car j'ai fait la petite enquête annoncée sur les « dispositions de l'ennemi » et j'allais t'en parler justement. Apprête-toi à quelque chose d'aussi vilain qu'une séance au Palais-Bourbon, mais pour Dieu ! sans te persuader que tout est perdu, puisque je prétends, moi, tout sauver.

Alors, la doctoresse soumit à Herminie, sans lui en rien céler, les exigences formulées par le fourbe et claudicant Florencie, au nom de Saluces, pour prix de son adhésion au divorce.

L'amoureuse se tordait nerveusement les mains, dans son effort pour contenir son indignation et sa désespérance. Et elle éclata :

— Ah ! c'est bien fini : il ne faut pas qu'Abel vienne aux Avettes me proposer un bonheur impossible... oui, impossible, puisqu'il faudrait le payer d'un abaissement de sa noble conscience et de la mienne...

— Du calme, mon enfant. Si je te comprends bien, ce n'est plus l'idée d'un mariage hors l'Eglise qui t'effraie ?

— Si M^{me} de Cadorval que je vénère et son fils que j'adore n'y répugnent pas, j'arriverai sans doute, là-dessus, à vaincre ma propre répugnance.

— Et d'une, ma chérie !... Telle que je te connais, les prétentions de ton ex-mari à la moitié de ta fortune ne sont pas non plus la cause de ta résistance ?

— Elles m'écoeurent, sans m'étonner, mais, à la rigueur, je m'y serais soumise. Aucune sordide question d'argent ne pourrait se dresser entre l'élu de mon cœur et moi. Je ne fais pas à Abel l'injure de penser qu'il m'aimerait moins parce que moins riche, que je ne continuerais à l'aimer, dût-il devenir, lui-même, le plus pauvre d'entre les pauvres. Et pourtant, j'avoue que je souffrirais cruellement si, n'ayant pas vingt millions à jeter au gouffre que tu sais, il me fallait, pour les réaliser, vendre les Avettes où je suis née et où vit le souvenir de tous mes chers morts.

— Et de deux ! Car cette souffrance te sera facilement épargnée par une simple prise d'hypothèque sur les Avettes à concurrence du capital liquide qui te manquerait pour satisfaire l'appétit du maître-chanteur. Restent les conditions politiques de l'ultimatum...

— Oh ! celles-là jamais ! jamais ! ma chère tante. Elles décident de tout. Plutôt que de les suggérer seulement à Abel, je préférerais écraser mon cœur. Il me croirait capable de vouloir qu'il se plie à ces turpitudes et j'y perdrais sa précieuse estime, ou

bien il serait capable, peut-être, par amour de moi, de s'y résigner et c'est lui alors qui se diminuerait à mes yeux, lui que je veux grand et pur, comme la nature l'a fait. Ecoute : n'irais-tu pas demain matin, en ta qualité de doctoresse et d'amie, prendre de ses nouvelles pour nous deux et lui dire que...

— Que tu le refuses ?

— Non pas cela, tout à fait. Dis-lui tout ce que tu voudras : que je l'aime, n'ai jamais aimé et n'aimerai jamais que lui et que je sais bien que lui aussi me gardera toujours dans son cœur, mais qu'il ne doit pas venir aux Avettes, que nous ne devons plus nous revoir parce qu'il y a un empêchement impossible à détruire, impossible même à dire...

En dépit d'elle, elle pleurait éperdument.

— Ma pauvre petite ! supplia la doctoresse, que tu me navres !... Et sans raison encore ! Regarde-moi. Je ne débiterai à ton ami aucune des folies que tu me dictes. J'aime votre amour, je me suis juré de le faire triompher et je ne dirai pas un mot qui puisse le condamner ou même retarder d'un jour sa victoire.

— Que lui diras-tu alors ?

— Qu'il vienne sans hésiter aux Avettes le 27, réclamer, pour compagne de sa vie, celle qui lui appartient et à qui il appartient, par l'ordre impératif de la nature et qu'à trois, nous balaierons, comme fétus de paille, les seules objections visibles : celle du principe du divorce et celle de l'argent.

— Mais tu ne peux lui laisser ignorer ce qu'on attend de lui : sa protection politique pour l'indigne Florencie et l'abdication de ses beaux rêves patrio-

tiques au profit de cet homme, de son maître et de leurs complices.

— De ces choses-là, je ne salirai pas ses oreilles et je n'en aurais pas sali les tiennes, sotté que je suis, si j'avais réfléchi davantage.

— Alors ? alors ?

— Alors, mon ange, répondit Valérie, d'un accent singulier, je garderai pour moi toutes ces horreurs ; au moins jusqu'à ce que j'aie réussi à les écarter, comme des ronces et des épines, du chemin où je vais conduire tes beaux petits pieds blancs.

— Mais comment t'y prendras-tu ?

— Ça me regarde. Fais crédit à ton ambassadrice auprès de l'ennemi.

— Et si tu n'y réussissais pas ?

— Alors c'est moi, ta petite maman, qui dirais à Abel : « Tout est rompu, mon gendre ! »

Et elle affectait sa gaieté de tous les jours, quand, la voyant pâlir et ses yeux se mouiller, Herminie l'embrassa tendrement.

— Tu pleures ! Tu as du chagrin aussi ? Qu'y a-t-il, chère petite maman ?

— Rien ou plutôt si : la crainte de vous voir l'un ou l'autre moins royalistes... que moi. J'ai déclaré à Abel que votre union ne ferait pas deux, mais trois bienheureux ; à toi, je déclare que l'écroulement de votre rêve, briserait trois cœurs, en comptant le mien. Songes-y, mon enfant et jure-moi que tu ne feras pas un geste ni ne diras un mot qui puisse contrarier mes efforts, et faire casser la corde qui nous lie tous trois pour notre ascension...

Les yeux couleur d'âme promirent. Et les deux

femmes glissèrent à un long silence, la plus jeune toujours opprimée de doute et d'appréhension, l'aînée méditant quelque sacrifice pour aider à payer elle-même la rançon du bonheur d'autrui. Chacune gardait sur ses genoux un des deux griffons dont les grands yeux perplexes, fixés sur les visages muets de leurs maîtresses, disaient : « Vous êtes tristes, nous le voyons bien. Qu'y a-t-il ? Expliquez nous, puisque nous sommes trop petits pour deviner; peut-être nous vous consolerions ? »

C'est un phénomène merveilleux que la confiance en nous de ces menus êtres. En moyenne, nous sommes, hommes et femmes, des Gullivers par la taille, le poids, la force, auprès de ces Lilliputiens quadrupèdes. Loin que nous leur fassions aucune peur, les plus nains d'entre eux nous regardent en dieux géants qu'ils ont mission de veiller, de protéger contre toute intrusion de la méchanceté ou de la douleur. Et l'occasion d'exercer cet important mandat de la race fut fournie bientôt à Nico et Frisque par un coup discret frappé à la porte, un coup qu'ils percurent avant leurs maîtresses et les fit se dresser brusquement, dans une explosion d'abois furieux.

L'intrus était un domestique dépêché à Valérie par Julien Florencie pour en solliciter quelques instants d'entretien, soit chez elle, soit dans son cabinet à lui.

— Dites à M. Florencie que j'irai le trouver dans dix minutes.

Et après un colloque avec sa nièce, la doctoresse se rendit posément chez le bossu qui l'attendait avec sa rampante obséquiosité naturelle.

Il savait, dit-il, que ces dames comptaient rentrer aux Avettes, le surlendemain et en « ami confidentiel », il tenait à les avertir que GrosPierre les y aurait précédées de 24 heures. M. Saluces l'y renvoyait.

La futée vieille fille eut vite fait de deviner la raison de cette confidence. C'était le prétexte imaginé par le tortueux personnage pour reprendre une conversation qui l'intéressait et savoir le sort des conditions qu'il avait été chargé de mettre à l'éventuel divorce.

Elle fit la bête :

— En quoi les allées et venues de ce larbin pouvaient-elles les concerner ?

— Vous savez bien, siffla le serpent, que GrosPierre joue aux Avettes le rôle de... d'informateur.

— Ma nièce et moi, nous vous tiendrons compte, croyez-le, de l'excellente intention qui vous dicte cet avis ; mais n'ayant rien à cacher, nous n'avons rien à redouter.

— Bon, mais il y a autre chose, Mademoiselle. Dans votre propre intérêt, ne pourriez-vous me dire où en sont nos... pourparlers ?

— Nulle part, dit flegmatiquement Valérie, car je ne vous le cache point : le triple arrangement que vous m'avez soumis ne colle pas du tout... du tout. Il faudra qu'un de ces jours, nous cherchions, à nous deux, quelque autre formule.

— Tout de suite, si vous voulez, Mademoiselle.

— Il n'y a rien qui brûle, dit tranquillement son interlocutrice. Nos tourtereaux sont calmes.

— C'est, marmotta le bossu, que quelque chose brûle du côté de M. Saluces.

— La question argent, sans doute ?

— Tout juste. Les dettes s'aggravent ; les besoins électoraux nous talonnent et j'ai lieu de craindre, de la part de votre adversaire, un coup d'Etat qui précipiterait les choses.

— Hein ? Un coup d'Etat ?

— A peu près. Si vous ne vous hâtez, mon patron, pourrait bien lui-même prendre l'initiative d'une instance en divorce aux *torts de Madame* !

— C'est un charmant humoriste que votre patron dit Valérie, affectant une vive gaieté. Où a-t-il bien pu dénicher les « torts de Madame ».

— Dans la loi, Mademoiselle. Oh ! c'est une chose délicate à dire, mais M^{me} Saluces ne s'est-elle pas mise dans son tort en se dérochant depuis près de trois ans à l'accomplissement des devoirs conjugaux ?

La doctoresse eut peine à réprimer un hoquet de dégoût devant cette menace de scandale d'alcôve, la seule devant laquelle Herminie eût défailli ; mais le souci de la grosse partie qu'elle jouait, l'aida à se maîtriser. Elle eut la force de rire, en insinuant le grief d'adultère qui pourrait être rétorqué contre Saluces.

— Et votre patron fera-t-il figurer sa coûteuse petite amie de l'Opéra-Comique parmi les témoins appelés à constater la désobéissance de ma nièce et... ses conséquences ?

— Juridiquement, répondit l'avocat averti qu'était le bossu, la petite amie n'existe même pas.

— Pourtant, dit la doctoresse, après un instant de réflexion, Saluces ne prendra pas l'initiative que vous dites et voici pourquoi : il sait que nous ne le ménagerions pas devant les juges, et s'il ne le sait

pas, dites-le lui ; dites-lui qu'il sortirait des débats assez sali par la révélation complète de son inconduite pour que sa situation politique en fût compromise ; il se rappellera enfin, lui qui se résignait volontairement à l'abandon de ses droits conjugaux pour ne pas se voir couper les vivres, qu'il aurait peu de chances, les torts légaux de ma nièce fussent-ils proclamés, de faire déclarer nulle et non avenue, la clause du contrat de mariage restituant intégralement à sa femme son apport dotal, en cas de divorce. Et par contre, qu'en s'abstenant de faire le méchant et en se prêtant à un petit divorce sans esclandre et de tout repos, il a chance d'obtenir — et bien plus vite — une bonne quinzaine de millions.

— Une vingtaine, rectifia Julien, qui entamait toute une dissertation juridique pour réfuter Valérie, lorsque celle-ci l'interrompit :

— Faites-moi grâce de tout ce jargon de Palais où vous êtes maître, mon cher Monsieur ; à quoi bon ? Votre patron a d'urgents besoins d'argent, et vous, d'avancement dans l'ordre politique. Il n'y a que cela de vrai. Peut-être finirai-je par vous satisfaire dans une bonne mesure, l'un et l'autre ; mais à la condition qu'on me laisse faire et surtout qu'on ne me gâche pas mes bonnes dispositions par de vilaines et vaines tentatives d'intimidation. Est-ce dit ?

Il s'inclina, bon gré mal gré, en insistant pour qu'elle se hâtât.

— Je vous le promets et d'autant plus sincèrement, dit-elle, que pour le bonheur de ma nièce, je suis bien plus pressée qu'elle de l'entendre appeler M^{me} de Cadorval. Dans quinze jours, trois semaines,

vous aurez une décision ; au besoin, je vous l'apporterai moi-même à Paris, où j'aurai affaire.

Elle le laissa mi-rassuré, mi-inquiet ; et s'en alla satisfaite, bien qu'écœurée. Si l'ennemi était si affamé et impatient de capitaux, n'arriverait-elle pas à le rendre plus coulant sur celles de ses exigences qui étaient, légitimement d'ailleurs, si répugnantes à Herminie ? Sans rien préciser devant sa nièce au sujet de sa nouvelle passe d'armes avec les maîtres-chanteurs, elle écrivit à sa sœur, le docteur en droit Geneviève Destournier pour la prier de lui préparer et expédier, sans tarder, aux Avettes, le formulaire d'une instance en divorce, par consentement mutuel, laissant en suspens la question dotale qui serait réglée à l'amiable, en-dehors des juges.

Le lendemain, rue Bonaparte, elle trouva Abel un peu fiévreux encore, le gronda maternellement, l'ausculta. Il était plus atteint qu'il n'imaginait. Et son mal irait *crescendo*, s'il s'obstinait à se dévouer si passionnément à ses idées politiques, vouées d'ailleurs, en raison même de leur noblesse et de leur justesse, à une mortelle impopularité.

— La popularité n'est le plus souvent qu'un brevet de basse complaisance envers le peuple, objecta-t-il. Les idées salutaires et désintéressées finissent toujours par prévaloir, moyennant qu'on se batte pour elles, comme contre les barbares, *jusqu'au bout*, et on en a le devoir quand on en a la force.

— Je vous dirais peut-être amen, cher ami, fit son interlocutrice, si j'étais politicienne ou philosophe ; mais le médocastre que je suis vous crie : « Casse-cou ! » Pour lutter longtemps au profit de

n'importe quelle cause, il faut se conserver. *Primo vivere*. Pour conserver un père à ses enfants, Ugolin ne se laissait pas manger par eux : il les mangeait. Or, étant donné votre affection organique, vous vous laissez manger par vos idées. En avez-vous vraiment le droit, alors que vous vous destinez à Herminie ?

Les yeux du Vendéen flamboyèrent. Herminie ! Herminie ! Elle seule serait capable de le détourner de sa mission envers le pays. Mais il avait confiance ; elle était elle-même si noblement inspirée qu'elle ne lui demanderait pas d'abandonner une si belle tâche.

Provisoirement, la doctoresse s'abstint d'insister. Après avoir donné à Abel le bénéfice de quelques pratiques conseils médicaux, elle lui apprit qu'elle avait fait part à sa nièce de ses vues sur elle et de la déclaration qu'il lui ferait aux Avettes. Il la remercia avec transport quand elle eut ajouté que ses sentiments d'adoration étaient partagés. Il y aurait des obstacles assez sérieux à écarter sur la route du divorce. Mais on les envisagerait à trois, le 27, et le destin contraire n'aurait qu'à bien se tenir.

A sa demande d'éclaircissements sur les obstacles, elle fit allusion aux exigences financières de Saluces. Il les traita comme Herminie en négligeable poussière. Sa fortune entière était, d'ailleurs, d'avance à la disposition d'Herminie qui valait à ses yeux plus de millions qu'il n'en existe au monde.

Quand Valérie eut rapporté ce dernier propos à sa nièce.

— J'en étais bien sûre, dit l'amoureuse, mais les autres, les terribles choses?..

— Il se peut que je parvienne à les arranger, silencieusement.

— Tu ne pourrais attendre jusque là pour notre entrevue à trois?

— Non, mille fois non. Inviter de Cadornal à différer cette entrevue, dont il est si impatient, ce serait pour sa santé, si délicate, une épreuve dangereuse.

Herminie mit la main sur son sein pour en comprimer les battements.

— Tout de même, ma tante chérie, j'ai peur ! j'ai peur !

A force de la chapitrer, Valérie l'avait à moitié rassérénée, quand elles se retrouvèrent aux Avettes où d'ailleurs le besoin de remettre en ordre mille petites choses, passagèrement négligées durant leur absence, suscita une salubre diversion. Pour endormir sa pensée, Herminie déployait une activité fébrile, montait beaucoup à cheval, se dépensait de mille manières dans un bouillonnement de travail et de plaisir continuel. Et elle resplendissait de santé physique au point de sembler plus belle que jamais.

Mais un cruel mécompte était proche. L'avant-veille du jour fixé pour la visite d'Abel, le courrier apporta de Nancy le projet d'instance en divorce demandé, avec une lettre alarmante.

« C'est le dernier effort dont je me sente pour le moment capable, écrivait Geneviève. Je suis, depuis une quinzaine sérieusement malade et probablement à la veille d'une opération. Comme je te

voudrais près de moi, dès maintenant et au moins lors de l'intervention chirurgicale ! Notre bonne Herminie ne voudrait-elle pas te céder, pour quelques jours, à l'aînée de ses tantes ? »

— Il ne faut pas hésiter, dit Herminie à la doctoresse, bouleversée. Pars pour Nancy par le prochain train.

— Non, protesta Valérie, toi avant tout ! Je ne te quitterai qu'après notre entrevue avec Abel.

— Si tu arrivais trop tard auprès de ta sœur, tu ne me pardonnerais pas et je ne me pardonnerais pas davantage. Je vais écrire ou télégraphier à Abel, lui exposer les choses, renvoyer sa visite à un moment plus favorable.

— Je te le défends ! s'écria la doctoresse. Il faut que son amour te parle tout de suite et obtienne quelque espoir, autrement, il en étoufferait.

Or le matin suivant, survinrent à la fois une laconique dépêche expédiée d'une clinique par Geneviève, déclarant que l'opération était devenue urgente et une lettre du Vendéen débordante de joie. Il avait réussi à se faire entièrement libre pour trois ou quatre jours. Il arriverait en auto le lendemain, vers onze heures du matin.

Herminie n'eut plus à insister pour que la doctoresse partît, sans attendre, pour répondre à l'appel de sa sœur. Mais tous ses efforts échouèrent quand il s'agit d'obtenir de Valérie qu'elle consentît à ajourner de Cadornal. Sa tante ne lui concéda que ceci :

— Tu le prieras de différer toute conversation définitive, jusqu'à mon retour qui ne tardera guère au delà d'une semaine ou deux, si tout se passe

bien à la clinique. Mais tu lui épargneras l'affreuse et dangereuse déception qu'il éprouverait si...

— Mais, ma tante, songes-tu à la fausseté de la situation où je vais me trouver, dans un tête-à-tête si prolongé avec celui qui m'aime, que j'aime et dont tout doit me séparer pour longtemps encore, sinon pour toujours ?

— Eh ! mon enfant ! Il ne manque pas de tact, ce gentilhomme. Il voudra, tout le premier, écourter son séjour ici, dans ton intérêt, en t'y trouvant seule. Ne l'ajourne pas et ne le renvoie pas la mort dans l'âme, c'est tout ce que je te demande, ce que je t'ordonne même, méchante chérie ! Je partirais la tête et le cœur à l'envers, si tu ne m'obéissais pas, et tu sais s'il va m'être nécessaire d'avoir la tête et le cœur à l'endroit dans cette clinique de Nancy !...

Herminie dut se soumettre.

Mais, après avoir assisté au départ de Valérie, elle chercha vainement à s'étourdir dans une longue chevauchée à travers le domaine et la forêt, puis dans ses jeux avec Nico et Frisque ou dans la lecture. Elle chargea Justine, sa toute dévouée femme de chambre, d'aller prévenir Jouret, le portier de l'entrée principale des Avettes, qu'à un visiteur, M. de Cadorval, attendu le lendemain, il faudrait indiquer discrètement que M^{elle} Destournier avait dû partir pour plusieurs jours au secours de sa sœur, gravement malade. Abel comprendrait son devoir. Pourtant d'obscures appréhensions oppressaient la jeune châtelaine. Dix fois, au cours d'une nuit d'insomnie, qui sembla sans fin, elle se leva, avec l'intention de rédiger une dépêche qu'elle ferait expédier de grand matin à destination de l'aimé pour

l'arrêter *in-extremis* : autant de fois, elle crut entendre la voix de la doctoresse s'unissant à celle de son cœur pour lui en faire défense.

Les premiers rayons du soleil s'insinuaient entre les rideaux, sans qu'elle eût pu encore fermer les yeux. Tout à coup, elle décrocha le cornet d'appel de l'appareil téléphonique fixé à sa portée, contre le mur d'alcôve, et demanda la communication avec Paris. Mais le service du téléphone ne commençant à fonctionner en province qu'assez tard dans la matinée, elle n'obtint pas de réponse. Elle s'en réjouit et s'en désola, à la fois. Le son de sa voix avait brusquement tiré Nico et Frisque de leur sommeil. Ils quittèrent les douillettes couvertures de leurs petits paniers et s'élancèrent vers le lit de leur maîtresse dans un délire de joie auquel n'atteindraient pas des amis fidèles, après un an de séparation. Herminie dut les hisser jusqu'à elle, subir l'assaut de leurs caresses, les leur rendre, les laisser se blottir contre elle, avec des soupirs d'aise qui disaient : « Ah ! quel bonheur de se revoir enfin ! Il y avait si longtemps ! Qu'il fait bon vivre ! Vive la vie ! »

Justine se présenta à l'heure réglementaire pour préparer le bain de la châtelaine. Au lieu de la sensation rafraîchissante qu'elle y goûtait d'ordinaire, Herminie en sortit le cerveau si alourdi, le corps si brisé qu'un soudain et despotique besoin de sommeil la rejeta sur son lit. La femme de chambre, à qui elle avait recommandé de la venir réveiller à dix heures précises, emporta, pour leur servir leur pâtée, les deux petits chiens qui se débattirent comme des enragés, voulurent la mordre de leurs blanches quenottes, grosses comme des grains de riz.

Comme tous ceux de leur espèce, ils étaient très gourmands mais se seraient laissés mourir d'inanition plutôt que de quitter volontairement leur maîtresse.

Tombée dans un profond anéantissement, la jeune femme n'en fut tirée que par une main qui lui secouait l'épaule avec une sorte de crainte respectueuse — la main de Justine — dont la voix implorait : « Madame ! Madame ! Madame ! » Réveillée en sursaut, et sans mémoire, elle dévisagea, avec étonnement, sa femme de chambre qui lui disait des choses encore inintelligibles à son esprit tout engourdi. Brusquement, elle se rappela.

— Il est donc déjà dix heures ?

— Près de midi, Madame. M. de Cadorval est ici, dans votre boudoir, depuis une grande heure.

— Mon Dieu ! Justine, gémit Herminie, que ne m'avez-vous réveillée à l'heure convenue ?

— J'ai essayé, Madame, une, deux, trois fois. Madame dormait au point d'en être sourde, et je n'ai pas osé recourir aux grands moyens, d'autant que votre visiteur m'a suppliée de ne pas troubler votre sommeil à cause de lui.

— Ah ! que va-t-il penser ? Justine, passez-moi ce peignoir — je ne m'habillerai que plus tard ; et allez vite m'excuser auprès de M. de Cadorval et lui dire que j'arrive à l'instant.

D'un geste prompt comme l'éclair, elle roula en torsade, les magnifiques flots de sa chevelure blonde et s'enveloppa étroitement de son peignoir de satin noir doublé de fourrure et sous lequel elle était à peine plus vêtue que Monna Vanna dans la tente de Prinzivalle ; puis, les pieds hâtivement

chaussés de babouches, apparut à Abel, ravi. Il implora son pardon pour avoir, involontairement, interrompu son repos. Il serait parti sans l'attendre, après avoir appris la triste nouvelle qui éloignait la doctoresse, mais il avait à lui dire — elle le savait sans doute — quelque chose qu'il ne pouvait différer.

Extrêmement agitée, Herminie lui dit son espoir de voir revenir sa tante aux Avettes dans une quinzaine de jours, pour l'entretien à trois qu'ils désiraient tous. On pourrait patienter de part et d'autre jusque là. Ce qui n'allait pas les empêcher, dès qu'elle se serait habillée, de déjeuner ensemble en chers cousins et en bons camarades. Et elle allait presser un bouton électrique, lorsqu'Abel la retint. Il n'avait pas fait garer son auto, son dessein étant de rentrer immédiatement à Paris, car la situation d'Herminie était trop délicate pour qu'il songeât à demeurer près d'elle, en l'absence de leur aimable chaperon, une minute de plus qu'il n'en faudrait pour recueillir sa réponse à ces paroles :

— Je vous aime, ma cousinette, au delà de toute expression. Notre confidente m'a encouragé à vous en faire l'aveu. Puis-je espérer de votre bouche la promesse de briser vos liens pour devenir ma femme ?

En parlant, il joignait les mains dans une supplication si fervente qu'elle en fut profondément remuée.

— Hélas ! mon ami, mon bien cher ami, dit-elle d'une voix qui tremblait, comment puis-je loyalement vous promettre ce qui me paraît encore...

— Encore ?

Devant l'indicible angoisse du regard fixé sur elle, elle sentait se refuser les mots qu'elle voulait dire...

— Ce qui vous paraît encore impossible? suggéra-t-il en tremblant.

— Dans tous les cas si affreusement difficile que je mentirais, en vous répondant comme vous le voudriez — comme je le voudrais.

Une fièvre aussi violente que subite mit du sang au visage du Vendéen. Il passa sa main sur son grand front pâle, cherchant une inspiration.

— Votre tante ne m'a parlé que d'un seul obstacle — pécuniaire — qui doit sûrement vous paraître aussi futile qu'à moi.

— Il y en a d'autres, mon pauvre ami, et si insurmontables pour des gens d'honneur que je m'arracherais la langue plutôt que de vous les dire.

— Mais, s'écria le Vendéen, qui me les dira, sinon celle dont j'espère toutes les preuves de confiance?...

— Ma tante Valérie peut-être?... et encore, j'ai l'impression qu'elle n'osera pas non plus... Aussi quand elle se flatte de nous aider à triompher de tout, me semble-t-elle la victime d'un optimisme, d'une bonté qui ne veulent rien admettre de contraire au rêve qu'elle a fait pour nous.

Abel était atterré. Elle vit qu'il s'enfonçait les ongles dans les paumes.

— Ainsi, dit-il, après quelques instants de funèbre silence, je devrai repartir sans la certitude à laquelle j'aspirais comme on aspire au ciel. Quelle merveilleuse existence j'entrevois pour moi, pour nous deux !... Vous aviez embelli, à mes yeux, la

face du monde au point que j'en étais ébloui et je vais m'en aller, sans même savoir ce qui se dresse entre nous et notre rêve, et comment l'écarter!...

Cruellement troublée, Herminie s'efforçait en vain de le reconforter, sans entretenir en lui des illusions qu'elle croyait si vaines. Elle ne trouvait en elle ni l'accent de la conviction, ni l'éloquence d'un amour trop pudique pour qu'elle osât le lui crier.

Il se leva pour lui dire adieu, mais s'écroula à côté d'elle, sur le divan qu'elle occupait, en faisant d'inutiles efforts pour refouler les sanglots qui convulsionnaient sa poitrine et les grosses larmes de ses yeux, qu'il détournait d'elle.

Alors, Herminie fut déchirée de pitié. Elle se rappela sa promesse à Valérie de ne pas le laisser repartir la mort dans l'âme. Elle se reprocha la cruauté des paroles que sa loyauté lui dictait. Et dans l'irréflexion même de sa chasteté de pensée, elle se rapprocha et d'un timide baiser essuya les paupières que les pleurs rougissaient.

Il sentit tout contre lui les globes de ses seins palpitant de désolation et de tendresse. Il devint fou. L'œuvre brûlante de sa bouche, se collant à celle de l'adorée, et buvant sa suave haleine; l'œuvre téméraire de ses mains tout à coup acharnées à la profanation des secrets les plus interdits furent comme les gestes d'un halluciné qui ne sait plus ce qu'il fait. Elle-même, sut-elle à quel point sa chair surprise et frémissante se débattait ou fléchissait?...

Ils connurent le ciel! Peut-être mieux. Car l'idée d'une éternelle béatitude jure avec celle d'une

ivresse si prodigieuse qu'elle tuerait, en se prolongeant un peu, le couple qui y épuise les dernières capacités de l'émotion.

Or Herminie émergea la première de la langueur ineffable où l'être s'évanouit à moitié, après de tels moments. Elle ne se souvenait plus. Il lui sembla revenir de la région des impossibles songes. Elle se vit nue. Elle eut peine à réprimer un cri de stupeur et de détresse. Les yeux couleur d'âme devinrent hagards. Elle se précipita, se recouvrit, et courut, haletante, se réfugier dans sa chambre. Au bruit de la porte qui se refermait, Abel sursauta. Avec des gestes d'automate, il se rhabilla fiévreusement, en s'efforçant de se rendre compte de ce qui s'était passé, de ce qui se passait encore, de quel enchantement et de quel désastre il était la proie. La porte de communication se rouvrit, laissant voir debout, dans l'embrasure, la belle jeune femme, cramoisie de honte et tremblante comme une feuille. Elle avança de quelques pas, après avoir refermé la porte derrière elle, et dit d'une voix étranglée :

— Sonnez Justine, je vous en prie, pour qu'elle vous reconduise.

— Pas tout de suite, mon Herminie, implora Abel ; pas avant que vous ne m'ayez pardonné ce crime involontaire ; pas avant que vous ne m'ayez juré de devenir ma femme devant les hommes comme vous l'êtes maintenant devant nos deux consciences.

Il voulut se jeter à ses genoux.

— Partez, Abel ! Partez ! supplia-t-elle.

Et lui :

— Je ne vous comprends pas, mon adorée !

Voulez-vous me punir, que vous me torturez ainsi ? Me chasser du Paradis, sans une parole clémente, sans un mot d'espoir...

Elle pressa elle-même le bouton de la sonnerie.

— Partez ! Je vous en conjure. Justine va venir !

Et comme elle le voyait écrasé d'étonnement et de douleur, elle ajouta :

— Pour l'amour de moi, partez... je... je vous écrirai.

Il lui envoya de la main un baiser où il mettait son âme entière, tout en s'efforçant de se composer une physionomie plus tranquille.

Justine, apparue, ne remarqua rien d'anormal, en reconduisant le Vendéen vers son auto. Sur le perron, Abel l'engagea à retourner auprès de M^{me} Saluces.

— Elle m'a paru un peu souffrante, dit-il.

Le trajet des Avettes à Paris lui fut un calvaire. Il était moralement écartelé entre une foule de sentiments contradictoires : le rayonnement de l'époux sortant, pour la première fois, de la chambre nuptiale ; le remords du séducteur qui vient de commettre un inexpiable abus de force ; l'effroi de s'être peut-être aliéné à jamais, par une mortelle offense, l'adorable créature pour laquelle il se serait laissé crucifier, qu'il chérissait plus intensément mais aussi respectueusement, malgré tout, qu'avant la chute ; et puis, à des intervalles, un bref, un indistinct espoir dont il n'arrivait pas à sonder les raisons.

Herminie, elle, ayant confirmé à sa femme de chambre ce que lui avait dit Abel de son indisposition, la pria de lui apporter des cachets d'antipyrine

pour ne plus la déranger de la journée, sous n'importe quel prétexte, car elle allait se réaliter et tâcher de retrouver le repos qui la fuyait depuis le départ de sa tante.

Et des heures durant, jusqu'à la nuit, elle demeura plongée dans un abîme de réflexions douloureuses puis apaisantes et destinées à lui inspirer finalement la lettre qu'on va lire et qu'elle adressa — le lendemain — à de Cadorval, en même temps qu'elle lui télégraphiait : « Lettre en route » et qu'elle télégraphiait à la doctoresse : « Doubles vœux pour prompt rétablissement de tante Geneviève. Prière instante hâter ensuite retour, pour urgente raison. »

XIV.

Deux âmes toutes nues.

Lettre d'Herminie à Abel de Cadornal.

Vous ne me compreniez pas, mon Abel... Je me comprenais encore moins... Au sortir de notre vertige, j'ai ressenti une désolation et une honte dont j'aurais voulu mourir. Vous me méprisiez, peut-être, sans vous l'avouer. Dans tous les cas, je me faisais horreur. Comment, moi, qui n'avais jamais été tourmentée d'aucun désir vil, avais-je eu ce qui pourrait presque s'appeler une initiative à laquelle j'eusse préféré le pire supplice, si j'avais pu l'envisager de sang froid, une minute auparavant?... Je ne me reconnaissais plus, n'étais plus devant moi-même qu'une étrangère dépravée. En vous suppliant de partir — pour un jour ou pour toujours, je ne savais pas — j'écoutais un seul sentiment : l'impatience de m'interroger, d'expliquer. à l'ancienne Herminie, l'Herminie nouvelle, de me juger sans rien de l'indulgente pitié que j'avais à craindre d'un juge aussi prévenu que vous en faveur de la femme déchue. Et voici qu'à force de déchirer ma conscience pour y voir jusqu'au tréfonds, je sors de ce douloureux examen, les yeux séchés, le front lavé de ses rougeurs, avec la consolante conviction de ne m'être rendue indigne ni de vous, ni de

moi-même. Mieux encore : n'en suis-je pas venue, en m'absolvant, à m'enorgueillir presque aujourd'hui de ce qui me paraissait infâme hier?...

Ecoutez ce que j'ai découvert. D'abord ceci : jamais élan ne fut plus irréfléchi, plus imprémedité, plus exempt, donc, de grossier mobile, que celui qui m'a jetée si soudainement dans vos bras. L'inerte aiguille d'acier qui vole à l'aimant est coupable, si je le suis. Pourquoi ce mot : « amant » ? Vous avez été mon *aimant* : la force magnétique à laquelle j'ai obéi, en somnambule, sans que ma volonté y fût pour un atôme. De cela, je me suis sentie, peu à peu, aussi sûre que de mon existence. Mais je n'en resterais pas moins dégradée sans retour à mes propres yeux, si l'attraction à laquelle j'avais succombé avait été, même à mon insu, celle des sens. Eh bien ! m'étant scrutée sans le moindre ménagement, j'ai acquis cette autre absolue certitude : non, je n'ai pas volé à une satisfaction charnelle, ce n'est pas un bas instinct qui m'a livrée à vous. La preuve !... Si, jeune fille, encore sans soupçon des réalités, je les avais apprises ; si alors la notion eût pu m'être insinuée de l'obligation physique infligée à la femme, dans le mariage, ma pudeur en aurait été si affreusement offensée que j'eusse invoqué le prétexte d'une vocation religieuse pour me rendre inaccessible à n'importe quel homme et à n'importe quel moment. Par les demi-confidences de ma tante chérie, vous savez ou avez deviné que, conduite sans le moindre avertissement de l'espèce, aux exigences de l'état conjugal, je ne me pliai à l'abominable servitude corporelle que contrainte par la règle de soumission dictée à toute

jeune ignorance par une loi qu'elle n'a pas même à discuter. Et je puis vous dire maintenant que jamais cette loi ne cessa de me paraître une chose monstrueuse autant qu'inévitable. Ah ! si l'illusion, où l'on m'avait entretenue sur les prétendues qualités de cœur et de caractère de l'homme dont j'avais accepté le nom, s'était vérifiée, peut-être que l'humiliation où me plongeait le contact physique eût-elle bientôt glissé à la résignation et plus tard à je ne sais quel consentement — qui est, dit-on, pour des raisons positives, dans le vœu éternel de la nature. Mais sans en avoir creusé toutes les causes, je ne gardais de ce contact qu'un souvenir de dégoût et même d'effroi, une minute encore avant celle où j'allais, si innocemment, le provoquer de votre part. Alors, mon Abel, n'est-ce pas l'évidence du soleil ? N'ai-je pas le droit de me jurer que l'impulsion où je me suis abandonnée, ne peut avoir été déterminée par une de ces arrière-pensées qui ravalent l'amour véritable aux intentions d'un jeu de bêtes ?...

Ah ! que je suis heureuse !... Quel soulagement de savoir que mon âme seule accourait au-devant de la vôtre, dans l'égarement où nous nous sommes confondus. Une des choses que j'ai toujours le plus détestées, c'est l'hypocrisie et encore plus l'hypocrisie envers soi-même qu'envers les tiers. Un magistrat n'eût pas fouillé plus profondément et plus impitoyablement que je ne viens de le faire aux replis de mon cœur, pour y trouver, en vue de l'expiation, la trace, si légère fût-elle, d'un désir abject dans le geste qui m'a conduite à notre embrassement. Qu'y ai-je trouvé ? Rien que le témoignage de la plus immatérielle des passions.

Je vous avais admiré et aimé, et me l'étais avoué sans hésitation, sinon sans un amer regret — dès notre première rencontre — que je n'avais pas suscitée. Admiré, aimé pour votre agrément extérieur?... Vous êtes si dénué de toute sottise vanité que vous pardonneriez à votre Herminie de vous dire sans détour qu'à l'heure qu'il est encore, elle serait incapable de donner votre signalement. Le profond azur de vos yeux, l'intelligence et la grâce si jeune de votre front, votre touchante pâleur, voilà tout ce que je sais de votre personne visible. Car, tant pis pour vous si vous êtes Adonis réincarné, les dehors humains m'ont toujours laissée distraite et indifférente, tant ils sont secondaires à mes yeux. Mes dehors personnels, autant que ceux du prochain. Que la nature les ait avantagés, j'en conviens, la fausse modestie m'étant intolérable comme tout ce qui est faux. Mais, fussé-je aussi belle que d'autres le prétendent — ce dont je ne tirerais aucun orgueil, n'ayant été pour rien dans le phénomène — on me blesse en me le disant clairement ou trop souvent, car une seule chose compte : la beauté spirituelle que j'eusse choisie mille fois plutôt que l'autre, si j'en avais eu l'option, d'autant que, laide, je n'eusse jamais encouru l'insulte des hommages exclusivement dédiés à la matière et eusse peut-être aspiré le doux encens que quelques hommes supérieurs accordent avant tout aux charmes du cœur et de l'esprit. Vous, mon Abel, si votre regard ne m'a pas caché le plaisir que vous donne ma vue, vous m'avez toujours délicatement fait grâce des brutaux madrigaux dédiés à la tangible enveloppe. Et je n'avais jamais senti auprès de vous

que la caresse d'une âme à une autre âme où elle a découvert comme la moitié de la sienne. Ce fut même ma première raison de vous aimer, avant la fascination que devaient exercer sur moi votre savoir, votre droiture et la simple éloquence où s'exprime votre noble idéalisme, vos antipathies pour tout ce qui m'éloigne, votre enthousiasme pour tout ce qui fait battre mon propre cœur. Et c'est à toute cette pure essence de votre être que l'essence du mien s'enlaçait l'autre jour et non à votre personne de chair ; car, si je puis dire, mon corps était comme détaché, absent de moi, dans le bond de mon âme vers la vôtre.

Des larmes que vous essayiez de me cacher ont coulé de vos yeux à mon refus de lier à vous, par une promesse, mon avenir si incertain. C'étaient les premières que j'eusse vu ruisseler sur un mâle visage, depuis celles de mon père, au dernier soupir de la compagne de sa vie. Elles vous rendaient tout à coup plus cher que jamais à mon cœur. Votre désespoir ne me révélait-il pas toute l'intensité de votre amour et la cruauté du renoncement auquel je vous condamnais et que vous acceptiez, cependant, pour mon repos?... Quelle femme, à moins d'être de glace, eût résisté à l'instinct qui m'a poussée malgré moi à vous consoler, par mon baiser, à vous faire le sacrifice d'un peu de ma pureté contre le sacrifice de tout votre rêve.

Dites, mon Abel, suis-je vraiment déchue ? Une chute, produite par tant de naturelle et douce pitié n'est-elle pas une ascension plutôt ? Et à cette étape de mon introspection, n'ai-je pas le droit de m'estimer réhabilitée déjà aux trois quarts ?

Aux trois quarts seulement, car il reste encore dans ma pensée, une obscurité, un doute angoissant à dissiper. Et c'est le point que j'aborde avec le plus de confusion. La langue humaine — celle de l'amour surtout — a-t-elle des mots « à voilette » qui disent les choses sans les dire.... en les tamisant? Hélas! je ne les connais pas. Et le seul langage dont je dispose va, donc, vous ouvrir crûment les derniers recoins de ma sensibilité. Je me résous à le parler, pourtant, pour que plus rien ne vous reste inconnu de celle à qui vous voulez vouer votre vie.

Il a été affirmé qu'on ne se donne jamais qu'à moitié ; que les amants les plus parfaits ont chacun un jardin secret éternellement fermé à l'autre. Moi, pour la première et unique fois de ma vie, *j'aime* et suis loyalement résolue à me donner toute — peut-être pour pouvoir en exiger autant de celui que je veux *jalousement* tout entier aussi. Ne m'accusez pas trop vite, mon Abel, d'excessive pruderie, car peut-être vais-je vous étonner par un excès d'audace. Pénétrée de cette vérité lumineuse qu'une exaltation idéale, exempte de tout impur alliage, avait fait de moi une « pécheresse sans le vouloir », j'ai été tout à coup bouleversée par une dernière révélation de moi-même à moi-même. Car mon souvenir n'est que trop précis : au premier instant de votre étreinte, mes fibres avaient tressailli de la même répulsion indignée, de la même rébellion muette qu'aux jours odieux du devoir conjugal. Mais voici ce qu'il me coûte le plus de vous avouer : sous vos caresses, la silencieuse révolte de tout mon être a vite et étrangement cessé ; et je me suis surprise à partager peu à peu l'enchantement inoui

dont vous me donniez tous les signes. Et cette complicité, au moins apparente, de mes sens avec les vôtres, a même été une des causes de la crise affreuse où je suis tombée, une fois revenue à moi dans la contemplation de ce qui me semblait la ruine de ma vertu et de mon respect de moi-même. Ainsi, je ne valais pas mieux après tout que la première ou la dernière venue !... Si, avant ces affolants baisers, j'avais été à cent mille lieues de les soupçonner, de les chercher, de les vouloir, je venais non seulement de m'y soumettre mais d'en apprendre et goûter la volupté... autant que vous !

Votre Herminie a bien des défauts que vous lui découvrirez à l'usage. L'un d'eux est cet orgueil qui la fait reculer avec une espèce d'épouvante et d'écœurement devant l'idée de se complaire en de pareilles jouissances, interdites, croyais-je, à une femme qui se fait de l'amour une conception presque éthérée. Et voici que de nouveau, je me supposai souillée par ma propre faute, au point d'en être décidément impardonnable...

Mais, rassurez-vous, mon tout aimé. L'incorrigible raisonneuse que je suis, a fini par se disculper triomphalement de ce dernier crime comme des autres. D'abord, en rapprochant mes souvenirs de jeune mariée de celui qui me lie à vous pour toujours, quoi qu'il advienne. Je n'avais connu que honte et dégoût ou morne docilité d'automate auprès d'un homme indigne de tendresse et même de simple estime. Et c'est parce qu'aucun sentiment rédempteur n'animait alors ma matière que celle-ci, martyre de la loi, n'éprouvait que des nausées chaque fois plus horribles. C'est mon âme, alors, qui

était absente. Et c'est précisément parce que près de vous, mon âme était là, bien heureuse de se fondre dans la vôtre, qu'elle s'est associée bientôt à vos ravissements éperdus. Mon âme, mais non pas mon corps. Tâchez de bien comprendre ce qui m'apparaît de façon si lucide !... Mon âme, mais non pas mon corps. Celui-ci, étant en quelque sorte évanoui, ne condescendait à rien de ce qui me semble ignoble. Je ne vivais et ne vibraïis que d'une émotion spirituelle, d'une félicité inconnue provoquée par la seule manifestation de votre félicité, à vous. J'étais infiniment heureuse, mais seulement du bonheur que je vous donnais. Mon insurmontable pudeur continuait à souffrir, puis elle en venait à bénir sa souffrance, à cause de la joie qu'elle répandait en vous, en s'immolant à vous. J'ai lu un jour que les sens sont terriblement égoïstes et que quand un couple humain n'a qu'eux à satisfaire, ce couple n'est jamais plus séparé que quand il semble le plus étroitement joint, chacune de ses deux moitiés s'absorbant dans son propre plaisir, abstraction faite du plaisir de l'autre. Or mon allégresse n'est née que du sentiment de combler votre suprême désir. J'ai triomphé de toute ma pudique révolte, dans cette sorte de ferveur qui fait que quelques-uns se dépouillent parfois de leur plus précieuse richesse au profit d'un déshérité et savourent, en s'appauvrissant, le spectacle de sa joie tout autant qu'il savoure lui-même sa fortune inespérée.

Au moment même de nos emportements, je ne soupçonnais pas cette cause qui, pour moi, les excuse, les purifie, les glorifie presque. Je ne savais point que ce qui m'enivrait, c'était d'humilier ma

pudeur, et de sacrifier ma chasteté à celui que j'aimais assez pour tout lui donner sans en rien recevoir. Mais je n'en doute plus une minute, depuis que la solitude de ma pensée a fouillé jusqu'à la racine des choses. Au petit tribunal de ma conscience, me voici acquittée du dernier reproche d'indignité qu'elle me faisait et graciée de toutes les terribles peines dont je m'imaginai passible (c'est toujours une fille et une petite-fille de magistrat qui parle, vous voyez bien).

Quant à ma conclusion, vous l'avez devinée dès le début de ce long épanchement : me voici à vous toute et à jamais, vous abandonnant bien plus que mon enveloppe charnelle puisque, pour vous, mon âme même vient de se dévêtir, à son tour, et vous dit : « Prenez ! Puisse ! tout vous appartient ! »

J'eusse voulu dégager de toute préoccupation vulgaire ce don absolu de moi à celui qui allait achever de me conquérir, au moment où il pleurerait de m'avoir perdue. Mais un amour tel que le nôtre doit s'abaisser à la considération des plus laids obstacles qu'il peut rencontrer sur sa route. Ces obstacles sont autrement graves que vous ne supposez. Mais quoi qu'il en advienne, celle qui s'est donnée à vous est votre femme à la vie et à la mort, quand toutes les puissances de la terre se ligueraient pour l'empêcher de le devenir légalement et de le proclamer à leur face.

A la condition, mon doux seigneur, que Votre Grâce chérie daigne encore accepter pour femme la pécheresse malgré elle qui pêche encore à demi en cet instant même, car je me voudrais ici tout contre vous, la tête renversée sur votre mâle épaule,

les yeux dans le ciel des vôtres, et ne disant rien, ne voulant rien que vous aimer ainsi, dans un grand et pur silence, toujours, toujours, jusqu'à la fin de toutes les fins...

D'Abel de Cadornal à Herminie.

Herminie ! ma femme ! ma femme ! Du lys vivant que j'ai profané en un instant de démente, j'attendais, en tremblant, les plus accablants reproches. Mais Herminie, avec toutes les beautés, a toutes les noblesses. C'est elle seule qu'elle accuse de ma défaillance, elle seule qui a cru avoir besoin d'absolution. Et à la place du pardon que j'avais à peine espéré, c'est le don entier d'elle-même que sa générosité m'accorde à moi, le seul coupable !

Herminie ! ma femme ! ma femme ! Ces mots chantent en moi comme des cloches de fête universelle ! Je voudrais arrêter les passants pour les leur faire écouter. Je ris et je pleure dans le même moment. J'ai vingt ans. Il n'y a que du soleil partout. Existe-t-il, à cette heure, un homme, un dieu, aussi follement heureux que moi ? Non, car il faudrait une autre Herminie ou un autre amour égal au nôtre...

Ah ! je sais !... Quels amants ne se sont flattés de dépasser, dans leur ensorcellement réciproque, tous les amants du monde ! Pourtant, comme chaque chose a ses degrés, et qu'il y a au Thibet une montagne dont le faite domine toutes les Alpes du globe, pourquoi n'y aurait-il pas une cime d'amour si haute qu'un seul couple ait réussi à l'atteindre ? Et pourquoi ce couple ne serait-il pas celui que nous

composons, vous qui m'attribuez des perfections si rares, moi qui les avais devinées, dès le premier jour, chez mon Herminie et qui désormais les aperçois, les touche, en aspire les incomparables parfums, dans le jardin secret de son âme ouverte à la mienne ?

Ceux qui parlent cyniquement de l'amour croient le ridiculiser, en le peignant comme « une société d'admiration mutuelle à deux sociétaires ». Que serait-il d'autre qu'une manifestation bestiale, s'il ne naissait pas de l'admiration pour ce qui est ou nous semble supérieur ? Je dis ce qui « est ou semble », parce que le spectacle certain de la supériorité, vous me le donnez, exquise Herminie, tandis que je ne vous en apporte peut-être que l'illusion.

Car, en vous se résume toute la beauté du monde, comme tel diamant à multiples facettes capte toutes les clartés de l'espace. Votre blancheur de cygne ou d'*hermine* (n'avez-vous pas eu un prophète pour parrain ?) m'apparaît de plus en plus radieuse à mesure que je lis et relis votre confession et que je vous vois cherchant avec tant de terreur quelque tache à effacer de la neige de vos ailes. Mais, moi, suis-je tout à fait, ou presque, l'homme que votre insigne pureté suppose et élève jusqu'à elle ? A votre exemple, et au risque de vous désenchanter un peu, je viens de faire à votre intention, mon propre examen de conscience, pour qu'Herminie, — ma femme ! ma femme ! — n'ignore rien, elle non plus, de celui qu'elle a choisi.

Et d'abord, je ne suis qu'un homme, riche sans doute de hautes intentions, mais affligé d'une tare

commune à tout son sexe et qui fait qu'en amour, celui-ci donne toujours infiniment moins au vôtre qu'il n'en reçoit. Chez presque toutes les femmes, la pudeur est une vertu que la nature et l'éducation se sont liguées pour entretenir, afin de les doter comme d'une armature sacrée contre les entreprises du mal. Quand elles se livrent à nous — et votre courageux aveu exprime adorablement cette vérité — il leur faut se défaire de cette armature précieuse et déchoir pour nous à leurs propres yeux. Et cela fait la partie bien inégale. Car la nature et les lois ayant commencé à faire l'homme *impudique*, en lui assignant l'initiative amoureuse, son éducation a fait le reste. Il n'a pas de secrète répugnance à vous sacrifier, bien au contraire, tout à conspiré pour en faire un « conquérant » sans vergogne et sans scrupule. Si bien que chez un très grand nombre de mâles, l'amour ou plutôt son geste le moins probant, est un agréable sport dont il s'enorgueillit, qu'il rougirait plutôt de ne pas cultiver.

Certes, votre Abel n'est pas de ceux-là. Mais il lui est arrivé tout de même, quelquefois, de céder à ces attirances exclusivement physiques qui blessent si profondément votre liliale imagination. Nos ancêtres païens ne connaissaient même guère d'autre motif d'aimer. Leur excuse, comme la mienne et celle d'autres très sincères chrétiens d'aujourd'hui, était leur culte fervent pour la poésie de la chair, pour la magnificence plastique qu'à leurs yeux la femme réalisait au suprême degré, comme l'atteste tout ce qui nous reste de la statuaire et de l'imagerie antiques. Pour comprendre, il faut savoir ce que votre

chasteté ignore : les lignes, les formes, la substance d'un corps de femme jeune, saine, harmonieusement proportionnée, constituent la merveille d'entre toutes les merveilles de la création. Les poètes n'ont trouvé pour la célébrer que cette pâle définition : « un tissu de lys et de roses » ; mais combien cette image est pauvre puisqu'elle néglige le prestigieux modèle de cette odorante mixture, ses exquis contours, ses voluptueux reliefs, ses oppositions d'ombre et de rayons, les ondulants mouvements qui en animent et en diversifient sans cesse le fascinant tableau. Même insuffisance de la sculpture et de la peinture. Vous avez vu, dans vos voyages à travers les musées, quelle succession de chefs-d'œuvre la plastique féminine a suscités dans le marbre, dans l'ivoire, sur la toile, sans que jamais ses plus géniales imitations aient réussi à égaler leur modèle, puisqu'il y manque la lumière des regards, les changeantes colorations, les palpitations, le rythme de la vie. Combien d'hommes ont convoité et payé à n'importe quel prix la possession de pareille merveille, n'y eût-il dans l'invisible en-dessous que laideur, vilénie ou néant !

Fiction homérique ou authentique histoire, l'impitoyable guerre de dix ans de deux peuples antiques pour la beauté d'une femme, d'une Hélène dénuée, pourtant, de toute grâce morale, semblerait à beaucoup de modernes comme la plus justifiable des guerres, la seule dont l'enjeu valût un tel massacre. J'ai été de ceux qui, maître d'un de ces corps sans âme, ont cru spiritualiser, par leur admiration esthétique, la pamoison de leurs sens. Et je m'en accuse avec humilité devant l'unique femme —

ma femme ! — qui ait réalisé enfin ma perpétuelle aspiration au seul vrai et grand amour : celui que le resplendissement moral excite en même temps et au même degré que la magnificence de la chair.

Non pas, ma délicieuse Herminie, que vous ayez réussi à éteindre en moi le fanatisme de la plus désirable matière concevable. Vous l'avez plutôt exaspéré, car parmi les physiques splendeurs féminines créées, dirait-on, pour la plus grande fête des regards, je n'en aurais jamais imaginé d'aussi souveraines que celles que j'ai surprises chez vous. J'en ai été ébloui comme d'une vision de l'impossible. Et si quelque chose de l'ancien feu païen n'eût continué à brûler mes sens, je me serais simplement agenouillé devant votre radieuse nudité, les mains jointes dans une muette et tremblante adoration qui croirait s'attirer et mériter la foudre, en osant davantage.

Mais peut-être, puisque j'ai malgré moi osé, m'accorderez-vous cette autre circonstance atténuante. Vous m'aviez subjugué, depuis longtemps et avant tout, par le charme si exceptionnel de votre intelligence, de votre caractère et de votre cœur. Je vous avais même, dès mon adolescence, pressentie, aimée, sans une pensée impie, dans l'angélique image de celle qui devait se continuer en vous et que je ne rêvais pas de retrouver vivante et plus belle encore, un jour.

Benedetta tua la mamma !

Et quand je vous ai sentie l'autre jour, en cette heure inoubliable, penchée sur mon désespoir avec une si ardente et frissonnante pitié, j'ai eu, comme

en un éclair, la vision complète de votre âme, dépouillée avant votre corps, de son dernier vêtement et su qu'elle était la réplique de sa délicieuse enveloppe, ou plutôt que chez vous l'enveloppe est faite sur le modèle même d'une âme inégalable en beauté. Sous les dehors affolants de la déesse d'amour, tels que les a figurés le ciseau d'un Praxitèle ou d'un Phidias, mais cette fois palpitants de réalité humaine, j'ai vénéré, en vous étreignant, un ange du sentiment tel que le matérialisme antique n'en eut jamais le soupçon. Et mon emportement sacrilège n'en est-il pas plus pardonnable ? Il assouvissait une double faim, une double soif, celle de vos deux beautés calquées l'une sur l'autre par quelque artiste divinement inspiré, qui aurait réussi à exprimer en un type unique les perfections de Vénus et celles de la Vierge.

Ayant, à mon tour, décomposé le trouble auquel j'ai succombé, j'y ai trouvé aussi d'autres sources qui avaient jusqu'alors échappé à ma réflexion, absorbée d'ordinaire par la politique et ses grands mais tyranniques devoirs. Après tout, pourquoi cette violente impatience sensuelle devant la femme qu'on juge préférable à tous les autres biens de la terre ? Simplement pour une joie aussi brève — hélas ! — que surhumaine ?... Non, il y a autre chose : il y a l'irrépressible besoin de s'assurer qu'on est l'unique idolâtré de son idole. Pour acquérir cette glorieuse certitude, il faut à l'amant un éclatant privilège : celui que la chasteté d'une femme telle que mon Herminie, réserve à un seul être au monde. On est jaloux ; on souffre déjà assez de savoir que d'autres hommes sont admis à regarder

l'adorée, à aspirer, eux aussi, l'atmosphère embaumée que créent autour d'elle ses séductions visibles. Sans avoir arraché à votre exquise pudeur la preuve suprême de votre tendresse, pouvais-je me croire tout à fait sûr d'habiter votre cœur, de l'habiter seul? Oui, mon Herminie, j'étais jaloux jusque des étoffes qui ont, sans s'en douter, la faveur inouïe de vous effleurer, de vous accompagner sans cesse. Même la plus frêle barrière de batiste entre nous deux était de trop. Ecarter de votre intimité la dernière gaze, ou la dernière dentelle qui nous séparait, c'était chasser tout ce qui s'obstinait encore contre le droit que j'ambitionnais frénétiquement au monopole d'un trésor sans pareil. Ah ! ma femme, éperdument chérie et désirée, il est égoïste, peut-être, mais est-il si bas, l'instinct qui a fait que mes bras vous ont enveloppée, à vous étouffer, et ont serré votre beauté contre ma poitrine, à l'écraser, comme pour vous absorber toute en moi-même et vous dérober ainsi à jamais, à tout le reste du monde extérieur?... Et de vous avoir voulue ainsi à moi sans l'ombre de l'ombre d'une restriction, parce que mon amour n'en connaît aucune, cela n'aide-t-il pas à expliquer comment j'ai pu abuser de la faiblesse où vous réduisait votre générosité?

Lorsque vous m'avez congédié, votre pur visage coloré de honte, vos beaux yeux égarés, j'ai eu la peur affreuse d'avoir commis l'irréparable. Ne me bannissiez-vous pas pour toujours du Paradis dont je venais de goûter le délice et dont la perte m'eût laissé à jamais inconsolé, puisque croyant, comme je le suis pourtant, je ne conçois pas une éternité qui

puisse contenir la somme de bonheur que j'ai goûté dans les seules minutes où j'ai eu la perle d'entre les perles toute à moi ? Je suis rentré à Paris enviant le sort du héros de la ruche qui ayant rejoint et conquis aux nuées bleues de l'espace, la reine des abeilles, retombe foudroyé, sans avoir eu le temps de soupçonner que son ivresse nuptiale a pris fin et ne renaîtra jamais. Et d'envisager la vie, désormais sans vous, quelle horreur après une si sublime extase !

Vous l'avez senti, mon amante, ma femme, puisque après votre noble débat de conscience, vous avez volé de vos ailes au secours de mon affreuse angoisse. Non, je ne rêve point. Voici bien sous mes yeux, ces pages délectables, où vous complétez le don de votre impériale splendeur physique par celui de votre divine beauté morale, en me promettant l'une et l'autre à jamais. Si le paroxysme de l'allégresse pouvait briser le cœur, donc la vie, mes premières caresses eussent été les dernières. Mais il revivifie plutôt. Car j'exulte de fierté, de reconnaissance, de jeunesse, comme un homme que vous auriez promu à l'immortalité d'un dieu.

Suis-je emphatique à l'excès ? Vous, vous voudriez des mots — à voilette — qui atténuent ; moi, des mots brûlants qui traduiraient des émotions telles que la mienne, dans leur plénitude. Les superlatifs du pauvre langage humain y sont insuffisants jusqu'à l'absurde. Et voilà peut-être une autre justification de l'élan qui nous a si indissolublement unis. Quand la parole manque à l'expression d'une passion aussi profonde, on recourt, d'instinct

à l'acte le plus expressif possible. Et sans doute, avait-il raison celui qui répondit ainsi à un platonicien, acharné contre « l'ignominie du rite passionnel » :

Pourquoi donc ces nausées, cette colère blême,
O poète irrité ! quand deux amants à bout
De mots trop indigents, de stériles : « Je t'aime »
S'étreignent, pantelants, du geste qui dit tout ?

« Le geste qui dit tout », ô suave Herminie, mon poème vivant !

Mais malgré lui, je respecte trop ce que j'adore, et sa blancheur surtout, pour ne pas vouloir hâter de toutes mes forces le moment où ce geste pourra s'accomplir à nouveau, sans exiger de vous un avilissant mensonge.

Il faut que notre amour n'ait pas à se cacher, à se renier comme un coupable ; que ma femme, ma prédestinée, puisse se dire ma femme, comme moi son époux, à la face de tout ce qui respire.

Si j'avais plus que vous réfléchi, au seuil du ciel que j'ai franchi, je n'aurais pas reculé ; j'aurais été précipité, au contraire par la conviction de rendre inévitables, en vous possédant, la dissolution de votre lien légal et la consécration publique de notre imbrisable lien, à nous deux. Dieu m'est témoin que j'étais entièrement innocent d'un calcul qui allait si fort à l'encontre des scrupules de ma bien-aimée. Mais l'événement a été plus fort que toute prévision possible. En nous donnant si entièrement l'un à l'autre, nous avons coupé la retraite à nos deux consciences. Il nous faut proclamer hautement nos droits l'un sur l'autre, en poursuivant votre libé-

ration par le divorce, coûte que coûte. Non pas que l'opinion du monde — d'un monde dont le blâme et l'éloge sont presque toujours si stupidement, si erronément ou si hypocritement répartis, — doive peser du poids d'une paille sur notre destin. Elle est infiniment négligeable. Il n'y a plus de monde, donc plus d'opinion, pour qui se sent transporté bien en dehors et bien au-dessus du monde par une passion aussi élevée et aussi indestructible que la nôtre. Mais, je ne veux pas que vous ayez à souffrir d'une comédie de dissimulation qui répugne à votre fierté, autant qu'à la mienne, car nos âmes se trouvent accouplées dans la même aversion pour l'équivoque et dans les mêmes aspirations à la vérité.

Avec la promptitude de votre clair entendement, vous avez saisi immédiatement qu'une des conséquences de notre communion physique devait être d'imposer silence à nos préventions contre le divorce. Vous faites de nouveau allusion à d'autres difficultés désormais plus graves. Il me tarde plus que jamais de les connaître, d'en délibérer avec vous et votre habituelle conseillère, votre chère tante Valérie, dont la fine sagacité et le charmant caractère méritent si bien notre confiance. D'autant, ma toute mienne, que chaque jour qui s'écoule sans que je puisse vous presser contre mon cœur, me semble un siècle. Hâtez donc, je vous en supplie, mon Herminie, l'heure de notre prochaine rencontre, que nous puissions concerter les mesures d'où dépend le plus grand bonheur imaginable ici-bas ou dans n'importe quelle sphère...

Je m'offre et je me promets à vous aussi totalement que vous êtes à moi, car vous êtes, et vous le

sentez bien, l'unique amour de toute ma vie. Il n'y a rien dans mon passé sentimental qui ait jamais approché de ce que vous m'avez inspiré, ou qui en puisse approcher jamais dans l'avenir ; car vous êtes, ma divine chérie, sans rivale possible. La politique n'en est pas une. Il vous sera plutôt facile de vous en faire une alliée ; car votre culture et la noblesse de toutes vos pensées me seconderont, si vous voulez, dans mes devoirs publics et achèveront de nous mettre à l'unisson en tout.

Vous finissez votre chère lettre dans la plus ravissante attitude de tendresse et de confiance, la tête sur mon épaule, vos yeux limpides dans les miens — ces yeux qui sont comme deux grandes fenêtres dorées et irisées de tous les reflets de votre âme. Je ne trouve, en moi, au moment de vous quitter, qu'un égoïste désir nouveau : celui de baiser vos cheveux et puis de vous dire : « Je t'aime ! » oui, de tutoyer la Reine de ma vie, parce que c'est encore là une des prérogatives qui marquent qu'on occupe une place unique dans le cœur d'une femme qui ne tolère une telle familiarité verbale que de la part du plus proche d'entre ses proches. Mais quelle étrange contradiction ! Vouloir tutoyer une divinité prestigieuse devant laquelle la pensée se prosterne comme un dévot devant une image sainte ! L'amour rend-il donc fou ? Non, tu veux bien, n'est-ce pas, mon Hermine, ma femme, ma femme, tu veux bien qu'à ta charmante oreille je murmure : « Je t'aime », en te tenant toute serrée contre ma poitrine pleine de toi, de toi, à éclater...

ABEL.

XIV.

Le honteux pacte.

Dix jours plus tard sur la route des Avettes, en amazone sûre d'elle, M^{me} Saluces réfrène la fougue du poulain alezan qui l'a conduite à la gare de Clermont à la rencontre de Valérie, rentrant de Nancy. La bête nerveuse, rongéant son frein aspire à un temps de galop, sous la brise excitante des premiers jours de février. Mais la belle écuyère la force à l'allure modérée du poney-chaise dans lequel la doctoresse va faire sa rentrée au domaine.

En chevauchant près de sa tante, Herminie, un peu pâle et soucieuse, esquive le plus longtemps qu'elle peut cette question prévue : « Quelle raison urgente t'a donc rendue si impatiente de mon retour ? » Elle réclame une foule de précisions nouvelles sur l'opération subie par sa tante Geneviève et les progrès de sa convalescence. Elle a eu beau se pardonner sa chute aux bras d'Abel et s'évertuer à en chasser le regret, l'aveu qu'elle en doit faire à Valérie coûte horriblement à sa pudeur, sourdement révoltée encore.

Mais, à sa grande surprise, la doctoresse s'abstient de l'interroger, même au château, en déjeunant. Alors, la châtelaine, profitant de ce qu'elle a une

visite à faire à ses fermes, tire de son corsage une grosse enveloppe et la tend à la revenante :

— Lis ceci, pendant que je m'absente. Tu y apprendras le motif de mon urgent appel.

— Inutile, fait Valérie avec un regard où la malice semble en bataille avec une pénible impression. Inutile, ma pauvre enfant, je sais tout !

Herminie, stupéfaite et rougissante, sursauta :

— Qui a pu te dire?... Mais au fait, ce ne peut être que *lui*.

Et devant le signe d'acquiescement de sa tante :

— Il t'a écrit ! Abel ! cher, cher Abel ! Il m'a épargné cette humiliation !

— Oui, et en s'accablant devant moi de toutes les responsabilités, pour innocenter son Herminie.

— Comment regretterais-je de l'adorer, dit la jeune femme, et pourquoi ne l'ai-je pas devancé ? Tu saurais que la vraie coupable...

— Il n'y a pas de coupables, ma chérie, il n'y a que des malheureux.

— Tu ne nous méprises pas, ma petite maman, mais tu nous plains : pourquoi ?

— Parce que votre imprudence complique terriblement votre situation. Elle pourrait avoir des conséquences désastreuses, auxquelles Abel a bien songé, — il me l'a écrit — mais trop tard.

— Je crois deviner, dit Herminie, car j'y ai songé aussi depuis dix jours.

— Au berceau que tu pourrais avoir à préparer dans quelques mois ?

— Oui, mais serait-ce un désastre ? Devenir mère et d'un enfant d'Abel... J'y verrais plutôt le

rachat du péché et l'accomplissement de ma mission de femme.

— Je ne le souhaite pas, ma pauvre chérie. Cela serait plutôt un dur châtement : d'abord, parce qu'une loi inflexible ferait de ton enfant celui de l'homme à qui tu es encore enchaînée et non du père véritable, et ensuite parce que cela donnerait à cet indigne Saluces barre sur toi à un point que tu n'imagines pas. Avec un pareil atout dans son jeu, un tel maître-chanteur pourrait t'imposer ses plus abominables exigences.

— En effet, je n'avais pas pensé aussi loin, s'écria Herminie, atterrée.

— Du calme, chère petite ! J'ai pensé pour toi à tout, dès qu'Abel m'eut avertie et si je te signale cette possibilité cruelle, c'est pour que tu m'aides à l'écartier ou tout au moins, à en atténuer l'effet.

— De quelle manière ?

— En te croisant simplement les bras, tandis que j'agirai selon mon inspiration, sans contrôle.

— Que comptes-tu faire ?

— Envisager le pire — l'éventuel berceau — comme une certitude et conduire ta barque, votre barque en toute première vitesse, afin que le divorce précède, s'il se peut, l'événement redouté, que l'ennemi ne pourrait plus dès lors exploiter contre ta libération.

— Il lui serait encore loisible de revendiquer l'enfant, conçu avant le divorce, et de me l'arracher.

— Sans doute, si nous n'avions pas trouvé quelque moyen — et il en existe — de réduire l'ennemi au silence. Mais c'est au plus pressé qu'il faut courir : le divorce avant tout. L'ennemi est

talonné par le besoin d'argent et c'est là, j'espère, que gît le salut.

— Soit, abandonne lui tout ce que tu veux, sur ce terrain-là ; mais sur le terrain boueux où il voudrait entraîner Abel, nous ne le suivrons jamais, n'est-ce pas ?

Les yeux de Valérie brillèrent d'une mystérieuse fierté :

— S'il y a, dit-elle, de la boue à recevoir sur le chemin, elle n'atteindra que moi ; je t'en répons. Et comme Herminie, anxieuse, esquissait une protestation :

— Ne nous attardons pas, d'ailleurs, aux hypothèses ajouta la doctoresse. L'heure est à la préparation d'actes décisifs et pas plus tard que ce soir ou demain, tu vas voir comme l'ennemi va nous y aider. Mais, avant tout, une question : Où était GrosPierre au moment.. fatal ?

— Assez loin. Dans le pavillon de l'entrée du domaine où il remplaçait ce matin le concierge Jouret, malade.

— C'est donc GrosPierre qui a ouvert la grille à l'arrivée et au départ de ton cousin. Et quand est-il rentré au château ?

— Dès le lendemain matin, Jouret étant déjà rétabli.

— Parfait, mais qui a porté au télégraphe tes deux dépêches : celle où tu me disais ton impatience de me revoir et celle où tu disais à Abel : « Lettre demain » ?

— GrosPierre, ma tante ! Pardonne-moi, ce fut comme une sorte de défi de ma fierté à la bassesse de l'espion.

— Hum ! fit la doctoresse. Tu as de la chance. C'est un défi maladroit qui va justement nous servir.

— Tu dis ?

— Je dis que Florencie et son maître, prévenus d'abord par GrosPierre de mon départ pour Nancy, puis de la visite suspecte d'Abel, puis du contenu de tes deux télégrammes, ont dressé l'oreille. A l'heure qu'il est, GrosPierre leur a déjà téléphoné la nouvelle de mon retour. Donc, dans quelques heures, il y aura du nouveau.

— ???

— L'ennemi va vouloir faire état des présomptions très vagues qu'il a bâties sur ces petits indices rapprochés. Il va trouver l'occasion propice pour nous inquiéter et nous amener plus vite à soumission. D'ici à ce soir ou demain, nous allons voir surgir l'affreux museau du bossu ou recevoir de lui un mielleux message me proposant de m'en régaler la vue à bref délai — ce dont je brûle, justement ; car il faut mettre tout de suite en branle la machine à divorcer et tout l'avantage est de mon côté, si l'ennemi m'en presse.

Herminie, qui riait de ces déductions à la Sherlock Holmes, se fit accompagner par sa tante dans sa visite à deux de ses fermiers chez qui sa charité avait à remédier à une infortune subite. Elles avaient décidé d'effectuer le trajet à pied, pour goûter le tableau du soleil couchant. Au bout d'un quart d'heure de marche, elles entendirent l'écho d'un pas claudicant qui essayait de les rejoindre.

Sur un geste impérieux de sa compagne, Herminie feignit la surdité et elles poursuivirent posément

leur chemin, la doctoresse excitant le joli rire de sa nièce par de malicieuses boutades.

Haletant et clopin-clopant, Florencie finit par les atteindre. Chapeau très bas, il s'excusa de n'avoir pas eu le temps de les préparer à sa visite. Il arrivait à l'instant de Paris, où il devrait rentrer par le train de nuit, après s'être acquitté d'une petite mission confidentielle auprès de M^{elle} Destournier.

— Voilà qui tombe mal, fit la doctoresse. Nous sommes attendues impatiemment aux fermes de là-bas, où nous en avons pour une grande heure.

Le visage clignotant du bossu s'allongea.

— Mais à quelque chose, malheur est bon, cher Monsieur, ajouta Valérie. Vous êtes hors d'haleine. Vous aller pouvoir souffler et vous restaurer au château, en nous attendant.

Et elle congédia l'envoyé du diable, avec un geste d'apparence si maternelle, qu'il n'en soupçonna pas l'ironie.

Quand Florencie fut hors de portée de leurs voix, elle se frotta les mains.

— Tout va bien, dit-elle. Le voilà convaincu : 1^o que nous n'avons rien de gênant sur la conscience ; 2^o que nous ne haïssons pas comme lui après une décision. Et pour fortifier sa conviction, nous allons lui faire croquer le marmot une heure et demie. Tant pis pour notre five o'clock.

Au bout de la longue attente, le bossu allait éprouver une assez rude émotion. Dès le début du tête-à-tête, la futée doctoresse le prit de haut. Elle ne fit qu'une bouchée des insinuations de l'adversaire sur les compromettantes allures de M^{me} Saluces recevant, seule, le Vendéen et corres-

pondant avec lui. Elle ne s'abaisserait pas, dit-elle, à réfuter d'un mot ces méchantes sornettes, si les événements ne l'y contraignaient pas. M. de Cadornal était bien venu aux Avettes avec l'espoir d'obtenir, de la châtelaine, une promesse ; mais il avait piteusement échoué devant les invincibles préjugés de sa cousine contre le divorce. Et c'était pour lui confirmer noir sur blanc ce refus formel que la châtelaine avait écrit, deux jours après, à son adorateur, encore incrédule.

Le teint de Florencie verdit littéralement :

— Tout est fini, alors ? grinça-t-il, les mains nerveusement agrippées au dossier d'un fauteuil.

— C'est-à-dire, répliqua Valérie imperturbable, que tout serait fini si je n'étais décidée à faire le bonheur de ma nièce, en dépit d'elle. Patientez donc ! Donnez-moi, sans compter, le temps de convertir M^{me} Saluces à mes idées.

— Le temps, Mademoiselle ! C'est ce qui manque le plus à mon patron. Ses dettes deviennent criardes et la coûteuse campagne électorale de l'été prochain ne peut s'improviser. Pour récolter alors, il faut semer dès à présent.

— C'est une difficulté de plus, mon pauvre Monsieur. Ma nièce trouve exorbitantes les prétentions pécuniaires de son ex-conjoint. Songez donc : 20 millions, ça ne se réalise pas en huit jours.

Le bossu se ressaisit :

— Si, suggéra-t-il, M^{me} Saluces pouvait être amenée à verser le quart seulement de la somme à une date très proche, on s'arrangerait par échelons espacés, pour le reste.

La doctoresse feignit une profonde méditation :

— Ecoutez, finit-elle par dire, si vous êtes si pressé de retourner à Paris, retournez-y et renonçons à résoudre un problème insoluble. Si, au contraire, vous passez la nuit au château, j'aurai eu le temps de réfléchir et peut-être de trouver quelque chose. Après tout, nous sommes alliés : je *veux* le mariage de ma nièce avec M. de Cadorval, vous voulez votre mandat de député. La nuit peut nous porter conseil à tous deux.

— Je resterai jusqu'à demain, dit l'autre.

— Bien, je vais donner ordre à GrosPierre de faire du feu dans votre ancienne chambre.

« Pourquoi à GrosPierre plutôt qu'à un autre ? se demanda *in petto* l'émissaire du député de l'Oise. Décidément, on n'a rien à craindre ici, des rapports de notre... indicateur. »

En gagnant sa chambre, il s'arrêta pour écouter des cascades de mélodie que M^{me} Saluces faisait jaillir du clavier de son piano. Au fond, il détestait la jeune femme parce qu'elle était si belle et si bonne, et lui-même si difforme de toutes les manières. Loin d'être amoureux de l'étoile, le ver de terre lui en voulait à mort de passer si brillante et si inaccessible au-dessus de sa rampante laideur, qui en était affreusement humiliée. Et ce serait pour lui une volupté d'aider à lui imposer tambour battant le divorce qui lui répugnait si profondément, croyait-il, et qu'on lui ferait payer par surcroît si cher.

Toute relation de son entretien avec le bossu fut refusée par Valérie à sa nièce qui dut se contenter d'un « Tout va bien, ce soir, et tout ira encore mieux demain. »

Au matin, elle aborda le bossu avec un plan tout arrêté.

Elle aurait raison des résistances de sa nièce au principe du divorce, en faisant introduire immédiatement, en son nom mais à son insu, une instance en divorce qui mettrait la jeune femme devant le fait accompli... Elle, Valérie, allait partir pour Paris immédiatement, avec les pouvoirs en blanc qu'elle arracherait sous un autre prétexte à M^{me} Saluces, elle remuerait ciel et terre pour que la procédure en dissolution de mariage s'accomplît dans un délai maximum de trois mois, avec dispense des pénibles et vaines confrontations ordinaires en conciliation. Moyennant son concours à cette accélération des choses, Saluces recevrait cinq millions dès l'introduction de la demande en divorce, donc dans quelques jours ; cinq autres, le jour du prononcé de l'arrêt libérateur ; les dix derniers à la fin de chacun des deux semestres subséquents.

Secrètement, elle avait calculé que si la catastrophe de la maternité se produisait, elle aurait été non seulement précédée de l'irrévocable divorce, mais prémunie contre toute tentative de scandale par l'intérêt même de Saluces qui risquerait d'y perdre la moitié des vingt millions si ardemment convoités.

A haute voix, elle fit sentir au bossu le double danger que courrait son patron, si, avant la liquidation complète de toute l'affaire, il suscitait, sous n'importe quel prétexte, à Herminie ou à M. de Cadornal, l'ennui le plus léger : le danger de se voir couper les vivres et celui d'entendre dénoncer son

indigne chantage à ses électeurs et à tout le pays par la doctoresse en personne.

Le rusé secrétaire fut décontenancé, abasourdi par la brusquerie de l'offre et celle des menaces dont il ne pouvait deviner la véritable et unique raison. Mais, au fond, la perspective l'enchantait d'aider à forcer la volonté de la belle châtelaine, tout en lui extorquant à si bref délai une fraction notable des millions, attendus au boulevard Malesherbes comme le Messie.

— Mais les deux conditions politiques du marché ?

La doctoresse déclara :

— Je vous garantis *personnellement* l'admission de votre candidature à la députation sur la liste de Cadornal en Vendée.

— Vous espérez donc y rallier M. de Cadornal ?

— Jamais, Monsieur, sa conscience est trop haute.

— Mais alors, Mademoiselle ?

— Je le mettrai devant le fait accompli de votre candidature, comme ma nièce devant le divorce. Par quel moyen ? C'est mon affaire. Si vous ne voulez pas vous fier aveuglément à ma parole sans souffler mot de ceci à M. de Cadornal et à ma nièce, nous avons parlé pour feu le roi de Prusse et n'avons plus à nous dire que ce seul mot : « Sans rancune et adieu ! »

Elle était si catégorique, avec un air si inspiré, qu'il se sentit dominé et conquis. Et il accéda avec, d'ailleurs, un sentiment de grosse satisfaction.

— Reste la situation de M. de Cadornal vis-à-vis de son groupe après les élections. S'engagerait-il

à démissionner s'il n'était plus à l'alignement avec le gros de son parti ?

— Ni vous, ni moi, ni personne ne se risquera à lui proposer une telle abdication de sa liberté et de sa dignité, répliqua la doctoresse.

— Diantre !

— Il en sera comme de votre candidature. Je prends tout sur moi, vous entendez. L'heure venue, ma nièce et moi, nous ferons l'impossible par persuasion, pour arracher complètement ce noble idéaliste à votre affreux borbier politique. Si nous y échouons, tant pis pour vous et pour nous. Ici plus de concession possible, c'est à prendre ou à laisser. Prenez-vous ? Laissez-vous ?

— Je prends, dit le bossu, après un instant de réflexion. Entendez que c'est M. Saluces qui prend.

— Bien. Vous le lui ferez confirmer demain devant moi, car je pars pour Paris ce soir, mettre toutes ces choses en train, sous cette réserve que la moindre indiscretion qui révélerait les détails politiques de notre entente à ma nièce ou à son cousin, annulerait cet accord à l'instant.

— Nous n'avons pas plus intérêt que vous à trahir le secret, accorda Florencie.

Ils se quittèrent, lui en somme rayonnant, vaincu que sa cautèle avait triomphé à peu près sur toute la ligne, elle en proie à une exaltation faite d'autant de joie que d'amertume. Elle exultait en songeant qu'elle allait ouvrir le Paradis à deux êtres adorés, tout en les préservant de la salissure d'engagements qu'elle jugeait à bon droit ignominieux ; elle éprouvait à la fois la douceur du sacrifice et un dégoût navré, en se sentant salie à leur place

et peut-être exposée par la suite, aux plus terribles reproches de ceux dont elle décidait le bonheur au prix d'un pacte dont la honte rejaillirait sur elle seule, puisqu'ils en demeureraient innocents.

Herminie n'en apprit rien de ce qu'elle voulait lui taire, mais en obtint l'espoir d'être divorcée dans trois mois et mariée dix mois plus tard, dans le délai prescrit par la loi. Quant à l'éventualité du « berceau », sa tante put la rassurer. L'ennemi était mis d'avance hors d'état d'exploiter scandaleusement un pareil malheur ; la naissance resterait secrète et l'enfant, élevé au Manoir et adopté plus tard par ses parents véritables, demeurerait incontestablement le leur.

Herminie pleura d'émotion reconnaissante dans les bras de sa Providence.

— Tu as du génie, mon admirable petite maman.

— De l'amour seulement, ma chérie, l'amour de votre amour.

La jeune femme eût voulu accompagner sa tante à Paris pour mettre son bien-aimé Abel au fait de la situation nouvelle.

— Vous allez avoir soin, au contraire, dit vivement la doctoresse, de ne plus vous voir que de très loin en très loin, et jamais autrement qu'en présence de tiers. Non que je vous croie un instant capables de retomber à la faute qui ne fut chez vous qu'une surprise et dont vous sentez trop le poids pour la répéter. Mais il faudra compter jusqu'au dernier moment avec l'ennemi, sa malveillance et ses pièges et se garder de fournir le prétexte d'une simple apparence à ses manœuvres.

C'était la sagesse même qui parlait. Herminie comprit, soupira, se résigna et chargea la doctoresse

d'un beau portrait d'elle et d'une tendre lettre à l'adresse de son futur fiancé.

A Paris, Valérie sut limiter à dix minutes, formules de politesse comprises, son entrevue avec Saluces et Florencie, pour la consécration orale du pacte.

A de Cadornal, elle fournit tous les apaisements possibles sur l'avenir, moyennant que, comme Herminie, il la laissât faire et se laissât faire, sans bouger. En vain, insista-t-il pour connaître la nature des graves obstacles qui auraient pu et qui pourraient encore s'opposer au divorce, maintenant que la bien-aimée en acceptait le principe.

— Si cela devient nécessaire, à un moment donné, dit la doctoresse, vous saurez tout ce qu'il faut que vous ignoriez jusqu'à nouvel ordre. En attendant, vous vous rappellerez tous deux le triste sort d'Elsa la Curieuse pour avoir désobéi à Lohengrin, en s'efforçant de lui arracher son secret. Maintenant, comme vous brûlez d'agir un peu, pour votre propre cause, vous allez m'aider à accomplir en cinq secs les formalités d'introduction de l'instance en divorce et exercer sur les arbitres de la procédure la pression qu'il faut pour aboutir à une très rapide sentence.

Trois jours durant, ils vaquèrent de compagnie à ce travail, et non sans succès, étant singulièrement servis au Palais par le prestige du nom des Destournier et de celui de Cadornal que, d'autre part, secondait l'influence politique de Saluces, surexcité par l'appât des millions.

Rentrée aux Avettes, l'ambassadrice put annoncer à sa nièce que toute la machinerie judiciaire était en mouvement et aboutirait à la solution rêvée dans

le minimum de temps possible. Elle eut à apaiser un dernier remords d'Herminie devant la perspective d'un mariage purement civil.

— Raisonne à fond, ma chérie. C'est l'Eglise seule qui refusera sa bénédiction à ton union avec un des hommes les plus nobles de la terre. Mais sa morale qui te riverait pour toujours, dans un hypocrite simulacre, à un être méprisable, la confondrais-tu avec la morale divine? Cette loi d'Eglise, faite par des hommes et qui s'oppose à la vérité et au plus mérité des bonheurs, blesse en moi tous les instincts de la logique, de la loyauté et de la justice. Si, donc tes scrupules étaient fondés, il s'ensuivrait que ta petite maman est de beaucoup plus sensée, plus équitable, plus morale que Dieu le Père lui-même. Franchement, c'est trop de galon pour ma modeste petite personne !..

Elle désarmait la belle châtelaine par le rire. Pour la mieux distraire, elle l'encouragea à une correspondance de ton doucement filial avec la vieille M^{me} de Cadorval, fit convier l'avocate Geneviève Destournier aux Avettes pour l'achèvement de sa convalescence, puis, aux premiers jours du printemps naissant, d'autres amis, dont le capitaine Lescure, « M^{me} Lachapelle », — qui justifiait de plus en plus son sobriquet — et leur ravissant bambin.

Les choses lui paraissant assez avancées, elle mit le capitaine Lescure dans la confiance de l'imminent divorce et des prochaines fiançailles d'Herminie avec Abel. Et, homme d'honneur avant tout, le brillant officier réprima en lui toute velléité d'excessive galanterie pour ne plus marquer à

l'enchanteresse qu'une respectueuse affection d'éventuel cousin. Si bien que dans l'atmosphère de familiale confiance qui régna aux Avettes, Herminie se sentit plus que jamais proche du bien-aimé, malgré la rareté voulue de ses apparitions.

Elle apprivoisa, peu à peu, sa tante Geneviève, vieille avocate sèche, plate, de commerce difficile et que dérida finalement un entourage si riche d'entrain. Geneviève avait fini par pardonner à de Cadorval son discours antiféministe de Nancy depuis qu'à la Chambre, il avait englobé l'élite féminine dans celle qu'il rêvait pour le gouvernement. On la consultait aussi parfois sur tel point de droit soulevé par l'action en divorce. Elle en était secrètement flattée ; car chez elle, la femme avait entièrement fait place au docteur en droit, au juriste et elle cultivait jalousement sa nature homme-masse comme tant de ces femmes écrivains qui, de peur de déconsidérer leurs livres en y laissant percer leur féminité, adoptent un pseudonyme viril et un style désinvolte et cru de mâle ; mettant de la barbe ou de la moustache à leur prose, ou « coiffant leurs poèmes à la garçonne » comme avait dit un jour Abel.

Les trois premiers mois d'attente s'étaient écoulés, aboutissant au prononcé du divorce, puis, un mois plus tard, à son inscription sur les registres de l'état civil. Herminie était libre ! La doctoresse, comme elle disait, avait réussi à imprimer, pour une fois, l'allure moderne de l'auto « à cette vieille boiteuse de Thémis ». Restait le nuage résultant de la crainte du « berceau ». Mais peu à peu, il s'effrangeait en vapeur qui va disparaître. Nul signe précur-

seur du malheur ne se manifestait. La santé de l'involontaire pécheresse resplendissait au contraire de plus en plus. Se pouvait-il?... La doctoresse en venait à puiser dans sa joie secrète des motifs de foi en l'existence de quelque divine puissance, infiniment juste. Elle appartenait à cette catégorie, plus nombreuse qu'on ne croit, de sincères et honnêtes personnes qui n'ont jamais voulu affirmer, présomptueusement, avec « le charbonnier », ou nier témérairement avec l'athée. Ses méditations sur le problème des problèmes ne lui ayant jamais fourni une certitude, ses convictions philosophiques fluctuaient entre les deux pôles de la croyance et du doute, selon les événements.

— Heureuse petite bête, soupirait-elle en caressant Nico ou Frisque. Tu n'as jamais été troublée par la grande énigme, tu es sûre de ton Dieu qui est l'homme, que tu vois, que tu touches, qui te rend tes caresses, qui te laisse grimper sur ses genoux et le gronder, même furieusement, s'il a l'air de te négliger ! Et comme tu ne soupçonnes pas le terme impitoyable de la vie, tu as même le sens de l'éternité, d'une félicité sans fin auprès d'un Dieu impérissable comme toi !

Chaque fois qu'elle voyait le Bien, le Juste triompher de la méchanceté et de l'iniquité, Valérie se disait : « Il y a un Dieu ! » et « Il n'y en a pas décidément ! » quand, visiblement, le mal l'emportait. Elle avait pleinement cru, en novembre 1918, à un invisible et supérieur arbitre du destin universel, quand elle avait vu les formidables empires de proie s'écrouler sous les coups des alliés qui, au début de l'horrible tourmente, n'avaient guère

semblé mieux armés contre les agressives hordes barbares, que le frêle David contre le colosse Goliath. Mais les amères déceptions d'après-guerre qui avaient tout gâché de la victoire, lui avaient fait dire : « Aucun Dieu ne permettrait ceci ! »

Qu'un enfant fût né de l'ardeur imprémeditée de deux nobles êtres tels qu'Herminie et Abel, au profit d'un Saluces et de ses nauséabonds calculs, et la doctoresse eût été fixée : Le destin lui eût paru un aveugle et imbécile tyran, incapable de discerner le vrai Bien du vrai Mal et d'écraser celui-ci sous celui-là. Mais du moment où les affres d'une maternité irrégulière devaient être épargnées au cher couple prédestiné, elle en revenait à faire un large crédit à la consolante hypothèse d'une Providence consciente et suprêmement bonne, tout en enviant à la gentille mais un peu bornée M^{me} Lachapelle cette stabilité du sentiment religieux qui met sous les pieds un solide terrain, au lieu du sable mouvant où qui pense trop s'enlise. Mais si chaque mois apportait à la doctoresse une raison de plus d'espérer « l'immunité » pour l'amante d'un jour, un autre souci la tourmentait, comme sa nièce elle-même, sans qu'elles s'en ouvrissent l'une à l'autre.

La fièvre politique possédait de plus en plus Abel, menaçant d'exaspérer le mal organique qui était comme un ver dans un beau fruit. Peut-être voulait-il tromper ses impatiences amoureuses, en se dépensant comme il faisait à la Chambre et dans les meetings préluant à l'ouverture de la campagne électorale ? Peut-être. Mais cela n'en donnait pas moins à Herminie la sensation d'être, du moins momentanément, sacrifiée à une autre : à la poli-

tique ; tandis que, de son point de vue professionnel, la doctoresse tremblait de voir le futur mari de sa fille adoptive prendre sur sa vie de telles hypothèques.

Adopté à six voix de majorité seulement par la Chambre, le projet de suffrage bisexuel s'était heurté longtemps à la force d'inertie du Sénat qui allait en faire traîner l'étude en commission et finir par le repousser au scrutin public, beaucoup trop tard pour qu'on pût le ressusciter avant la dissolution. La majorité qui l'avait si vainement fait triompher au Palais-Bourbon, était au fond médiocrement surprise ou peinée de ce dénouement négatif. En faisant mine de batailler pour les suffragettes, la plupart des soi-disant féministes avaient mis de leur côté, pour les élections, l'influence indirecte de beaucoup de femmes sur le vote de leurs maris. Avantage plus certain que le suffrage direct des filles d'Eve, capables, comme électrices, d'ingratitude envers leurs bienfaiteurs. Abel avait dévoilé ces hypocrites calculs des soi-disant apôtres du féminisme, à Herminie. Elle en avait ressenti un surcroît de mépris pour la comédie politique. Et dire qu'une bonne part des premiers millions à elle extorqués par le clandestin chantage de Saluces servait aussi à d'autres menées corruptrices des marchands du temple national ! Les journaux apportaient aux Avettes les échos de l'intrépide croisade oratoire d'Abel contre ces turpitudes. Il n'allait guère haranguer ses électeurs Vendéens — des convertis — mais affrontait les meetings les plus hostiles où souvent on le huait, — d'où, l'autre jour, un coup de revolver était

même parti à son adresse, mais sans l'atteindre. Vibrant d'indignation, il dénonçait inlassablement un article du programme des extrémistes promettant une forte réduction du service militaire, voire le désarmement total.

— Ceux, disait-il, qui vous veulent séduire par de telles primes sont des traîtres à leur pays, s'ils ne croient pas absolument à la possibilité d'une paix universelle et éternelle, et des déments s'ils y croient, alors que les passions qui suscitent la guerre brûlent plus que jamais dans le cœur de beaucoup de peuples et d'hommes. Quiconque vous offre d'affranchir vos enfants de l'impôt du sang est un mauvais citoyen qui spéculé sur votre égoïsme paternel et vous paie son élection en fausse monnaie ; ou c'est un utopiste cherchant à vous entraîner à une mortelle chimère. L'histoire la plus récente, comme la plus ancienne, atteste que tant qu'il y aura des loups à face humaine, toute bergerie mal gardée sera vouée à périr sous les crocs des fauves.

— Avouez-vous franchement militariste.

— J'aime assez, pour cela, la paix qui n'existe pas sans sécurité.

Pour un auditoire fruste, le Vendéen illustra un jour son discours de la moralité que dégageait un fait récent :

— A New-York, il y a quelques mois, le Trésor public avait à faire transférer deux cents millions d'espèces d'une banque à une autre, sise à quatre kilomètres de la première. Craignant que le passage d'un tel butin n'excitât les convoitises de quelque bandit, l'autorité ne se contenta pas de faire blinder, comme des machines de guerre, les autos chargées

de ces monceaux d'or : chaque voiture était escortée de quatre hommes armés jusqu'aux dents. Cela ne suffisait pas. Des mitrailleuses, avec leurs servants, furent installées aux intersections de chaque voie, et des soldats avec leurs carabines chargées, furent postés sur les balcons ou les toits, tout au long de l'itinéraire du trésor. Comme cela ne semblait pas encore assez, le vide fut fait, sur tout le trajet, par l'interdiction d'y circuler et la mobilisation générale de la police, formée en double haie d'une banque à l'autre. Voilà les précautions formidables prises dans une ville contre la cupidité et l'agression possible de quelques apaches : des *concitoyens*. Et l'on voudrait faire de la France, cette proie magnifique, un butin indéfendu, sous les yeux, à la portée de voisins exotiques, qui la haïssent et la jaloussent autant qu'ils la convoitent !...

— Hélas ! soupirait Herminie, il oublie qu'il s'adresse à la nursery, à une multitude d'enfants, éblouis par l'espoir d'être dispensés de leurs devoirs pour se barbouiller de confitures. Cher Abel, qui se tue à vouloir leur faire entendre raison !

XV.

Le calice de Valérie... pour la victoire.

Un jour, Florencie prévint téléphoniquement Valérie qu'il venait, l'heure ayant sonné, de signifier sa candidature au comité électoral de Vendée. Elle pâlit, sachant quel amer calice elle allait boire. Le premier train de l'après-midi la débarqua à Paris, où elle allait, avait-elle dit à sa nièce, pour rappeler Abel à plus de modération dans la dépense de son activité politique.

Elle trouva le Vendéen légèrement amaigri, nerveux, les yeux brillant de trop d'éclat. Il dictait à sa dactylo des notes pour un nouveau discours. Elle lui annonça à brûle-pourpoint la candidature du bossu au siège de Valentin Souchon, démissionnaire. Il la remercia, d'abord, imaginant qu'elle l'avertissait d'un mal pour l'aider à l'écarter. Elle lui avoua la vérité : le pacte. L'orage fut violent !

Il ne permettrait pas que fût polluée la représentation parlementaire de la Vendée par ce jeune et tortueux ambitieux Florencie. De tels hommes, toujours prêts à tout trahir pour leur avancement personnel, il n'y en avait que trop déjà au Palais-Bourbon.

— Oh ! fit Valérie, avec un sourire mélancolique, un de plus, un de moins !

— Cet « un de plus » pèserait d'un poids d'autant plus énorme sur ma conscience que j'aurais facilité son élection dans mon propre intérêt... Dès demain, j'irai en Vendée prévenir mon comité que cet homme, qu'on croirait dûment soutenu par moi, comme collègue de Saluces et leader des républicains conservateurs, est un indésirable à écarter sans phrase.

Une douloureuse émotion secoua la doctoresse, mais elle l'avait prévue.

— Vous n'irez pas, mon cher ami ! dit-elle, car j'ai promis sur l'honneur à Florencie que si vous n'ouvriez pas la bouche en sa faveur, vous ne l'ouvririez pas contre lui.

Il éclata, les joues empourprées.

— Vous avez vraiment fait cela, vous que je croyais si droite, si digne de toutes les confiances?... Je rêve ! Vous ne voulez pas que je me fasse honte à moi-même.

— Vous n'avez à rougir que de moi, mon cher ami.

Il secoua sa massive chevelure, comme un lion courroucé, et des larmes tremblèrent au bout de ses cils :

— Vous m'avez condamné à une infâmie, Mademoiselle.

C'était un Abel nouveau, encore insoupçonné. Elle lui répéta que si elle n'avait pas pris sur elle de consentir cette « commission » à l'âme damnée de Saluces, le divorce, tout son rêve de bonheur à lui et à son Herminie, en eût été compromis.

Une lueur fulgurante traversa les yeux bleus d'Abel.

— Herminie est-elle au fait de ce répugnant marché ?

— Elle l'a repoussé avec indignation, la seule fois que je lui en ai parlé, répondit la doctoresse.

— Elle sait que vous avez osé le conclure quand même ?

— Elle l'ignore et j'espère qu'elle l'ignorera toujours.

Un rire presque insensé échappa à de Cadorval :

— Elle va le savoir ! s'écria-t-il. Nous allons retourner ensemble aux Avettes. Nous la ferons juge.

— Vous n'en ferez rien, dit Valérie, la voix étranglée. Elle serait capable de renoncer à une union payée d'un tel prix et vous briseriez vos deux cœurs, en vous condamnant tous les deux à ne vous revoir peut-être jamais. Et cela, avant même que la crainte du... berceau possible ne soit définitivement et absolument évanouie.

Il l'écoutait encore plein de colère.

— Dans un plateau de la balance, poursuivit-elle, il y a votre devoir envers celle que vous dites aimer plus que la vie, dans l'autre, votre devoir envers ce corps électoral que vous méprisez pour son incapacité, son aveuglement, son égoïsme et qui, quoi que vous fassiez, élira les pires des bergers offerts à son choix. Vous avez à opter entre Herminie, votre femme — votre femme, déjà ! — et cette vilaine et malpropre maîtresse : la politique. Optez-vous pour celle-ci ? Je cours l'apprendre à ma fille adoptive, elle vous approuvera, tant elle est pure, mais vous l'aurez tuée et vous n'en guérerez pas !.. Tandis que si, chez vous, l'amour est plus fort que

vos rêves, vous n'aurez à maudire et à mépriser que moi qui vous ai engagé, bâillonné, sans votre aveu, à votre insu.

Il donna les signes d'un profond accablement ; puis, après une profonde réflexion :

— Vous m'avez plus que bâillonné, murmura-t-il, d'une voix qui s'adoucissait. Allez !... Je ne ferai rien pour défaire ce misérable pacte. Embrassez mon Herminie pour moi, sans lui divulguer l'abomination à laquelle je souscris par amour d'elle.

— Je ne vous demanderai votre pardon, répondit la vieille fille, que le jour où quelqu'un vous reprochera d'avoir, sans protester, laissé élire l'indésirable ; car ce jour-là, je crierai sur les toits que M^{elle} Valérie Destournier fut la seule coupable, et j'aurai chez vos ennemis mêmes d'irrécusables témoins qui diront : « Amen ! »

Il ferma les yeux pour qu'elle ne vît pas qu'il s'attendrissait et la laissa s'éloigner sans une autre parole.

Lui pardonnait-il ? Elle ne savait ; mais elle partit avec une certitude radieuse qui semblait la grandir et la rajeunir à la fois : celle d'un pauvre bouc émissaire qui l'a voulu être, qui trouve sa volupté dans la souffrance du sacrifice au bonheur des autres.

XVI.

Un paradis contre un enfer.

Quatre nouveaux mois se sont écoulés depuis la légalisation du divorce de Saluces. Les élections générales viennent d'avoir lieu. Florencie, bénéficiant du silence de Cadornal, et d'une profession de foi habilement chèvre-chouteuse, est au nombre des élus, en grande majorité d'extrême gauche. Grâce à un prélèvement assez large sur les millions extorqués par Saluces, le groupe républicain-conservateur revient renforcé d'une douzaine de membres et d'autant plus fondé à revendiquer une part du pouvoir, que la grande majorité de ses candidats, Saluces en tête, ont fortement barré à gauche, dans ce dessein. Saluces lui-même sera sans doute du Ministère qui succédera en novembre, lors de la réunion des nouvelles Chambres, au Cabinet actuel de modérés voués, infailliblement, à un vote de méfiance. C'est à ce moment aussi que se posera la question de savoir si de Cadornal peut encore commander à un groupe dont ses tendances réactionnaires comptent à peine encore cinq ou six fidèles. En attendant, la sorte de trêve de lassitude, qui suit les batailles, endort les énergies.

Abel peut souffler et songer librement à ses fiançailles. Le cauchemar qui hantait la doctoresse

s'est définitivement dissipé : Herminie ne court plus le danger d'une maternité expiatoire. La jeune femme rayonne : son pressentiment lui garantit la joie de donner un enfant au bien-aimé, dans le mariage, quand il ne pourra lui être disputé, et qu'elle pourra montrer à la face de tous ce fruit d'un incomparable amour.

Le mariage aura lieu aux premiers jours de mai fleuri, l'an prochain. Mais les fiançailles ont été célébrées intimement, un jour de l'été, aussi beau que cette fête des cœurs, dans la charmante villa estivale des de Cadorval, aux Sables-d'Olonne. Tous ceux que nous avons vus réunis, l'hiver, au Manoir de Pouzauges, autour de l'accueillante vieille comtesse de Cadorval, se retrouvent en cette Thébaïde balnéaire, renforcés de l'avocate Geneviève Destournier et de la sœur aînée d'Herminie, accompagnée de son mari. Il n'y a d'étrangers au dîner des accordailles que le sénateur Bourion, sa femme et ses deux fils, installés aussi aux Sables-d'Olonne pour la saison.

Cette période de leur existence fut pour les amants une ère d'exquise sérénité. Si le souvenir de leur faute languissait encore en eux, ils le refoulaient pudiquement au plus profond d'eux-mêmes et n'étaient plus, vis-à-vis l'un de l'autre, que des amoureux retournés à l'innocence des premiers jours, où l'on ne s'est pas enivré un instant à la source interdite. Définitivement dégagée de ses odieuses attaches avec un premier mari qui ne l'avait jamais été réellement ; libre encore du devoir de l'épouse, envers Abel lui-même, Herminie avait retrouvé toutes les grâces d'une vierge pour qui tout est neuf,

jusqu'au trouble ineffable ressenti auprès de l'être auquel on est promise. Une nuance de coquetterie nouvelle l'embellissait encore, c'est-à-dire qu'elle en arrivait, en secret, à se réjouir d'être belle, puisque le bien-aimé raffolait tant de sa beauté et ce seul sentiment avivait encore la délicieuse lumière des yeux couleur d'âme.

Une seule chose l'assombrissait parfois : les préoccupations visibles d'Abel, dans les intervalles de leurs nombreux plaisirs balnéaires et des soirées de musique où le violon de son fiancé épousait sa voix mélodieuse dans une sorte de chaste baiser. Les longs jours d'heureuse détente étaient quelquefois traversés d'instant où l'ancienne maîtresse du cerveau du Vendéen : la politique, le revisitait, comme une courtisane acharnée à le ramener à elle, malgré tout. Il ne s'en cachait pas, s'attristant tout haut des résultats des élections et, en dépit des plaisants sarcasmes de Valérie, déclarant trouver dans l'écrasant échec de ses idées, une raison de lutter pour elles avec plus d'âpreté que jamais. Comme le héros cornélien, il estimait que plus une belle cause bat de l'aile, plus il y a d'honneur à la défendre. Et tandis que la doctoresse épiait inquiètement les colorations fiévreuses de ce visage d'apôtre, Herminie éprouvait le malaise jaloux qui l'avait mordillée plus d'une fois. Elle se rappela alors le passage de certaine lettre chère où Abel lui avait suggéré de se faire de la politique une alliée. Elle partagerait les préoccupations politiques de son futur époux, s'associerait à ses labeurs de serviteur du pays, de façon à n'être pas plus séparée de lui dans sa pensée que dans son cœur et sa chair.

Elle s'initierait à la dactylographie, il lui dicterait ses discours, ses projets de loi qu'ils discuteraient à deux, chemin faisant. Abel se montra infiniment touché.

— Cela achèvera, dit-il, de ne faire qu'un de nos deux êtres.

— Vous serez trois au contraire, protesta Valérie, en affectant de badiner : trois, donc un de trop, comme dans la chanson de la cueillette des fraises au bois de Bagneux.

Elle cherchait, de plus en plus, mais sans résultat encore, à exorciser le démon politique de chez « ce possédé » d'Abel et à se faire seconder en cela par la vénérable M^{me} de Cadorval qui commençait aussi à s'apercevoir et à s'émouvoir de la triste influence de la politique sur la santé de son fils. Mais, avant tout, il s'agissait pour la doctoresse de déterminer le Vendéen, selon l'engagement qu'elle en avait pris, sans qu'il le sût, à abandonner spontanément la direction du parti républicain conservateur.

— Je n'en ferai rien, déclarait-il. Le devoir sera, avant la réunion des Chambres, d'affronter mon groupe et d'essayer d'en détacher une fraction, la plus modérée, pour me suivre dans la bataille contre le futur ministère d'extrême gauche.

— Vous en détacherez au plus quatre hommes et un caporal, rétorquait Valérie.

— Ils n'étaient pas davantage sous le second Empire, quand on disait de l'opposition que pour se rendre au Corps Législatif, elle pouvait tenir tout entière dans un fiacre. Et ces quatre hommes et un caporal finirent par terrasser l'Empire,

— Avec l'aide des Prussiens, hélas ! soupirait la doctoresse, et qui sait, si l'histoire ne se répétera pas ?

Il protesta, sans céder un pouce de terrain. Alors, elle lui avoua que dans ses tractations pour le divorce, elle avait dû se porter forte de sa démission de leader du groupe Saluces, si l'élément rouge de ce groupe l'emportait aux élections.

Il en fut presque aussi bouleversé que, naguère, par la révélation de la candidature Florencie.

D'une voix frémissante d'irritation, il demanda à la doctoresse à quels autres sacrifices de sa dignité et de son idéal, elle l'avait, d'avance, condamné, dans sa souterraine intrigue.

— C'est la dernière, dit-elle, je vous le jure. D'ailleurs, maintenant que le divorce est conclu et votre mariage tout à fait assuré, libre à vous de renier cette dernière clause de mon pacte, de me désavouer, de me flétrir comme une intrigante qui vous a engagé sans mandat. Par amour de votre amour, j'avais prévu et accepté d'avance cette triste possibilité et même que vous et Herminie me chasseriez pour avoir jeté une tache, une ombre sur votre bonheur, afin de le sauver. C'est votre bonheur à tous deux qui m'importait : il me consolera de tout.

Elle s'éloignait. Attendri, il la retint.

— Pardonnez-moi ma colère, dit-il, qu'ai-je à vous pardonner après tout, à vous qui ne m'avez trahi que pour me servir?... Mais laissez-moi délibérer avec notre Herminie. Elle veut précisément s'associer à mes devoirs politiques. Elle a acquis

ainsi le droit de connaître mon conflit de conscience et de m'aider à le résoudre.

— Faites ! acquiesça la vieille fille, en dissimulant des larmes de joie et d'espérance.

Car elle raisonnait de cette sorte : Herminie serait navrée et révoltée d'apprendre à quel hideux trafic politique elle devait décidément la victoire de son amour. Et elle ne considérerait plus la politique comme une rivale à se concilier, en la secondant, mais comme une rivale infâme, à combattre de front, à chasser de leur vie.

Tels furent exactement les sentiments et les expressions de la belle fiancée, quand elle eut appris de la bouche d'Abel toute la vérité. Et timidement, d'abord, elle demanda à l'adoré de considérer si sa santé morale comme sa santé physique ne gagneraient pas beaucoup à une rupture totale avec une carrière où l'on se heurtait à tant de personnalités et de choses dégradantes. Rien ne l'empêcherait de poursuivre la propagande de ses idées, par la plume, et par l'extension de sa grande œuvre scolaire, par exemple.

Il regimba contre ce conseil, mais signifia sa démission de *leader* du groupe républicain, dans une lettre marquant son désaccord avec la majorité rouge de cette phalange, mais adressant un « qui m'aime me suive ! » à ceux de ses anciens collègues qu'il croyait fidèles à ses vues. Appel à quoi répondirent en tout et pour tout, deux députés du clan Saluces.

Celui-ci, par le ricochet de la démission du Vendéen, devenait chef de son parti, donc puissance avec laquelle le gouvernement prochain devrait

compter. Et du coup, le Ministère en fonctions ayant été renversé suivant les prévisions, par les Chambres nouvelles, le député de l'Oise trouva place dans le nouveau cabinet. Il y décrocha le portefeuille des travaux publics et s'adjoignit Florencie, comme chef de cabinet. Leur ancienne profession ne leur avait même pas donné à l'un ou l'autre, pour cet emploi, l'humble compétence d'un peintre en bâtiment ou d'un ouvrier terrassier. Mais ce qui était de leur plein ressort à tous deux, c'était l'art de la corruption qui leur permettrait de prélever secrètement, à leur usage personnel, un pot-de-vin sur toute entreprise publique, soumise à des adjudicataires. Tout pavé fabriqué pour une route quelconque de l'Etat serait pour eux l'occasion de muer une partie des dépenses nationales en recette personnelle.

Herminie et sa tante brûlaient plus que jamais d'arracher Abel à cette asphyxiante sentine où lui s'obstinait encore à vouloir remettre de la propreté et de l'ordre. Le Vendéen qui prodiguait son ardeur combattive contre le nouveau Ministère et son programme subversif, s'épuisait ainsi en stériles efforts pour sortir de son isolement et assembler autour de lui ne fût-ce qu'une douzaine d'idéalistes adversaires du suffrage universel qu'il voulait grouper hardiment, loyalement sous cette enseigne « Les pionniers de la réaction ». Les députés ou sénateurs les plus convaincus de la clairvoyance de ses idées s'effrayaient d'une aussi funeste étiquette qui suffisait à les éloigner, de peur des coups. Mais les banquises auxquelles le Vendéen se heurtait semblaient attiser encore la flamme qui ardaient en lui et lentement le consumait.

Heureusement l'heure bénie du mariage, qui devait être célébré au Manoir de Pouzauges, allait sonner. L'hiver devenait un souvenir. Les premières floraisons d'avril s'envolaient déjà des pommiers.

L'avant-veille de la cérémonie, Herminie profita d'une occasion pour insinuer discrètement, de rechef, au bien-aimé l'idée qui lui devenait la plus chère : renonciation à tout mandat parlementaire, les services qu'on peut rendre ailleurs à la chose publique étant autrement efficaces que du haut d'une tribune où l'on parle aux pires des sourds, à ceux qui de parti pris, n'entendent pas. Elle avait conçu à ce sujet tout un plan d'action pratique qu'elle lui exposerait un peu plus tard.

Il lui ferma la bouche d'un long et ardent baiser.

— Oui, plus tard, plus tard, ma toute mienne. Savourons sans autre pensée, les heures présentes : elles sont si belles !

Parce que purement civil, le mariage fut célébré très simplement en la seule présence des deux familles. On ne voulait pas s'exposer à d'aimables refus de certains amis dévôts qui s'obstinent à envisager le divorce, même d'avec un scélérat, comme un crime de lèse-divinité et le mariage de nobles libérés comme une parodie blasphématoire.

Mais des parents d'Abel ou d'Herminie, nul ne bouda, même l'orthodoxe M^{me} Lachapelle. Seulement celle-ci, en rentrant de la mairie, courut à la petite chapelle du Manoir avec son joli garçonnet et fit brûler deux cierges, en priant l'Eternel Pourvoyeur de ses reconforts qu'il fît grâce de son courroux aux époux unis sans son consentement, en leur épargnant le supplice infernal, quitte à leur

infliger une station prolongée dans le maussade vestibule du Paradis : le Purgatoire. Et, sans doute, l'invisible administrateur des biens spirituels et matériels de l'aimable petite femme sourit-il à sa supplique, puisque tout de même le fanatisme de sa foi aux arrêts de l'Eglise n'avait pas, comme chez tant d'autres, desséché son cœur, où fleurissait encore de l'indulgence et de l'affection pour un couple de réprouvés.

Il avait été décidé qu'Herminie de Cadorval et son mari passeraient désormais l'automne et l'hiver moitié aux Avettes, moitié à Paris pour les facilités du député vendéen et, l'été au Manoir et aux Sables-d'Olonne, auprès de celle qui était désormais leur mère à tous deux.

En assistant à leur départ pour leur voyage de noces, la vieille comtesse étendit sur les deux têtes inclinées un geste de bénédiction qui leur sembla peut-être plus divin que toute la mimique et les litanies des automates ecclésiastiques qui les prodiguent, en pareille conjoncture, à tout-venant. La vénérable maman, dominant son martyre d'arthritique, ne se lassait pas de presser sur son cœur débordant de tendresse la délicieuse fille de son inoubliable Mathilde. Le vieux général Lescure camoufla son émotion de grognements admiratifs ; le beau capitaine, son fils, mit sur le front de sa cousine Herminie un chaste et respectueux baiser où s'étouffait héroïquement le regret de n'être pas à la place d'Abel. Valérie n'eut, pour les deux époux, qu'un embrassement muet qui semblait ne devoir jamais finir et que suivit, après leur départ, dans la solitude de sa chambre, une

crise de larmes éperdues motivée un peu, peut-être, par le souvenir de son printemps gâché, mais surtout par l'immense joie de voir triompher enfin leur amour et la conscience d'avoir été, comme ils le disaient, l'ouvrière principale de leur immense bonheur.

La doctoresse se hâta, d'ailleurs, ayant tamponné ses yeux rougis, d'aller rejoindre la vieille comtesse et ses amis. M^{me} Lachapelle se disposait justement à retourner au petit temple pour réparer un oubli : elle avait oublié, confia-t-elle à Valérie, de solliciter pour la divorcée et son mari, le signe du divin pardon : un bel enfant de n'importe quel sexe. La doctoresse, cette fois, l'accompagna. Ce jour-là, elle croyait en Dieu et souscrivit à la pétition de M^{me} Lachapelle, sous cette réserve que du couple chéri naîtrait un garçon, parce que le cœur amoureux des garçons ne risque pas d'être victime du féminisme et d'un diplôme médical.

XVI.

L'offensive suprême contre la rivale.

En quittant le Manoir, la voiture qui emmenait Abel et Herminie était passée sous une théorie de légers arcs de triomphe dressés en leur honneur par les serviteurs du domaine et les professeurs et élèves de son école modèle. Les initiales A. H. s'entrelaçaient au milieu de guirlandes de verdure et de roses Maréchal Niel. Consultés, ni Abel, ni Herminie n'avaient autorisé que leurs initiales fussent surmontées de leur couronne comtale. La belle épousée remercia de sa pensée et de ses acclamations toute cette foule d'adorateurs reconnaissants, en lui adressant de la main des baisers dont ils allaient garder le souvenir comme d'un trésor sans pareil. Et les deux époux se sentirent emportés comme dans le même nuage d'encens que les bienheureux des apothéoses peintes par un Titien, un Véronèse, aux voûtes des églises italiennes.

Leur commune horreur du bruit et du faux luxe des Palaces avaient déterminé Abel à louer pour leurs deux mois de tête-à-tête, une manière de chalet rustique bâti entre des massifs de lauriers et de crimsons, un peu à l'écart de la route de Paradiso, à Lugano, à cent mètres du lac idyllique dont l'eau

limpide réfléchit la neige des montagnes proches avec l'or et le bleu d'un ciel privilégié. Les vieux serviteurs d'Abel, renforcés par une femme de chambre d'Herminie, allaient y vaquer à tous leurs besoins. Comme cadeau de noces, Abel avait présenté à la bien-aimée un joli petit yacht peint en laque blanche correspondant au nom de baptême du bâtiment : « l'Herminie », et qui les promènerait sur les poétiques nappes d'eau de l'Eden lacustre serti par tant de jardins en fleurs, d'opulents vignobles et de citronniers épanouis.

Et ce furent deux mois contre lesquels les dieux olympiens eussent troqué leur immortalité. Herminie, déliée de tous les anciens scrupules, s'exaltant du bonheur que donnaient la contemplation et la possession de sa merveilleuse beauté, se prodiguait avec un reste de chaste hésitation, qui en augmentait la saveur, et Abel, passagèrement distrait de tout ce qui existait en dehors de son enchanteresse, se croyait le jouet d'un de ces rêves splendides qui ne sont possibles que dans les irréalités du sommeil.

Pour le captiver plus complètement, elle avait des inventions de fée. Un matin, à son réveil, il la trouva debout dans le pittoresque costume des jeunes paysannes luganaises et s'essayant à marcher, comme elles, d'un pas agile et comme glissant sur de fines lattes de bois qui ne tiennent aux pieds qu'elles chaussent que par une étroite lanière de cuir fixée en travers et dont le jeu lâche expose à tous les risques l'équilibre des non-initiés. Et écoutant son rire gamin devant les difficultés de l'entreprise, il la trouva plus gracieuse et plus adorable que jamais et l'étreignit avec une passion

nouvelle. Une autre fois, elle apparut sous la coiffure blanche à ailes de papillon et à aigrettes d'oiseau évoquant la parure des Olonnaises, et toute une vision de sa chère, de leur chère Vendée ; et il la photographiait avec ravissement pour envoyer à sa mère et à Valérie les images de ces Herminies insoupçonnées, transformées à l'aide de riens et toujours si semblables à elle-même, avec un charme chaque fois si différent. Ou encore, en échange des bijoux anciens et curieux qu'il allait dénicher pour elle, elle lui rapportait de chez les marchands de musique de ces candides chants d'amour que conçut l'âme en feu des mélodistes anciens, et qu'ils exécutaient ensemble au piano et au violon. Dans le nombre figura un jour la romance qui avait été comme leur truchement mystérieux et prophétique.

Benedetta la tua mamma.

Et ils s'en enivrèrent, comme d'un élixir, pour tout ce qu'elle leur rappelait.

Il lui dédia ce petit poème improvisé à la vue d'un papillon blanc arrêté dans son vol sur une rose également liliale :

Un papillon dont la blancheur
Egale celle de la rose
Où, pour un instant, il repose,
Candeur sur une autre candeur,

Se confond si bien avec elle
Qu'il semble une immobile fleur,
Douillettement blottie au cœur
D'une suave sœur jumelle.

Mais, dès que l'agite un frisson,
On dirait, ô métamorphose !
Que ses ailes sont à la rose
Prête à s'envoler papillon...

Double illusion qui s'échange :
La fleur est captive à jamais
Et le passant qu'elle embaumait
Perd, en fuyant, son odeur d'ange.

— Au moins, fit malicieusement Herminie, ce n'est pas notre horoscope que tu me chantes si gentiment là...

Il répondit en l'enveloppant d'un regard extatique :

— Quel passant ailé qui se serait posé sur une rose telle que toi, voudrait s'en détacher jamais ?

— Celui pour qui les parterres des Tuileries sont trop proches de l'attirant pont de la Concorde, soupira-t-elle, en rougissant.

Un baiser ardent lui riposta et chassa le fugitif ressouvenir de l'indigne rivale, de la politique.

Elle n'y songea plus que vers la fin de leur séjour, quand, au hasard de leurs excursions en yacht, ils rencontrèrent, étant descendus à Pallanza, Antoine Bourion, le fils aîné du sénateur, qui, marié depuis quelques jours, avait conduit aussi sa compagne aux parages créés tout exprès pour encadrer de leurs sourires les bonheurs neufs. Avec l'assentiment des yeux couleur d'âme, Abel ramena leurs deux compatriotes sur « l'Herminie » et les retint à dîner au chalet d'où le couple cadet regagnerait aisément son hôtel de Lugano.

Vers la fin du repas, le superficiel et un peu fat Antoine déclara en se rengorgeant que son père voulait faire de lui son héritier politique : du conseil municipal, il allait le pousser au conseil général, et de là aussi rapidement que possible vers la Chambre des députés — en attendant mieux. Abel écouta avec une indifférence polie ces anticipations autobiographiques mais s'agita et devint très nerveux, quand le jeune homme, écho des renseignements paternels, lui annonça que décidément, l'automne prochain, le cabinet nouveau allait, sous la pression des pacifistes internationalistes, pousser, au delà encore des promesses électorales, le projet de réduction des armements.

— Il faudra, s'écria de Cadorval, que quelqu'un aille montrer, dans tous les coins de la France, quelle prime terrible on veut ainsi accorder aux impénitents revanchards d'outre-Rhin.

— Ce quelqu'un est à cette table, ne pensez-vous pas, chère Madame ? dit étourdiment Antoine, croyant flatter un orgueil qu'il ne savait pas si étranger au cœur d'Herminie.

— Je ferai mon devoir, dit Abel, qui allait poursuivre, lorsque l'arrêta un regard anxieux des yeux couleur d'âme qui demandaient clairement par quel fil solide elle pourrait fixer le papillon à sa rose. Et il ne fut plus question de politique ce soir-là, ni pendant plusieurs semaines. Ce qui n'empêcha pas la belle jeune femme d'y songer et de s'interroger, à part elle, sur le parti qui pourrait être tiré éventuellement de la jeune et impatiente ambition politique d'Antoine Bourion.

■ Mais vers la fin de l'été aux Sables-d'Olonne, où le

couple bienheureux avait rejoint son groupe familial, toutes les idées de l'espèce furent emportées par un exaltant espoir : Herminie connut brusquement les premiers avertissements de la maternité. Ce fut fête, pour elle, prête à gravir un calvaire physique comme une ascension enviable vers une terre promise ; fête pour Valérie dont le cœur pavaisait à chaque victoire de l'amour de sa nièce, fête pour la future grand-mère persuadée que ce qui naîtrait d'une telle source serait une perfection humaine comme ce qui était né de sa chère Mathilde ; fête d'autant plus éclatante pour le Vendéen que Valérie, la doctoresse et éventuelle sage-femme, lui donnait cette assurance :

« Notre Herminie est si richement constituée que cette épreuve lui sera beaucoup moins dure qu'elle ne l'est à la plupart des femmes. La petite existence qui émanera de vous deux sera le fruit d'un amour si absolu qu'il aura l'air d'éclorre sans effort, par un phénomène de génération spontanée. »

En l'intimité de sa pensée, la jeune M^{me} de Cadornal admirait comme un miracle qu'elle fût demeurée stérile auprès d'un homme indigne, puis, à la suite d'une défaillance involontaire d'un instant. Quelle sainte consécration de son union avec Abel, que cette prolongation de son être et du bien-aimé au delà d'eux-mêmes, au-dessus d'eux-mêmes !... Car elle se jurait que s'il ne dépendait que d'elle, son enfant serait meilleur, plus beau, plus digne encore qu'eux deux. Elle se rappelait cette réflexion d'Abel : « Si chaque couple humain avait la volonté, l'idée fixe, d'être dépassé par ses enfants en savoir, en force, en intelligence, en bonté et s'y appliquait avec méthode,

il ne serait bientôt plus besoin de législateurs ni de lois. L'humanité, à de rares exceptions près, marcherait au progrès, au mieux être et au mieux faire, d'un même pas unanime, et même elle y courrait. »

Pour commencer, Herminie ferait comme sa mère Mathilde : elle nourrirait son enfant ; pour rien au monde, il ne goûterait le lait d'une étrangère gagée qui s'offre comme une marchandise lucrative et non comme le breuvage d'amour par lequel la mère transmet goutte à goutte à sa créature, l'essence de sa chair et de son âme. Que lui était d'avance léger le sacrifice de plaisirs mondains dont tant de femmes sont les esclaves au point de se décharger du plus sacré de leurs devoirs, sur une nourrice mercenaire, pour ne pas manquer un five o'clock ou un bal ! Elle s'isolait complètement de la société jusqu'à l'heure où elle aurait sevré la chair de sa chair, dût-elle, pour cela, s'exiler de son grand amour, à tous les moments où ses devoirs politiques appelleraient et retiendraient le bien-aimé à Paris.

Devoirs que les circonstances allaient sérieusement alourdir. Car, autant que le projet antimilitariste qui entr'ouvrirait les frontières françaises à une nouvelle invasion, le Vendéen patriote voulait combattre de toutes ses forces un projet d'amnistie équivalent au désarmement moral, avant l'autre ; et saisir aussi la Chambre du grand projet de réforme de l'enseignement qu'il caressait depuis si longtemps, sur le type de l'école de Pouzauges, et dont il achevait fébrilement la rédaction, aidé par Herminie elle-même qui, fidèle à sa promesse, écrivait sous sa dictée et souvent suggérait à sa

pensée des correctifs dont il reconnaissait presque toujours la sagesse. Pour épargner à la jeune femme tout débat dangereux pour son état de grossesse, Valérie prenait sur elle-même d'insinuer peu à peu dans l'esprit d'Abel la désespérante inutilité d'un perpétuel duel oratoire contre une immense majorité fermée par d'incurables égoïsmes aux vérités les plus aveuglantes. N'atteindrait-il pas son but par un autre chemin plus long mais plus sûr et infiniment moins dommageable à sa précaire santé?... Herminie et elle-même avaient concerté entre elles, dans ce sens, un séduisant programme d'action qu'elles l'aideraient à réaliser. Son école modèle du Manoir, on la multiplierait pour préparer une nouvelle génération d'hommes nourrie du noble idéal qui était le sien. On ne pourrait convertir un Parlement d'hommes mûrs, endurcis à la poursuite de leurs seuls appétits individuels. C'est la prime jeunesse qu'il fallait, qu'on pouvait pétrir ; la racine de la plante humaine qu'il fallait diriger, au lieu de perdre son temps et sa peine à sauver de vieilles et pourrissantes plantations. Leur fortune à lui et à Herminie, celle de la vieille M^{me} de Cadorval, seraient secondées par d'autres générosités pressenties par « l'adorée », dans ce but, aux Sables-d'Olonne : celle de la sœur aînée d'Herminie, celle du vieux général Lescure, celle des Bourion et des Palmarède, entre autres. Avec de telles ressources, on établirait facilement dans chaque département une école, à l'image de celle du Manoir, et la contagion admirative et imitative aidant, c'est toute une nouvelle France qu'on préparerait, imprégnée de la passion du Vrai, du Juste

et du Beau et qui balayerait, peu à peu, toutes les impuretés politiques qui empestent l'atmosphère du peuple le mieux doué du monde. Ce serait l'action féconde substituée à la vaine parole et, du même coup, un espoir de salut pour une santé dont Abel était désormais doublement comptable envers sa femme et envers le cher petit attendu.

Et le Vendéen commençait à écouter, à réclamer certaines précisions, à suggérer même des amplifications de détail au programme nouveau. Seulement, il n'allait pas désertier le champ de bataille parlementaire, avant de s'être persuadé à lui-même qu'il n'était qu'une *vox clamantis in deserto*. Tant qu'il conserverait son mandat, il ne pourrait, sans démériter à ses propres yeux, laisser se commettre, dans un silence de complice, les folies et les hérésies qui se préparaient au Palais-Bourbon.

— N'attendez pas qu'il soit trop tard, insistait la doctoresse, qu'inquiétaient plus qu'elle ne le disait les progrès de l'affection héréditaire d'Abel, toujours violemment surexcitée, quand la politique battait son plein.

Sans vouloir fixer une échéance, il en venait à admettre le principe d'un renoncement à la lutte inféconde de son idéalisme contre le bas matérialisme qui est l'excroissance fatale du règne du Nombre. Il était ébranlé.

— Et voilà ta seule rivale, cette gueuse de politique, vouée, dans un temps plus ou moins proche, à la disgrâce qu'elle mérite, rapportait Valérie à sa nièce qui en soupirait d'aise, sans soupçonner que la doctoresse en venait à se demander si Abel aban-

donnerait la gueuse assez tôt pour se purger de son mortel venin.

C'est à la fin du mois de février suivant, qu'Herminie mit au monde un enfant du sexe souhaité par elle et qu'il fut convenu de baptiser Valère, en reconnaissance de la part décisive qu'avait prise, dans l'union du père et de la mère, l'ardente « amoureuse de leur amour ». Selon les prévisions de la doctoresse, l'héritier d'un grand et noble nom entra dans la vie au prix d'un minimum de souffrances pour la génératrice, — « sans se faire prier », comme pour ne pas retarder de cinq minutes de plus qu'il ne fallait l'indicible joie que devait donner sa venue. Et les plus douces larmes que fasse répandre un bonheur presque sans mélange, coulèrent autour du berceau blanc.

Retenu à Paris par le débat sur l'amnistie, Abel avait fait ajourner son tour de parole à la semaine suivante pour accourir aux Avettes. Il avait pu admirer la vaillance avec laquelle la jeune mère s'était préparée à payer la rançon de leurs ivresses et la grâce que leur avait faite la nature des trois quarts de la cruelle rançon habituelle. Et son Herminie fut plus que jamais proche de son cœur.

Elle en profita, ses premières forces revenues, pour le presser plus vivement que naguère de sacrifier l'indigne rivale à leur vie commune et au plan d'avenir qu'elle lui avait fait soumettre par Valérie.

Il se défendit plus mollement que par le passé. Mais avant tout, il lui faudrait liquider ce qu'il appelait son « passif » d'élu et batailler, malgré la certitude de la défaite, contre ce qui menaçait, en

ce moment, la santé, la sécurité, la grandeur du pays.

Au moment où il allait repartir pour Paris, il eut la surprise de voir la doctoresse, une valise à la main, prête à l'accompagner. Elle tenait absolument, disait-elle, à assister aux nouveaux exercices oratoire de son neveu, contre le projet d'amnistie. Herminie, veillée par une infirmière éprouvée, se passerait sans danger de sa tante pendant quarante-huit heures. Jusqu'aux charmants griffons, Nico et Frisque, arrivés à l'apogée de leur force et de leur taille, qui exerçaient auprès de l'accouchée un rôle tutélaire. Si menus qu'ils fussent, ils sentaient qu'il y avait maintenant aux Avettes, quelque chose de plus menu encore qu'eux et à qui ils devaient leur puissante protection. Et gravement allongés sur le tapis, de chaque côté du berceau, leurs grands yeux clairs et vigilants rivés sur les portes, ils se constituaient gardiens inflexibles de la faiblesse qui gisait là, dans un nid de satin capitonné.

XVII.

La gueuse vaincue.

Dans la tribune présidentielle du Palais-Bourbon, Valérie eut la chance de se retrouver en pays de connaissance, — toute proche d'Antoine Bourion qui, escorté de sa jeune femme, venait, sur le conseil de son père, écouter le grand discours d'Abel et s'assimiler l'atmosphère du milieu auquel le prédestinaient son ambition et celle des siens.

Les oreilles eurent d'abord à subir un ou deux panégyriques de la Clémence, débités en l'honneur des défaitistes de la guerre, à l'aide des plus communs parmi les lieux communs. Le député Julien Florencie, chef de Cabinet du Ministre Saluces, fut au nombre des défenseurs du projet d'amnistie. C'était son *maiden* speech. La doctoresse pensa : « Il est de ces misérables qui

...pour leurs coups d'essai, veulent des coups de traître.

Le bossu entrecoupa de considérations juridiques, non dénuées d'habileté, ses couplets en faveur de la paix sociale par l'exercice de la miséricorde. Il savait déjà aussi bien que son maître, imprimer à sa voix le pathétique et menteur tremolo des vieux routiers de la tribune. Sa fourberie lui rendait facile cette parodie de la conviction et de l'émotion.

La majorité l'approuvait. Le laid et clignotant petit homme était décidément une bonne acquisition pour un Parlement démocratique.

Abel fut plus âpre et amer que d'habitude, dans son réquisitoire contre une mesure qui tendait à réhabiliter et remettre en état de nuire des hommes condamnés pour le pire des crimes : le crime contre la nation. Toute sa joie personnelle d'amant, de mari, de père semblait, momentanément, étouffée par l'indignation du patriote, incapable de savourer un bonheur égoïste, quand on attentait à celui de son pays. Écouté d'abord avec le silencieux respect qu'imposait l'autorité de son grand caractère, il mit la Chambre hors d'elle, en demandant si les inspireurs de cette politique de l'éponge au profit de la félonie ne voulaient pas simplement créer un précédent en leur propre faveur, en prévision du jour où ils auraient eux-mêmes à se faire blanchir de leurs infidélités envers les plus grands intérêts de la France. On l'injuria, on le menaça au milieu d'un bruit épouvantable. Gaspard Mouy se fit applaudir par un trait jugé infiniment spirituel :

— Cet Abel-ci a l'âme de Caïn !

Le Président de l'assemblée et le Ministre de l'Intérieur invitèrent l'orateur à retirer ses insinuations malveillantes à l'égard de collègues, qui, dit le Ministre, ne poursuivaient par l'amnistie, qu'un grand désir d'apaisement, de conciliation, d'oubli dans la pitié, qui est le correctif des rigueurs de la justice.

Valérie vit un afflux de sang monter au visage du Vendéen. Il exprima le regret d'avoir inintentionnellement froissé « ceux de ses collègues dont la

conscience était sans reproche » ; mais comme sa pitié, à lui, allait à la France, desservie par de mauvais citoyens, il revendiquait le droit de plaider jusqu'au bout cette pitié-là, en protestant contre la rentrée triomphale des brebis galeuses dans le troupeau dont elles avaient été chassées, pour son salut. Et il développait impitoyablement son argumentation, quand il fut interrompu par une double cause : une explosion de fureurs inouïes et l'apparition d'un filet de sang à la commissure de ses lèvres. Portant la main à son cœur pour en comprimer la perturbation, il chancela. Valérie en éprouva une commotion d'autant plus forte qu'à ce moment même la tribune était envahie par des députés qui écumaient de rage et se disposaient visiblement à des répliques de portefaix.

Mais aux pires heures d'une assemblée française, un fond d'humanité et un reste secret d'admiration pour le courage des convaincus remontent à la surface des colères, comme on voit des gerbes de fleurs reparaître au milieu d'un raz de marée. Un des premiers assaillants de la tribune était un médecin, le député radical Nollet. A la vue du sang du Vendéen, il arrêta la ruée des agresseurs, se mua en bon Samaritain et aida à conduire de Cadornal dans une salle voisine où il lui prodigua ses soins, tandis que le Président suspendait la séance, après avoir obtenu de l'assemblée l'expression d'un vœu « en faveur du prompt rétablissement de leur honorable collègue ».

Sous l'escorte des jeunes époux Bourion, la doctoresse put rejoindre Abel qu'elle trouva en proie à une fièvre intense et impatient de rentrer en séance

pour y reprendre sa harangue. D'accord avec le docteur Nollet, elle opposa à ce dessein un énergique veto et *nolens volens*, le mari d'Herminie fut ramené en voiture rue Bonaparte où le député-médecin et Valérie, après un sérieux examen du patient, conclurent pour lui à la nécessité d'un repos absolu, d'un mois au moins, sous peine de mort. Dans trois ou quatre jours, quand elle aurait refait à Abel une mine présentable, Valérie le ramènerait aux Avettes, sans qu'Herminie pût soupçonner la grave crise cardiaque qu'il traversait et la menace de crise pulmonaire greffée sur l'autre. Elle avait pris ses précautions pour que, pendant ses relevailles, la jeune mère ne trouvât à sa portée aucun journal, aucune fâcheuse nouvelle susceptible de troubler sa convalescence. Le retour inopiné d'Abel lui fut expliqué par son impatience de revoir son Herminie et le mignon Valère, durant un entr'acte, inespéré, de son activité politique. La doctoresse, rentrant aux Avettes avec son neveu par alliance, y ramenait un cœur lourd d'appréhension. A Paris, elle s'était adjoint les lumières d'un illustre spécialiste des affections cardiaques qui s'était montré bien plus pessimiste encore qu'elle. A Clermont, elle se mit à prêcher discrètement, puis sévèrement au Vendéen la nécessité de quitter la vie publique, au moins pour la durée du nouveau Parlement : prescription médicale à laquelle il n'avait plus le droit de désobéir, s'il tenait à la vie et à sa femme et au cher petit nouveau-né.

Il résista avec le peu d'énergie qui lui restait encore, insistant pour rester à son poste de combat au moins jusqu'à ce que vînt le tour du projet de

réduction des armements qu'il voulait coûte que coûte dénoncer comme un suicide patrial.

Alors la doctoresse mit en avant la combinaison imaginée par elle de concert avec Herminie. Abel pourrait résigner son mandat pour raisons de santé, sans que ses devoirs envers le pays en pâtissent. Nouveau Cyrano, il n'aurait qu'à souffler ses idées à son successeur... Antoine Bourion. Ce jeune homme, impatient de précipiter les étapes de sa carrière, accueillerait avec des transports de reconnaissance l'idée de se présenter pour la Chambre, à la place de de Cadornal et sous son patronage. Il souscrirait à toutes les conditions, même à n'être, jusqu'à nouvel ordre, à la tribune, qu'un perroquet répétant les leçons d'un maître.

Le Vendéen, sans prononcer encore le « Oui » tant souhaité, exhalait parfois à Valérie le dégoût de ses vaines tentatives de réaction contre la bassesse de la grande majorité des élus du suffrage universel et la veulerie des meilleurs.

— Voyez-vous, ma bonne amie, disait-il, le pire c'est le sentiment de l'impuissance que tout honnête homme éprouve dans cet antre. Je sais vingt ou trente députés qui pensent et sentent entièrement comme moi. Ils me le disent mais refusent de me suivre, étant — ils l'avouent — bridés par leurs électeurs, par ces légions de primaires qui traitent les plus sages de leurs mandataires en jouets serviles et sont eux-mêmes les esclaves de leurs plus détestables meneurs.

— Justement, répondait Valérie. « Rien à faire » chez les marchands du temple national ! Et combien sera plus féconde la vaste action éducative que vous

propose Herminie pour redresser le peuple à sa racine !

La doctoresse ne s'adressait qu'à la raison du Vendéen, qui déjà fléchissait. Elle ne doutait pas que l'amour, par la bouche de l'amante, de l'épouse adorée, ne fût bientôt le reste. Mais les coups portés par l'infâme politique à un organisme déjà ataviquement frappé étaient-ils encore réparables ? Elle était sûre du contraire. Prolonger encore un an ou deux la force vitale dans ce corps où elle s'épuisait, dans cette âme d'idéaliste ulcérée serait déjà un miracle de la science, de la vigilance et de la tendresse humaines. Sans compter qu'il allait falloir s'évertuer dans le même temps, à détruire chez le petit Valère les germes du mal héréditaire dont il pouvait être atteint aussi ; mais là-dessus la doctoresse était très tranquille : la saine influence d'une mère telle qu'Herminie prévaudrait et puis les temps nouveaux, si pleins d'erreurs morales, offrent parmi leurs dédommagements des méthodes de puériculture physique riches de presque infallible prévoyance.

Sans découvrir à sa nièce tout le fond de sa pensée, la doctoresse la persuada de l'urgence d'un assaut suprême à livrer à l'indigne rivale, qui ruinerait sans espoir la vitalité du Vendéen, si on tardait encore à l'arracher à son envoûtement.

A elles deux, elles s'y préparaient activement. Par la vieille comtesse de Cadorval, elles firent venir de Pouzauges, le plan architectural de l'école du Manoir et son programme pédagogique. Puis un provocant bras blanc passé autour du cou du bien-aimé, Herminie lui proposa d'utiliser immédia-

tement ces pièces à la fondation d'une école identique sur le domaine des Avettes où, à deux ou trois, secondés par une élite professorale, on travaillerait à son épanouissement, tout en préparant des créations toutes pareilles à Paris, à Nancy, sous la conduite de tante Geneviève, à Brest sous la conduite de la sœur et du beau-frère d'Herminie et un peu partout, avec le temps. Puis elle chuchota à l'oreille de l'époux qu'elle éprouvait le besoin d'être choyée, dorlotée et de le voir redevenir assez valide pour qu'elle pût encore avoir la douceur de procréer, Valère ne devant pas rester seul de sa charmante espèce. Il la pressa passionnément sur son cœur et s'assoupit sur son épaule.

Vers le même moment, Antoine Bourion, senti, souscrivait avec l'enthousiasme prévu au projet de se présenter comme remplaçant et docile écho de Cadorval, à la Chambre. Même la pratique Valérie en abusa pour arracher au jeune homme la promesse d'une très grosse souscription nouvelle à l'œuvre d'extension du système éducatif d'Abel.

Après un dernier combat contre lui-même, celui-ci dicta, un matin, à sa femme, un projet de lettre à ses commettants, leur annonçant sa retraite forcée et temporaire et leur recommandant la candidature d'Antoine Bourion. La joie qu'il lut dans les humides yeux couleur d'âme adoucit un peu le regret, presque le remords, qui le déchirait intérieurement.

— Je me demande, dit-il, si ce jeune Bourion ne manque pas un peu trop de personnalité.

— Il en manque totalement, répliqua Valérie, et c'est justement ce qui lui permettra de jouer à la

perfection un rôle de perroquet à la Chambre, où il y a déjà, d'ailleurs, tant de singes.

Du berceau, toujours sévèrement gardé par Nico et Frisque, et d'où sortaient des menottes roses, on entendit sourdre un faible geignement. Valère mendiait le lait maternel. Abel éprouva une ineffable détente, au milieu de tant d'ingénieuses tendresses coalisées pour le sauver de lui-même.

Dans les délais légaux, Bourion fut élu presque sans lutte, pour succéder temporairement à de Cadorval qui le manda aux Avettes et lui souffla presque mot à mot le virulent discours qu'il aurait à prononcer contre la périlleuse réduction du service militaire. Le jeune homme se montra abasourdi de l'imprévu et de l'audace de certains arguments d'Abel et entre autres de celui-ci : « Si la guerre transforme passagèrement le monde en une immense forêt de Bondy, la paix éternellement assurée le ravalerait au rang d'une immense porcherie où la société, vautrée dans le plus bas matérialisme étoufferait dans sa graisse, ne ressentant plus le besoin de la vigilance, de la discipline, de l'idéal de solidarité, d'abnégation héroïque que suscite la seule menace d'un incessant péril commun. »

— Jamais, dit Antoine, la Chambre ne croira que j'ai tiré cela de mon cru. Et puis ça a beau être juste et vrai, ce sera dans une Chambre antimilitariste dont le siège est fait, comme un emplâtre sur une jambe de bois.

— Si, lui fit observer Herminie, vous n'aviez à défendre que des causes gagnées d'avance, où serait le mérite et même la nécessité de plaider ?

Bourion opina du bonnet ; il n'avait fait d'objection que pour la forme.

En annonçant à la Chambre la démission de M. de Cadorval, le Président exprima le regret de perdre la collaboration de cette grande intelligence et de cette haute conscience. Sans sourciller, la majorité même s'associa à cet hommage rendu par l'hypocrisie à la vertu — pour avoir l'air de lui ressembler.

Et une sérénité inconnue commença à régner aux Avettes. Grâce à l'énergie de Valérie, on travaillait d'arrache-pied, sur le domaine, à la construction de l'école modèle, sous la surveillance d'Abel, dont elle éloignait peu à peu la pensée de son ex-maîtresse politique. La santé de l'ex-député en éprouvait comme un renouveau.

— Serait-il sauvé ? demandait anxieusement Herminie à la doctoresse.

Valérie répondait évasivement, ne voulant ni encourager chez sa nièce une dangereuse illusion, une espérance chimérique, ni la désespérer en lui dévoilant cette vérité trop certaine : « Il a lâché la gueuse trop tard : elle nous l'a tué, avec ses gaz asphyxiants, à échéance relativement proche. »

Souvent, elle surprenait chez le malade, en l'auscultant, un pouls et un cœur affolés. Il ne trompait son mal inexorable que par un effort surhumain et cet effort même achevait l'usure terrible que la vie publique, ses exaltations et ses déceptions avaient exercée sur sa frêle nature. Des crachements de sang, qu'avec la complicité de Valérie, il savait cacher à son adorable compagne, lui certifiaient à lui-même le tragique dénouement qui s'élaborait.

La science de Valérie s'évertuait, avec la secrète

assistance du spécialiste parisien, déjà consulté, à retarder autant que possible le désastre. Elle ne pouvait davantage, sinon de rappeler le condamné à la prudence, quand elle le surprenait encore — de plus en plus rarement d'ailleurs — ébauchant telle ou telle réforme à soumettre à la Chambre, par l'intermédiaire d'Antoine Bourion.

L'été reparut, prodigue de matins vermeils et d'effluves revivifiants. Il ramena de Cadornal, sa femme, le petit Valère et la doctoresse auprès de la vieille comtesse, aux Sables-d'Olonne, où les rejoignirent le capitaine Lescure, M^{me} Lachapelle et leur petit Jacques, maintenant en pleine et superbe croissance d'arbrisseau qui a réussi, qui deviendra un bel arbre.

Ce fut pour là vie finissante du Vendéen comme le couchant d'un beau jour. Peu à peu pénétré, par la réflexion et par les comptes rendus parlementaires de l'inanité de ses efforts d'idéaliste politique contre la coalition d'égoïsmes des électeurs innombrables et de leurs élus, il s'abandonnait au charme d'aimer, d'être aimé, de donner le simple exemple du bonheur qu'il eût voulu pour tous et auquel la plupart pourraient atteindre un jour, quand les méthodes d'éducation propagées par lui, par les siens, et par leurs amis auraient repétri les esprits et les cœurs.

Il voyait quelquefois les Bourion, ses voisins de villégiature, mais désormais, quand Antoine cherchait un sujet de conversation politique, il le renvoyait d'un geste las et désabusé, à Valérie ou à Herminie depositaires de ses idées, ne voulant plus deviser lui-même que de l'œuvre de ses écoles, autrement féconde que le moulin à paroles menteuses d'une Chambre ou d'un Sénat.

XVIII.

Mors et Vita.

La rivale d'Herminie était décidément morte avant sa victime. Et l'amour mettait entre Abel et sa propre fin un tel rideau de roses qu'il n'en apercevait plus l'approche des ténèbres glacées. Un jour où la bien-aimée venait d'être le témoin bouleversé d'une de ses crises d'étouffement, il chercha à amortir l'affreux déchirement qui se préparait pour elle.

— Si, murmura-t-il, je m'en allais dès ce soir, tu pourrais te dire qu'auprès de toi, j'ai vécu la vie la plus enviable et même la plus longue qui fût jamais. Quelle vieille et stupide erreur de mesurer la durée au nombre des jours, des mois, des années ! C'est comme si on évaluait un porte-monnaie à ses dimensions ou à son poids, sans remarquer qu'il y en a de tout petits où les louis d'or représentent mille fois la valeur d'une lourde bourse pleine de gros sous. C'est le contenu seul de l'existence qui compte. On pourrait être cinq fois centenaire sans avoir vécu autant que l'amant et le mari d'Herminie en deux ans, en deux mois, en deux jours, en deux heures, car il y a un siècle de délices dans chaque minute passée auprès de toi, dans le ravissement que me causent la musique de ta voix, la caresse

de ton sourire, le goût divin de ton baiser et la chaleur et la lumière et l'odeur de Paradis qui émanent de ta beauté et de ta bonté. Ah ! certes, l'idée de perdre tout cela — bientôt peut-être — ferait de moi le plus pitoyable des suppliciés, si je ne savais qu'à mon dernier soupir, j'emporterai ton enivrante haleine sur mes lèvres et le rayon de tes yeux dans les miens. Avoir eu l'orgueil d'être le bien-aimé d'une telle bien-aimée, mourir dans ses bras charmants, quelle volupté encore !

Cette évocation des atroces adieux prochains déchira l'âme de la jeune femme. Il la pressa sur sa poitrine, essuya ses larmes, baisa ses cheveux, en l'exhortant à la résignation. Elle le supplia de ne pas la torturer. Elle recevait de lui autant de bonheur qu'elle lui en donnait. Comment lui survivrait-elle, avec la conscience d'avoir perdu ce bonheur à jamais, tandis que lui dormirait, au moins, sans plus rien savoir !

— Tu me survivras, mon Hermine, parce que tu ne m'auras pas perdu ; tu me garderas indéfiniment dans ta fidèle pensée, tu me retrouveras dans le cher petit qui me ressemble chaque jour un peu plus, dont tu sauras faire un homme digne de nous deux qui sera à tes yeux un autre moi-même, plus fort, plus durable que son père... voilà tout. Je te connais trop bien pour douter de la vaillance que tu trouveras dans ta passion du devoir qui sera de ressusciter Abel dans la personne de notre Valère.

Vaillante ! vaillante !... devant l'horrible perspective qu'il entr'ouvrait... Elle se mordit la lèvre, jusqu'à en faire jaillir une goutte de sang. Eh bien, oui ! elle s'efforcerait à cette affreuse vaillance,

jusqu'à cacher, dès maintenant, au bien-aimé son désespoir, sous les rires et les câlineries de jeune femme et de jeune maman qui enchantaient à ce point ses derniers jours. Et elle s'évertua, héroïque, à se faire une âme ignorante de l'abominable sentence du sort.

Plus que jamais, Abel se sentit encerclé d'adoration par son élue et par les complices de sa sublime comédie : la grand'maman, Valérie qui ne cessait de pleurer derrière ses volets une fois clos et de rire à la fenêtre, et toute la maisonnée dressée à la sainte dissimulation. Et le Vendéen qui s'affaiblissait peu à peu, se sentait glisser délicieusement, sur une pente ouatée, vers le gouffre où tant d'autres roulent avec la sensation des os qui se broient dans la chute. Et encore ne pouvait-il prévoir une cause de joie suprême qui inonderait son cœur avant qu'il ne disparût dans l'immensité de la nuit ; il s'en allait dans tant de langoureuse béatitude qu'il n'eût osé en rêver davantage.

La jeune femme lui jouait ou chantait des mélodies inédites pour lui chaque fois qu'elle arrivait à réduire au silence la voix qui lui disait : « Il va mourir ! » Plus vite que nul enfant, Valère avait appris par sa mère à bégayer les deux syllabes magiques : « Pa-pa » et à faire à l'adresse de celui qui allait partir les gestes de la tendresse qui s'éveille et déjà discerne.

Herminie dessinait parfaitement mais ignorait tout de l'art du coloris. Elle s'y fit initier par le mourant ; le charma par la rapidité de ses progrès, fit de lui, de leur enfant, de la grand'maman, de Valérie des portraits toujours meilleurs, et quand

il retrouvait un peu de force, l'excitait à un effort pour peindre lui-même les merveilleuses prunelles couleur d'âme, pareilles aux tremblantes nappes d'eau où tout se réfléchit de ce qui passe dans le ciel. Taki, Nico, Frisque n'étaient pas oubliés dans la constitution de cette galerie qu'avec une arrière-pensée, destinée à ne se dévoiler que plus tard, la doctoresse corsait d'une abondante série d'instantanés photographiques qui fixaient la physionomie et les attitudes d'Abel, dans toutes leurs gradations.

Dès les premiers frissons de l'automne, on se transporta au Manoir, après qu'Herminie eût pu définitivement sevrer Valère. Et la vue de son petit, frais, sain, trépignant de jeune force, impatiente déjà de se dépenser, donna à de Cadornal, avec le sûr diagnostic de Valérie, l'apaisante confiance que l'héritier de sa race ne risquait pas de trouver le mal paternel dans son héritage. Ce mal inexorable, la doctoresse espérait en retarder l'épilogue fatal, chez la noble victime, jusqu'au printemps qui, peut-être, lui apporterait un nouvel et dernier sursis.

Mais plusieurs semaines avant l'éclosion des lilas, éclata la merveilleuse surprise qui allait illuminer les derniers jours du condamné. Depuis quelque temps déjà, Abel avait observé chez sa femme des pâleurs ou des défaillances qui l'inquiétaient mais qu'il attribuait exclusivement à la perspective affreuse de la prochaine séparation. Après une série de consultations avec Valérie, Herminie lui révéla ce qu'elle-même n'avait fait que soupçonner depuis peu : elle était destinée, pour la seconde fois, aux souffrances et aux joies de la maternité. Elle en

murmura la confession à l'oreille de l'époux, et du charmant visage rougissant s'épanchèrent des larmes d'allégresse et d'amertume mêlées.

Ce fut chez Abel un transport d'exaltation presque alarmant d'abord. Puis, plus calme, il attira Herminie tout contre lui, lèvres à lèvres, et lui fit jurer qu'elle allait l'écouter avec courage, en maîtrisant son émotion, non seulement dans l'intérêt de la jeune existence qui germait en elle, mais encore pour lui épargner, à lui, la dangereuse contagion d'une douleur dont il ne pourrait plus supporter le spectacle.

— Tu vas justifier, dit-il, ma confiance dans l'héroïsme de ton âme. Longtemps avant que ne soit éclos le nouveau fruit de notre cher amour, j'aurai cessé d'être, il ne s'en faut que de quelques semaines, peut-être de quelques jours. Ma volonté la plus ardente est que tu t'interdises le désespoir comme un crime. Après m'avoir rendu l'homme le plus heureux de la terre, tu me verrais le plus malheureux, à mes derniers moments, si j'avais à craindre pour ton existence, pour celle du petit être attendu, pour celle du cher enfant qui est venu déjà, et qui joue là avec nos petits chiens dans toute la sérénité de l'innocence. Et je ne te parle pas de ma vieille maman ni de ton admirable tante Valérie à qui tu es nécessaire comme l'air qu'elles respirent, non plus que de notre grand projet de rééducation nationale qui périrait sans elles et toi. Imagine, ma nonpareille Hermine, que je pars simplement pour un voyage de durée indéterminée ; la mort dont on devrait s'habituer à prononcer souvent le nom, pour en avoir moins peur, n'est pas autre chose.

L'affliction que te causerait mon absence t'autoriserait-elle à désertier tant de beaux devoirs qui auraient plus que jamais besoin de toi en mon absence?...

La jeune femme écoutait, muette, pâle, les dents serrées, les yeux secs exprimant à la fois une horrible détresse et la volonté intense de sacrifier sa douleur, comme autrefois, sa pudeur, aux désirs de l'adoré.

Il reprit d'une voix pleine d'infinie caresse :

— Pardonne-moi une vérité qui te fait tant de mal et laisse-moi t'en dire d'autres qui vont tout réparer. Que de gens se réveillent d'un rêve impossiblement beau en regrettant leur réveil!.. C'est un de ces rêves de félicité presque incroyable que tu m'as fait vivre trois ans et dont l'enchantement va durer jusqu'à mon dernier souffle. Dis, suis-je à plaindre? Ne serait-il pas presque sacrilège de maudire ma destinée, parce que si riche de joie, elle aura duré un peu moins que les destinées les plus vides et les plus sombres? A la veille de m'en aller, j'ai dix fois, cent fois l'âge légendaire des vieux patriarches, si je pèse la somme de délices que grâce à toi j'ai connues. Sans compter les délices à venir ; car je doute, moins que jamais, d'un au delà infini. Le Dieu qui a créé des chefs-d'œuvre tels que toi et que notre amour, ne peut les anéantir à jamais. Il serait le plus insensé des iconoclastes. Quand tu auras achevé ta mission en ce monde, tu me rejoindras et nos âmes en fête recommenceront leur rêve enivrant, qui cette fois ne finira plus ; après une interruption, une parenthèse presque négligeable, car si, même, comme je le désire, tu atteins au terme extrême de la vie, sous des

cheveux d'argent qui te feront une beauté nouvelle aux yeux de nos enfants et de nos petits-enfants, combien tes années terrestres auront-elles compté, après tout, dans l'immensité de l'espace et du temps?...

Elle pleurait, mais des larmes si angéliquement douces qu'il jugea plus prudent de les laisser couler en affectant de ne s'en point apercevoir.

S'étant furtivement essuyé les yeux, elle lui mit des doigts caressants sur la bouche et le pria de se reposer, car il s'épuisait. Il rapprocha de ses lèvres la tête blonde et l'exquise bouche rose où il imprima un long baiser.

— Je sais, dit-il, que le don que tu m'as fait de toi, ma précieuse Hermine, reste absolu et te liera à mon souvenir jusqu'à ta propre fin et notre recommencement. Justement, ce qui me fait envisager moi-même mon départ avec tant de sérénité, c'est l'orgueilleux sentiment que tu vas me faire revivre dans les traits, le caractère, l'âme et l'action de nos enfants. Si le premier me ressemble étrangement, je souhaite que le second, garçon ou fille, te ressemble à toi, à tout ce que la terre peut offrir de plus charmant et de meilleur. S'il est du sexe de Valère, tu l'appelleras Abel et c'est encore moi qui te sourirai quand il te sourira. Ainsi, je ne t'aurai quittée qu'en apparence. Tu me verras peu à peu me reconstituer devant toi, plus jeune, plus robuste et plus pur. Et puis, aidée de ta chère inséparable Valérie, après la disparition de la douce grand'maman, tu feras en sorte que nos deux enfants ne se différencient de leur père que sur un point. Tu leur inspireras l'horreur de la malsaine et stérile

politique. Qu'ils ne gardent de moi que l'amour du bien public et de notre France. De l'un, si rien ne s'y oppose, tu feras un fier et beau soldat, qui veillera sur nos frontières, armé d'une flamboyante épée d'archange ; de l'autre, un éducateur, ou une éducatrice, qui travaillera à instruire et relever notre peuple. Et ainsi, tu retrouveras encore en eux mon image confondue avec la tienne, à toi, qui as épousé toutes celles de mes aspirations qui concordent avec les générosités de ton admirable cœur. Voilà, mon Hermine, l'ébouissante vision d'avenir que je veux emporter avec ton aide. Tu me l'arracherais comme une ennemie si tu m'en laissais craindre une autre, si tu y substituais la vision d'un désespoir où tout ce magnifique futur sombrerait devant mes yeux prêts à se fermer.

Elle se pencha, de plus en plus pour soulever le petit Valère qu'elle posa sur les genoux d'Abel. Et, ayant réuni dans une même caresse le père et l'enfant, elle murmura :

— Tu es mon Dieu visible et certain, Abel — que l'autre me pardonne ! — toute ta volonté sera faite !

Il lui demandait et elle lui donnait la plus terrible preuve d'amour, en étranglant les cris de son cœur qui se brisait.

Un coup discret frappé à la porte, fit se dresser et gronder les trois petits chiens assoupis. C'était Valérie, s'excusant d'interrompre ce tête-à-tête d'amoureux « qui n'en finissait pas ». Il fallait sa potion et du repos à Abel ; et M^{me} de Caderval, l'aînée, en proie à son mal sciatique réclamait sa belle-fille pour les soins qu'elle ne voulait plus

recevoir que de sa main légère et tendre. Par tactique, la doctoresse occupait le plus souvent possible Herminie à des gestes de dévouement filial pour chasser la hantise du désastre imminent.

Le désastre s'accomplit quinze jours plus tard.

De Cadorval, qui n'était déjà plus qu'une ombre, mourut comme il l'avait souhaité, dans les bras de l'adorée, sous le baiser d'un regard qui lui mentait pour la première fois, en masquant d'un stoïque sourire la révolte d'une âme tordue de douleur. Sa voix expirante la remercia une dernière fois des béatitudes inouïes qu'il lui devait et dont — le dernier soupir exhalé, — le reflet erra encore sur les lèvres décolorées, dans la paix du noble front déplié maintenant de tous les soucis terrestres.

Depuis longtemps, Valérie avait en secret épuisé ses propres larmes, pour pouvoir mieux aider Herminie et la vieille M^{me} de Cadorval à supporter l'épouvantable choc. Se faisant seconder par le capitaine Lescure et M^{me} Lachapelle, elle épargna à la vieille mère et à la jeune veuve la lugubre préparation des rites funèbres qui ajoutent dix cruautés nouvelles à celle de la mort. Et elle inquiéta un peu Herminie sur la santé du petit Valère pour l'arracher à l'obsession de l'intolérable deuil.

Selon ses volontés dernières, Abel dormait sur l'oreiller de sa terre natale, parmi les restes de ses ancêtres, à Pouzauges même, où sa femme demeurerait désormais, toute proche de l'ombre chérie, sauf aux jours espacés où elle irait aux Avettes surveiller les progrès de l'œuvre de régénération éducative créée là-bas.

Un matin, la doctoresse déclara à sa nièce qu'elle venait d'endormir par le chloroforme Taki, l'aîné des griffons, qui, aux trois quarts usé par l'âge, souffrait décidément trop, disait-elle. La vérité était que le père de Nico et Frisque venait de mourir à la porte de la chambre d'Abel. Depuis les funérailles de son maître, de son Dieu, le petit chien était resté couché devant cette porte close, à laquelle il grattait parfois obstinément de toutes ses suprêmes petites forces. Il avait refusé toute nourriture et succombé à la faim : celle des entrailles et celle du cœur, avide de l'idole disparue. Il en est dont le flair les conduit, pour finir de même, sur la tombe de la divinité évanouie. Mais, chez Taki, la décrépitude avait atrophié l'odorat. Il croyait Abel toujours là dans cette chambre inaccessible, et sans comprendre pourquoi la porte avait la férocité de ne plus s'ouvrir, il avait été vaincu par l'injustice et la tristesse des choses.

— Je connais Herminie, si elle savait cela, se disait Valérie, elle se reprocherait sans doute de s'être montrée moins sensible que cette petite bête, malgré sa solennelle promesse de triompher de sa détresse. Le confus instinct de la nature canine prévient la bête vieillie que ses devoirs finissent, comme son bonheur, avec le maître en allé ; la raison d'une femme doit l'armer contre la désespérance pour les devoirs qu'elle a à accomplir jusqu'au terme normal de sa propre vie. Mais que peut la raison contre le cœur ?

Du reste, la jeune veuve allait avoir d'autres moyens de témoigner de sa fidélité au grand et unique amour de sa vie. Valérie l'encouragea à

parler sans cesse d'Abel, non comme d'un mort dont on s'habitue à ne plus chuchoter le nom qu'avec une sorte d'effroi, mais comme d'un homme toujours présent à ses côtés. Chaque jour on retrouvait une raison de feuilleter la collection d'instantanés où la doctoresse avait fixé à dessein tant d'attitudes différentes du maître du Manoir. Herminie accoutumait le petit Valère à prononcer chaque jour les syllabes « Pa-pa » devant l'un ou l'autre portrait du Vendéen. Elle et la doctoresse qui allaient constamment renouveler le manteau de roses Maréchal Niel sur la tombe de « l'inoubliable », citaient à tout propos, les opinions qu'il avait formulées ou qu'il eût formulées dans toutes les circonstances. Fallait-il faire ceci, éviter cela, de préférence à quelque autre chose ? Qu'en penserait Abel ? Il restait comme un témoin journellement invoqué, de tout ce qui se passait et se disait au Manoir et dans toutes les écoles où l'on travaillait à réaliser son rêve de rénovation.

Valérie, tout en veillant à préserver de tous les accidents possibles une grossesse traversée par une si grande douleur, haranguait l'enfant qui allait venir :

— Tu seras assez bien faite et assez jolie, petite créature d'Abel, pour qu'il te chante comme à la mère de ta mère :

Benedetta la tua mamma

Elle et sa nièce réunirent les discours du tribun, pour les publier et le prolonger dans l'influence de sa parole.

La doctoresse et cette belle et mélancolique jeune femme aux voiles noirs semblaient de modernes Vestales protégeant contre l'extinction, une magnifique flamme humaine qui, grâce à elles, continuait à projeter autour d'elle ses lueurs vermeilles, comme les derniers feux du fuyant soleil miroitant entre les rideaux, allumant de l'or au cristal des lustres, teintant de rose la blancheur des marbres et des visages.

Si bien que plus tard, après la naissance et le sevrage du second enfant — un fils encore : le second Abel !.. — Herminie allait pouvoir éconduire tour à tour chacun des nombreux adorateurs de sa souveraine beauté, par les mêmes fières paroles :

— Quelle erreur, Monsieur ! Vous me croyez veuve ! Sachez donc que mon mari est toujours de ce monde, plus vivant dans ma pensée et dans mes soucis quotidiens que tous les hommes qui respirent et qui ne me semblent, eux, que des ombres.

Mais, en attendant, c'est la doctoresse qui, au nom et à la place de sa nièce, se dressa un jour, contre une audacieuse tentative de la Politique pour se ressaisir, à son profit, de la figure médullaire du Vendéen.

A l'instigation des Saluces et des Florencie peut-être, la fraction la plus modérée du groupe républicain-conservateur faisait courir le bruit que le dernier acte du noble réformateur avait été une sorte de testament politique à l'adresse de ses anciens amis. Ces grossiers manœuvriers jugeaient habile de se poser en légataires de la pensée du célèbre tribun pour en acquérir le prestige qui échut légitimement autrefois à Gambetta du fait

du testament politique de M. Thiers en sa faveur. La doctoresse manda Antoine Bourion et lui dicta une lettre qu'il se chargerait de répandre dans les journaux, en riposte à l'ultime retour offensif de « la gueuse », exploiteuse de cadavres.

Elle y affirmait de la façon la plus catégorique que feu Abel de Cadorval, député démissionnaire, avait vécu ses deux dernières années avec un seul regret : celui d'avoir sacrifié tant de temps et de forces au décevant espoir d'inspirer à une assemblée politique quelque sollicitude pour l'intérêt national. L'expérience lui avait fait voir que le Parlement, issu du suffrage universel n'est qu'un champ clos d'égoïsmes où se brise lamentablement tout idéalisme national. Ses dernières paroles, ses dernières pensées, ses derniers regards avaient été pour la femme qu'il adorait, dont il était adoré et qui avait aidé à le guérir, sinon des mortels effets de ses vaines luttes politiques sur sa délicate santé, du moins de la chimère qu'elles constituaient. Abel de Cadorval en était venu à reconnaître qu'il n'y a que deux manières de servir sûrement, efficacement sa patrie : se faire soldat pour la défendre, au risque de la vie, contre ses ennemis du dehors ou éducateur pour relever le niveau intellectuel et moral de son peuple et la défendre ainsi contre ses ennemis du dedans. Et l'unique testament qu'il eût laissé enjoignait précisément à sa veuve de vouer leurs deux enfants, l'un à l'armée, l'autre à la grande œuvre d'enseignement régénérateur inauguré par lui et qu'allaient poursuivre ses héritiers légitimes. Elle concluait ainsi :

« Le noble Vendéen défunt, dont certains

politiciens voudraient faire servir la mémoire à leurs calculs en lui attribuant de suprêmes messages de solidarité avec eux, est heureusement vivant à jamais dans le souvenir de ceux à qui il était si justement cher. Il saura, au besoin, se défendre par leur bouche, contre toute nouvelle atteinte à sa pensée. Ce que le douloureux deuil de ma nièce, M^{me} Abel de Cadornal, lui interdit d'écrire en ce moment, je l'écris à sa place. Un fidèle et invincible amour veille sur une mémoire qu'il ne laissera pas outrager. »

Et elle signa bravement : *Valérie Destournier*, docteur en médecine.

Absorbée par ses déchirants regrets, Herminie ne sut rien de l'incident qu'un peu plus tard, après la naissance de l'enfant posthume du Vendéen.

— J'ai éprouvé comme une rage de plaisir, lui dit sa tante, en plantant ainsi le drapeau de l'amour victorieux sur la vilaine carcasse de « l'indigne rivale ».

— Chère petite maman, soupira Herminie, regarde ce portrait d'Abel. Comme il te sourit et te remercie !

Le petit Valère qui chevauchait un coursier de bois suivit le regard de sa mère et dit : « Pa-pa ».

Une plainte puérile monta du berceau. La jeune veuve prit son nouveau-né sur ses genoux et entr'ouvrant son corsage de crêpe en fit saillir une somptueuse rondeur blanche et jaillir la sève que réclamait le nouvel Abel. Et comme de la pointe du sein, elle taquinait, souriante, l'avidité petite bouche :

— C'est toi, lui dit la doctoresse, qu'Abel regarde maintenant. Tiens ! tout comme le captif de Saint-Hélène, dans les jolis vers d'Hugo contemple le petit Roi de Rome têtant la nourrice qui :

D'une goutte de lait au bout du sein restée
Agace sa lèvre en riant.

— Oui répondit Herminie, rougissant un peu. Ses yeux caressent le présent en moi et l'avenir en nos deux chers petits.

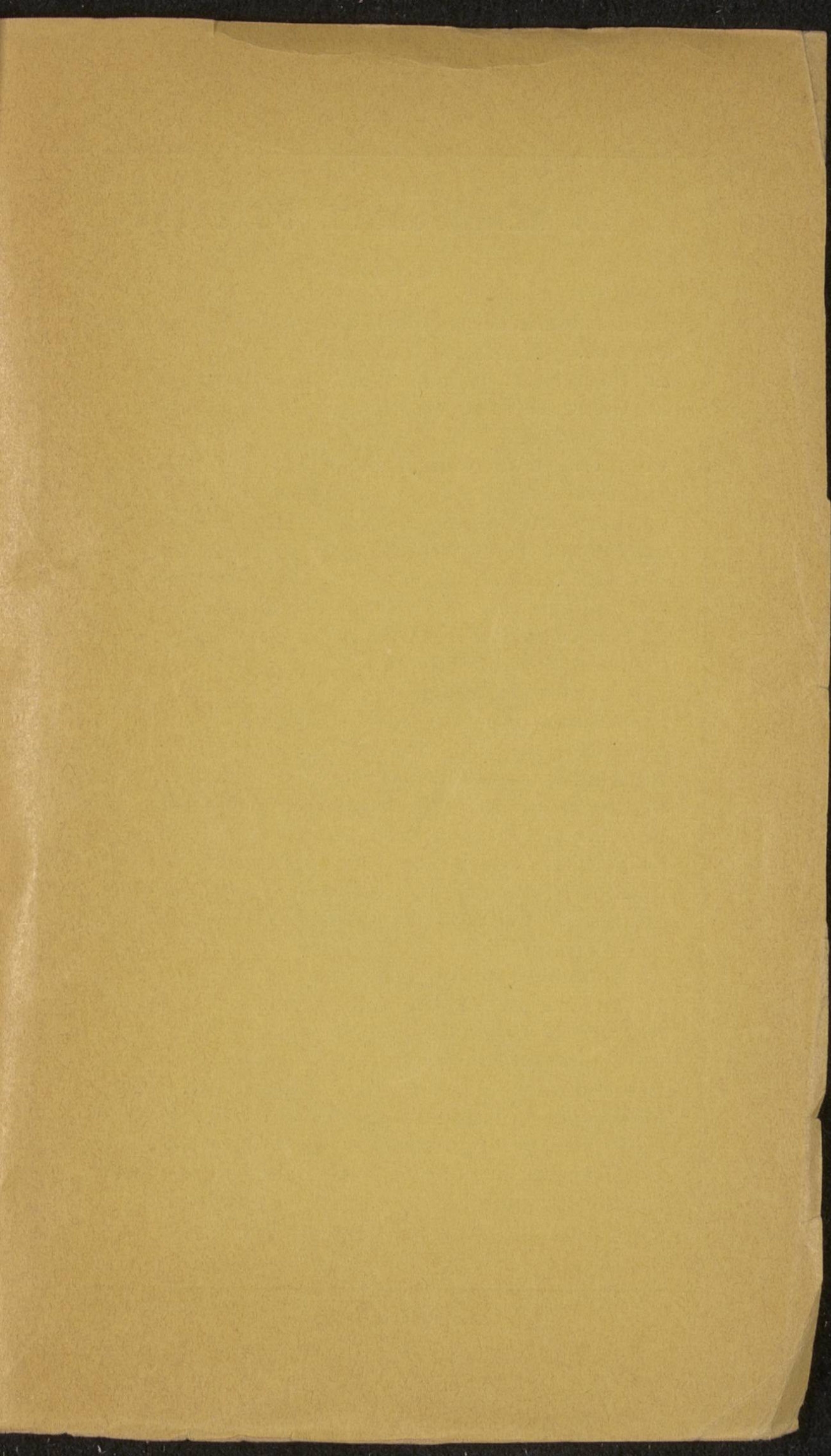
Et l'image peinte lui parut rayonner sur sa toile, comme Abel lui-même rayonnait toujours dans son cœur.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES.
Avertissement de l'auteur	7
I. Le nœud brisé	9
II. Le regret de la féministe	28
III. Le contenu d'une bosse	39
IV. Les germes du proche avenir	65
V. Une morte ressuscitée	73
VI. Le destin leur fait signe	86
VII. Le prélude au beau voyage	103
VIII. Propos et sensations de route	112
IX. La fin d'un voyage incidenté	142
X. L'idylle avant le drame	157
XI. Les intrigues de la doctoresse	194
XII. Une après-midi au Palais-Bourbon	207
XIII. Aux cîmes de l'amour	235
XIV. Deux âmes toutes nues	257
XV. Le honteux pacte	277
XVI. Le calvaire de Valérie... pour la victoire	297
XVII. L'offensive suprême contre la rivale	311
XVIII. La gueuse vaincue	322
XIX. Mors et Vita	332





LA RENAISSANCE DU LIVRE

a publié :

Les Ecrivains belges morts à la guerre (anthologie).

Un But, par LÉON CHENOY.

Le Pain Noir, par HUBERT KRAINS.

Le Cœur de François Remy, par EDMOND GLE-
SENER.

Voluptés d'autrefois, par FRANCY LACROIX.

Kermesses, par GEORGES EEKHOUD.

La Certitude amoureuse, par R. DUPIERREUX.

La Famille Kaekebroeck, par L. COUROUBLE.

Les Dix Javelles, par GEORGE GARNIR.

L'Indigne Rivale, par GÉRARD HARRY.

La Source au fond des Bois, p^r FERNAND SEVERIN.

L'Année Poétique Belge.

Les Contes du Whisky. par JEAN RAY.

Evocations, par GEORGES RODENBACH.

L'Intruse, par JULIA FRÉZIN.

La Chaîne sans Fin, par JULIA FRÉZIN.

La Vocation de M^e Héraly, par EMILE BOUSIN.

La Flamme Immortelle, par ALBERT MOCKEL.

Le Sens des Jours, par HENRI DAVIGNON.

Pauline Platbrood, par LÉOPOLD COUROUBLE.

Lettres à Fernand Severin, par CHARLES VAN
LERBERGHE.

La Nouvelle Camille, par SIMONE BERSOU.

Le Miracle des Yeux, par JOSÉ HENNEBICQ.

Histoire du Crocodile, par FERNAND WICHELER.

La Complainte du Bouvier, p^r GEORGES DELAUNOY

Les Dytiques, par EDMOND GLESENER.

Mascarades rustiques, par ARILD LIÉNAUX.

Le Roman de l'Egoïste, par ABEL LURKIN.

La Grâce de la Folie, par HUBERT STIERNET.

Le Juif Errant, par AUGUSTE VERMEYLEN.

La Plaine étrange, par ROBERT VIVIER.